

Université de Montréal

Stratégie militaire et politique frontalière romaines du IIe au IVe siècle : le cas de la Haute
Mésopotamie

Par

Félix Ménard

Département d'histoire

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et sciences en vue de l'obtention du grade de maîtrise en
Histoire, option Histoire au collégial

Mars 2025

© Félix Ménard, 2025

Université de Montréal
Faculté des arts et sciences

Ce mémoire intitulé :
Stratégie militaire et politique frontalière romaines du IIe au IVe siècle : le cas de la Haute
Mésopotamie

Présenté par
Félix Ménard

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Bonnechere
Président-rapporteur

Christian R. Raschle
Directeur de recherche

Conor Whately
Membre du jury

Sommaire

Depuis la publication du livre « The Grand Strategy of the Roman Empire : from the first century A.D. to the third » d'Edward Luttwak, les recherches sur l'armée et les frontières romaines se sont exponentiellement développées. Le schéma que nous propose Luttwak avance l'idée que les Romains, dans une logique cohérente et rationnel, ont formulé et mis en pratique sur l'ensemble du territoire impérial une Grande Stratégie militaire de défense territoriale face aux ennemis extérieurs. Ces théories suscitèrent de vives réactions, en partie négatives. Les révisions les plus radicales stipulent qu'en raison de leurs connaissances géographiques limitées, de leur mentalité face au territoire et à l'expansion impériale, de l'absence de réelles menaces extérieures ainsi que selon le déploiement et l'organisation des troupes aux périphéries de l'Empire, les Romains n'ont en aucun cas eu le désir rationnel d'établir un dispositif de défense frontalière. Ce mémoire va donc tenter de dresser une synthèse de ces différents points en utilisant la Haute Mésopotamie – territoire et théâtre d'opération significatif au Proche-Orient entre l'Empire romain et l'Empire parthe/sassanide – en tant qu'étude de cas afin de vérifier si les évidences sur le terrain peuvent corroborer ces théories affirmant que les Romains, du IIe au IVe siècle EC, ont bel et bien formulé et appliqué une politique de défense frontalière sur l'ensemble de son territoire.

Mots clés : Armée romaine, Haute Mésopotamie, Empire romain, Frontières romaines, Géographie antique, Politique frontalière, Principat, Stratégie militaire, Proche-Orient, IIe – IVe siècle

Abstract

Since the publication of Edward Luttwak's "The Grand Strategy of the Roman Empire : from the first century A.D. to the third", research on the Roman army and frontiers has grown exponentially. Luttwak's thesis proposes that the Romans, in a coherent and rational logic, formulated and put into practice, throughout the imperial territory, a Grand Strategy of frontier defense against external enemies. These theories provoked strong reactions, some of them negative. The most radical revisions stipulate that, due to their limited geographical knowledge, their mentality towards territory and imperial expansion, the absence of real external threats and the deployment and organization of troops on the periphery of the empire, the Romans had no rational desire to establish a system of territorial defense. This thesis will therefore attempt to synthesize these various points, using Upper Mesopotamia – a significant territory and theater of operations in the Near East between the Roman and the Parthian/Sassanid Empires – as a case study to verify whether the ground-based evidences can corroborate these theories that stipulate that the Romans, from the IInd to the IVth century CE, did indeed formulate a defensive frontier policy and applied it to every borders of their empire.

Keywords : Roman Army, Roman Empire, Roman Frontiers, Ancient Geography, Frontier Policy, Principate, Military Strategy, Upper Mesopotamia, Near East, 2nd – 4th century

Table des matières

Sommaire	iii
Abstract	iv
Table des matières	v
Table des figures.....	vii
Abréviations	viii
Remerciements	xi
Survol chronologique	xii
Introduction	1
Cadre géographique.....	18
Chapitre I - Aspects et connaissances géographiques	38
1.1 Vision géographique chez les Anciens	38
1.2 Les fonctions de la géographie ancienne.....	55
1.3 La signification du terme <i>limes</i> et le concept de frontière	69
Chapitre II - Connexion entre l’Orient et l’Occident : axes de communication et réseaux commerciaux	75
2.1 Le commerce longue distance	78
2.2 Les routes de l’Euphrate.....	82
2.3 Le rôle de Palmyre	98
2.4 Implication de l’État romain dans le commerce longue distance.....	103
Chapitre III - Stratégie militaire et politique étrangère	116
3.1 Prise de décision.....	116
3.2 Organisation de la frontière et politique frontalière	136
Épilogue : Carthage doit-elle réellement être détruite?.....	143

Bibliographie..... 149

Sources 149

Études modernes 152

Table des figures

Figure 1 : Légion romaine.....	5
Figure 2 : La Haute Mésopotamie.....	23
Figure 3 : Ligne isohyète de 200 mm de pluie annuellement.....	28
Figure 4 : Végétation et paysage du Proche-Orient.....	35
Figure 5 : Table de Peutinger, segment X, représentant une partie de la mer Noire et de l'Asie Mineure, l'île de Chypre, le couloir syro-palestinien et une partie de la péninsule arabique.....	46
Figure 6 : Table de Peutinger, segment XI, représentant la Mésopotamie.....	47
Figure 7 : Carte du métro de Montréal.....	49
Figure 8 : Caravansérails des <i>Étapes parthes</i> d'Isidore 1. De Séleucie de l'Euphrate à Nicéphorion.....	84
Figure 9 : Caravansérails des <i>Étapes parthes</i> d'Isidore 2. De Nicéphorion aux îles de l'Euphrate.....	85
Figure 10 : Caravansérails des <i>Étapes parthes</i> d'Isidore 3. Des îles de l'Euphrate à Séleucie-sur-le-Tigre.....	86

Abréviations d'œuvres ou d'auteurs anciens

Amm. Marc. : Ammien Marcellin

Expositio : *Expositio totius mundi et gentium*

Periplus : *Periplus Maris Erythraei*

Pline : Pline l'Ancien

Ptolémée : Claude Ptolémée

HHS : *Hou Han-Shou* (Livre des Han postérieurs)

SHA : *Scriptores Historiae Augustae* (Histoire Auguste)

Abréviations

AAS: *Annales archéologiques de Syrie*

AEC : avant l'ère commune (avant Jésus-Christ)

ANRW : *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*

BAR : *British Archaeological Reports*

BASOR : *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*

BMFEA : *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*

CAH : *Cambridge Ancient History*

CRAI : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*

EC : de l'ère commune (après Jésus-Christ)

FGH : *Fragmenta Historicorum Graecorum*, éd. C. Müller, 5 vols (Paris, 1841-70)

JESHO : Journal of the Economic and Social History of the Orient

JAR : Journal of Archaeological Research

JRA : Journal of Roman Archaeology

JRS : Journal of Roman Studies

MedAnt : Mediterraneo antico. Economie, società, culture

À la mémoire de Jacques

Remerciements

Mes remerciements vont d'abord et avant tout à mon directeur de recherche, Christian R. Raschle, pour ses conseils, ses commentaires inestimables, ses connaissances sur l'histoire romaine et les langues anciennes, mais également pour sa patience au cours de cette étape qui mettra fin à mon parcours académique. Je voudrais également remercier Pierre Bonnechere – avec qui j'ai eu l'agréable chance de côtoyer lors de séminaires tout au long de ma scolarité au Baccalauréat et à la maîtrise – et Conor Whately pour le temps qu'ils ont bien voulu m'accorder en tant que membre du jury pour ce mémoire. Ensuite, je dois inévitablement remercier mes parents, qui m'ont non seulement donné le goût de la recherche scientifique, mais qui m'ont également permis de grandir, de m'épanouir et de devenir l'individu que je suis aujourd'hui ; sans eux, rien de tout cela n'aurait été possible. Je ne suis point en mesure de trouver les mots adéquats pour démontrer toute la gratitude que j'éprouve en leur égard et concernant la manière dont ils m'ont élevé. En dernier lieu, je tiens à remercier mon frère, Benoît, pour ses nombreux conseils et ses connaissances de la langue française, mais aussi pour son amour fraternel inconditionnel, pour nos interminables discussions arrosées et pour les nombreuses défaites que j'ai subies face à lui lors de nos parties d'échec.

Survol chronologique¹

27 AEC	Le Sénat accorde le titre d' <i>Auguste</i> à Octave
23 AEC	Le Sénat octroie l' <i>imperium proconsulare maius</i> et le <i>tribunicia potestas</i> à vie à Auguste ; fin de la République romaine
9 EC	Tibère met fin à la révolte illyrienne
9 EC	Destruction de l'armée romaine, sous le commandement de Varus à la forêt de Teutobourg
14-37 EC	Tibère devient empereur
14-16 EC	Campagne de Germanicus en Germanie
37-41 EC	Caligula devient empereur
39-40 EC	Caligula entreprend une guerre avortée en Germanie et en Bretagne
41-54 EC	Claude devient empereur
43-44 EC	La Bretagne est soumise au pouvoir romain
54-68 EC	Néron devient empereur
68-69 EC	Année des quatre empereurs
69-79 EC	Vespasien devient empereur ; début de la dynastie des Flaviens
79-81 EC	Titus devient empereur
81-96 EC	Domitien devient empereur
96 EC	Domitien assassiné. Nerva devient empereur ; début de la dynastie des Antonins
98 EC	Trajan devient empereur
101 EC	Campagne militaire de Trajan sur le Danube
104 EC	Conquête de la Dacie par Trajan
114-117 EC	Guerre contre les Parthes ; l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie annexées en tant que provinces romaines
117 EC	Hadrien devient empereur ; paix avec les Parthes
138-161 EC	Antonin le Pieux devient empereur
161 EC	Mort d'Antonin le Pieux ; Marc-Aurèle devient empereur avec Verus comme co-empereur

¹ Les dates et les événements sont directement tirés de James Lacey, *Rome. Strategy of Empire*, (New York : Oxford University Press, 2022), ix-xiv.

162-166 EC	Guerre contre les Parthes
166 EC	Début de la peste antonine
167-175 EC	Première guerre marcomannique
167 EC	Marc-Aurèle attaque les Quades
168 EC	Marc-Aurèle devient seul empereur
169-179 EC	Campagnes militaires de Marc-Aurèle en Pannonie
175 EC	Révoltes d'Avidius Cassius
175-180 EC	Deuxième guerre marcomannique
180 EC	Commode devient empereur ; paix avec les tribus sur le Danube
192 EC	Mort de Commode
193-194 EC	Deuxième Année des quatre empereurs
193-211 EC	Septime Sévère devient empereur ; début de la dynastie des Sévères
195-196 EC	Guerre contre les Parthes
208-211 EC	Septime Sévère mène la campagne en Bretagne et y meurt
211-217 EC	Caracalla devient empereur
212 EC	Caracalla accorde la citoyenneté à tous les hommes libres de l'Empire
216 EC	Guerre avec les Parthes
218-222 EC	Héliogabale devient empereur
222-235 EC	Sévère Alexandre devient empereur
224-241 EC	Renversement de la dynastie des Arsacides par une famille noble perse ; début du règne d'Ardashir Ier et par le fait même de la dynastie de Sassanides en Iran
235-238 EC	Gordien I et II deviennent co-empereurs
238-244 EC	Gordien III devient empereur
241-271 EC	Shapur Ier devient empereur de l'Empire sassanide
241-271 EC	Victoires romaines à la suite des guerres contre les Sassanides
244-249 EC	Philippe l'Arabe devient empereur
248-251 EC	Dèce devient empereur
251 EC	Dèce est tué par les Goths sur le champ de bataille
251-253 EC	Trébonien Galle devient empereur
253-260 EC	Valérien et Gallien deviennent co-empereur
253 EC	Invasion sassanide et prise d'Antioche
260 EC	Valérien capturé par les Sassanides
260-268 EC	Gallien devient l'unique empereur

260-272 EC	Zénobie de Palmyre prend le contrôle de la majorité l’Orient romain et de l’Égypte, mais est défaite par Aurélien
274 EC	Postumus établit son empire en Gaule (261-268 EC) ; Tetricus règne sur l’Empire des Gaules (270-274 EC)
268-270 EC	Claude II le Gothique devient empereur
270-275 EC	Aurélien devient empereur
276-282 EC	Probus devient empereur
282-283 EC	Carus devient empereur
283-285 EC	Carin devient empereur
283 EC	Campagne militaire de Carus en Orient
284-305 EC	Dioclétien et Maximien deviennent co-empereur
293 EC	Création de la Tétrarchie par Dioclétien, avec lui-même et Maximien comme co-Auguste, ainsi que Galère et Constance Chlore comme co-César
297 EC	L’Empire est divisé administrativement en douze diocèses
301 EC	L’édit de Dioclétien sur les prix maximums est publié
305 EC	Abdication de Dioclétien et de Maximien en tant qu’empereur. Galère et Constance Chlore deviennent co-Auguste
306 EC	Constantin est déclaré co-Auguste à la suite de son père, Constance Chlore
306 EC	Maxence, le fils de Maximien, se révolte contre Constantin
308 EC	Une conférence impériale, tenue par Dioclétien, déclenche une nouvelle vague de guerres civiles
312 EC	La victoire de Constantin à la bataille du pont Milvius lui donne le contrôle de Rome
313 EC	Réconciliation entre les rivaux Constantin et Licinius ; les deux deviennent co-empereurs
313 EC	Les deux co-empereurs émettent l’édit de Milan, mettant fin aux persécutions envers les chrétiens
314-324 EC	Une série de dix ans de guerres civiles éclate
324 EC	Constantin devient l’unique empereur
325 EC	Le concile de Nicée fait du Christianisme la religion officielle de l’Empire
326 EC	Constantin fait de la ville de Byzance la nouvelle capitale de l’Empire et la renomme Constantinople
337 EC	Mort de Constantin

337 EC	L'Empire est divisé entre les trois fils de Constantin : Constantin II (Occident), Constant (Centre) et Constance II (Orient)
338 EC	Constance II part en guerre contre Shapur II, empereur sassanide ; premier siège de Nisibis
340 EC	Conflit entre Constant et Constantin II ; Constantin II meurt à la bataille d'Aquilée
344 EC	Victoire sassanide à Singara
346 EC	Deuxième siège, sans succès, de Nisibis par Shapur II
350 EC	Troisième siège de Nisibis ; en raison de troubles sur le front oriental de l'Empire sassanide, Shapur II conclut une trêve avec Constance II. Un usurpateur, Magnence, assassine Constant et devient empereur en Occident
351 EC	Constance II défait Magnence à la bataille de Mursa
352 EC	L'Italie est reprise ; Magnence s'installe en Gaule
353 EC	Défaite finale et mort de Magnence ; Constance II devient l'unique empereur
356 EC	Julien est envoyé en tant que César en Gaule, où il combat avec succès les Alamans, les Quades et les Sarmates
359 EC	Shapur II envahit la Mésopotamie ; Constance II se rend en Orient
361 EC	Constance meurt et Julien devient l'unique empereur
363 EC	Défaite désastreuse contre les Sassanides où Julien meurt ; l'armée proclame Jovien empereur
364 EC	Jovien meurt ; Valentinien devient empereur en Occident, laissant son frère Valens régner sur l'Orient
368 EC	Guerre de Valens contre les Goths
369 EC	Paix avec les Goths
369-377 EC	Les Huns conquiert les Ostrogoths
375 EC	Valentinien meurt et son fils Gratien règne sur l'Occident
377 EC	Valens permet aux Goths de s'installer sur la rive méridionale du Danube en Mésie
378 EC	Gratien défait les Alamans ; les Visigoths se révoltent ; Valens est tué à la bataille d'Andrinople
380 EC	Gratien remplace Valens avec Théodose

382 EC	Théodose conclut un traité avec les Goths leur permettant de rester dans l'Empire
394 EC	Théodose fait de son fils, Honorius, l'Auguste d'Occident avec Stilicon en tant que commandant militaire
395 EC	Mort de Théodose ; Honorius et Arcadius deviennent co-empereurs
396 EC	Les Visigoths d'Alaric envahissent les Balkans
397 EC	Alaric est contrôlé militairement par Stilicon et se voit donner l'Illyrie comme terme de paix
402 EC	Alaric envahit l'Italie, mais est contenu par Stilicon
403EC	Alaric se retire après sa défaite à la bataille de Pollentia ; Ravenne devient la nouvelle capitale impériale
405-406 EC	Les Germains, dirigés par Radagaise, envahissent l'Italie
406-407 EC	Les Alains, les Suèves et les Vandales envahissent la Gaule

« La guerre, c'est surtout une grande confusion sur le champ de bataille et aussi dans la tête des hommes : très souvent on ne comprend même pas qui a gagné et qui a perdu, ce sont les généraux et ceux qui écrivent les livres d'histoire qui le décident après coup »

Primo Lévi, *Maintenant ou jamais*

Introduction

« *Imperatorem me mater, non bellatorem peperit* »

(« C'est un général que ma mère a mis au monde avec moi, et non un guerrier² »).

C'est ce qu'aurait apparemment répondu, selon Frontin (*Stratagèmes*, IV, 7, 4), le général et homme d'État romain Publius Cornelius Scipio (v. 185-129 AEC) – dit Scipion Émilien, également surnommé le « second Africain » –, célèbre pour sa victoire sur Carthage lors de la troisième guerre punique (149-146 AEC), lorsqu'on critiqua sa prudence, et donc par le fait même son manque de courage et de bellicisme. De cet *exemplum*³, nous pouvons y faire ressortir les éléments qui ont défini la mentalité de l'armée romaine et de ses dirigeants au cours des siècles, ou du moins notre propre représentation moderne de celle-ci⁴ : une action calculée, réfléchie et ordonnée. Cette mentalité de l'armée romaine, ou plutôt la vision moderne de cette dernière, a d'ailleurs amené Edward Luttwak à affirmer que « Comme par le passé [avant l'empereur Hadrien], l'armée romaine combattait et vaincrait en s'appuyant sur une tactique saine, une stratégie méthodique, une organisation logistique exemplaire⁵ ». Luttwak avance donc l'argument que l'armée romaine, bien avant et après Hadrien, assurait son triomphe et avait une nette préférence pour les actions calculées et méthodiques au lieu de baser sa valeur uniquement sur le courage ou

² Traduction tirée de Frontin, *Les Stratagèmes*, trad. et éd. par Pierre Laederich. Paris : Economica (1999), p. 236.

³ Un *exemplum*, qui est en soi toute une tradition littéraire dans l'Antiquité et dont les auteurs antiques gréco-romains ont abondamment utilisé, est un bref récit intégré dans une structure narrative plus large afin d'étayer un argument ou de mettre en lumière certains principes en prenant exemple sur les faits et gestes d'un personnage donné. Outre leur fonction rhétorique, les *exempla* servent également à illustrer l'importance de connaître le passé. Autrement dit, un *exemplum* est un exemple à suivre, tiré des grands hommes qui ont façonné l'histoire. Cf. Jane D. Chaplin, « *Exempla* » dans *The Encyclopedia of Ancient History*, R.S. Bagnall, K. Brodersen, C.B. Champion, A. Erskine and S.R. Huebner, dir., (Malden : Willey-Blackwell, 2012) <https://doi.org/10.1002/9781444338386.wbeah08064>.

⁴ Voir notamment Yann Le Bohec, *L'armée romaine sous le Haut-Empire* (Paris : Éditions Picard, 2018 [2002]) ; Brian Campbell, *War And Society in Imperial Rome, 31 BC-AD 284* (Londres et New York : Routledge, 2002) ; Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, (New York : Oxford University Press, 1990), où ces auteurs travaillent sur l'armée romaine en utilisant des sources archéologiques et littéraires tout en démontrant comment les Modernes l'ont, à tort, idéalisée.

⁵ Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès (Paris : Economica, 2009 [1976]), 192.

sur les qualités guerrières de ses soldats sur le champ de bataille⁶. Ainsi pour dire que fondamentalement, Luttwak accorde aux Romains un certain degré de rationalisation et de sophistication stratégiques.

Le thème de la stratégie, sujet central de ce mémoire, reste cependant une question pointilleuse qui mérite qu'on y prête une certaine attention. Le fait que l'armée romaine était particulièrement efficace sur le champ de bataille ne veut pas dire pour autant qu'elle était un « sophisticated instrument when used as an army of occupation or defence⁷ », pour reprendre les mots de Benjamin Isaac. En effet, peut-on affirmer que les Romains, au cours de la période impériale, avaient bel et bien une « grande stratégie » pensée, centralisée, institutionnalisée et mise en pratique sur l'ensemble de son territoire, ou bien prenaient-ils des décisions *ad hoc*⁸ tout en se basant sur l'expérience acquise localement dans les différents théâtres d'opérations? Autrement dit, quelles considérations devons-nous prendre en compte si l'on veut comprendre les raisons et les motifs qui ont poussé les Romains à entreprendre une guerre ou une campagne militaire? Quelles étaient les visées ou les buts de celle-ci ou même de quelle manière les Romains organisaient l'espace aux périphéries de l'Empire afin de faciliter les actes de guerre? Ou avaient-ils tout simplement une politique frontalière cohérente et appliquée à l'ensemble du territoire impérial?

Au cours des cinquante dernières années, les différents experts de l'armée et des frontières romaines se sont penchés sur cette question, ce qui engendra un débat pour sa part assez mouvementé, notamment en ce qui concerne le front oriental. Le premier, cependant, à ouvrir ce débat fut Edward Luttwak⁹ – qui n'est pas un historien et encore moins un antiquisant, faut-il le

⁶ Sur ce point, voir également la position de William V. Harris, *War and Imperialism in Republican Rome, 327-70 B.C.* (Oxford : Clarendon Press, 1985). Au travers de ses travaux sur l'impérialisme romain, Harris dresse un portrait de l'armée romaine comme étant une machine de guerre carburée par une mentalité belliqueuse plus cruelle que n'importe quelle autre armée. Depuis les temps républicains, il y aurait eu une acceptation naturelle de la guerre comme étant une nécessité : elle est fréquente, souvent profitable et généralement glorieuse.

⁷ Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990), 18.

⁸ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 », *Britannia* 23 (1982) : 2, dans la suite de son livre traitant du pouvoir précaire des empereurs romains, publié en peu avant en première édition : *Id., The Emperor in the Roman World, 31 BC-AD 337* (Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1977).

⁹ Avant Luttwak, l'historiographie sur le dispositif de défense frontalière romain était peu développée, se limitant seulement à quelques études archéologiques portant sur des territoires précis sans aucune analyse globale sur l'ensemble de l'Empire. Ces travaux ont majoritairement été entrepris dans le cadre du *Congress of Roman Frontier Studies* (également connu en allemand sous le nom de *Limeskongress*). En ce qui concerne notre problématique, nous renvoyons notamment aux études d'Antoine Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le « limes » de Trajan à la conquête arabe, recherche aériennes (1925-1932)*, (Paris : P. Geuthner, 1934) ; E.R.M. Wheeler, « The Roman Frontier in Mesopotamia » dans *The Congress of Roman Frontier Studies, 1949*, Eric Birley, dir. (Durham :

préciser, mais bien un spécialiste de géopolitique et de stratégie¹⁰ – au travers de son livre « *The Grand Strategy of the Roman Empire : From the First Century A.D. to the Third* », publié en 1976. Dans les faits, Luttwak utilise l'Empire romain en tant qu'*exemplum* pour illustrer de la meilleure façon possible la recherche de principes stratégiques modernes. Par exemple, Luttwak applique à l'Empire le principe de la « défense en profondeur » (« *defense-in-depth* »), un concept dont il a participé à l'élaboration en tant que conseiller politique des présidents américains qui ont mis sur pied cette stratégie avec l'OTAN¹¹.

Au travers de sa monographie, Luttwak avance la thèse que les Romains conçurent et réalisèrent, en un tout cohérent, des dispositifs de défense frontalière. La politique étrangère romaine (de la période impériale) se caractériserait donc par une succession de trois systèmes stratégiques, qui, dans une logique d'ensemble, soumettaient leur énergie militaire à l'exigence des buts politiques. Comme le titre l'indique, cet ouvrage couvre cependant une période assez restreinte malgré tout¹². Le premier de ces trois systèmes, celui des Julio-Claudiens (d'Auguste à Néron, soit de 27 AEC à 68 EC), consisterait en une expansion hégémonique de l'Empire, qui serait pour sa part entouré d'une chaîne d'États clients servant de zones tampons et responsables de la sécurité du territoire face à des menaces extérieures de faible et de moyenne ampleur. De plus, les soldats seraient toujours concentrés en armée¹³ de plusieurs légions¹⁴ tout en étant mobiles et facilement

University Office, 1952), 112-129 ; Louis Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région, du Ve s. avant l'ère chrétienne au VIe S. de cette ère*, (Paris : P. Geuthner, 1962).

¹⁰ Luttwak est un *Senior Associate* au *Center For Strategic and International Studies* (CSIS) de Washington. Il a également donné de nombreuses conférences dans des universités et des collèges militaires américains, en plus d'avoir été conseiller pour des administrations républicaines, notamment sous l'administration de Ronald Reagan. Parmi ses œuvres stratégiques les plus marquantes, nous retrouvons principalement Edward Luttwak, *The Grand Strategy of the Soviet Union* (New York : St-Martin's Press, 1983) ; *Id.*, *Strategy : the logic of war and peace* (Cambridge, MA : The Belknap Press of Harvard University Press, 1987) ; *Id.*, *Turbo-Capitalism : winners and losers in the global economy* (New York : Harper Collins, 1999).

¹¹ Voir Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990), 374 où l'auteur démontre comment cette doctrine défensive de l'OTAN n'est pas applicable à l'Empire romain.

¹² En 2009, Luttwak publia un autre livre, *The Grand Strategy of the Byzantine Empire* (Cambridge : Belnap Press of the Harvard University Press, 2009), qui constitue en quelque sorte la suite logique de *The Grand Strategy of the Roman Empire*, ou tout simplement sa suite chronologique.

¹³ L'armée romaine était composée principalement d'unités d'infanterie et de cavalerie. Il est important de préciser que l'armée romaine était à l'origine une armée de citoyens-soldats, c'est-à-dire que seuls les citoyens romains pouvaient y faire partie. C'est réellement sous Auguste que l'armée va progressivement devenir professionnelle et permanente. À cela s'ajoute également les troupes auxiliaires (*auxilia*), les non-citoyens, souvent issus des provinces annexées, dont le but était de soutenir les légions dans la bataille. Cf. Michael A. Speidel, « Army, Roman Empire » dans *The Encyclopedia of Ancient History*, R.S. Bagnall, K. Brodersen, C.B. Champion, A. Erskine and S.R. Huebner, dir., (Malden : Willey-Blackwell, 2012) <https://doi.org/10.1002/9781444338386.wbeah18012>

¹⁴ À partir d'Auguste et tout au long du Principat, une légion avait un effectif théorique de 5 500 ou 6000 hommes. Chaque légion avait une numérotation et un surnom. Cette infanterie lourde était la base de l'armée romaine. Les légions étaient divisées en dix cohortes de 480 h. chacune, qui à leur tour étaient divisées en six centuries de 80 h. (la

redéployables pour contrer les menaces graves. Ces derniers ne seraient donc pas affectés à la défense territoriale, mais resteraient plutôt flexibles. Ensuite, le deuxième système, des Flaviens aux Sévères, voyait tranquillement l'élimination du système de clientèle pour une mise en place de « frontières scientifiques », linéaires et défendables. Les armées ne constitueraient plus un gros bloc mobile, mais seraient plutôt disposées et dispersées tout au long de ces frontières clairement définies. De cette manière, les populations des provinces périphériques, ainsi que leurs biens matériels et leur propriété, sont protégées. Désormais, la force militaire est directement employée pour assurer la tranquillité et la prospérité des provinces aux bordures de l'Empire, et non plus comme un instrument de la politique. C'est ce que Luttwak appelle la « défense dissuasive », où la guerre est portée au-delà des frontières, au cœur de l'ennemi, le tout dans une optique défensive et de consolidation des conquêtes entreprises aux siècles précédents. Finalement, le troisième et dernier système a été instauré pour sortir de la crise du III^e siècle en y établissant une « défense en profondeur » (« *defense-in-depth* »), avec notamment une réorganisation de l'armée romaine sous Dioclétien (284-311 EC) et poursuivie plus tard par Constantin (372-337 EC). Avec ce système, les menaces extérieures ne sont que contenues par les armées provinciales, statiques, en attendant que les forces centrales, mobiles, viennent éliminer ces incursions en territoire impérial. Cette « défense en profondeur » est, selon Luttwak, nécessairement inférieure aux deux autres systèmes stratégiques précédents. Cette infériorité, toujours selon lui, serait *la* raison de la chute de l'Empire romain d'Occident¹⁵.

1^{ère} cohorte comportait des centuries doubles). Un État-Major, une unité de cavalerie et une unité d'artillerie venaient compléter les effectifs (voir Fig. 1). Cf. J.-P. Martin, A. Chauvot et M. Cébeillac-Gervasoni, *Histoire Romaine* (Malakoff : Armand Collin, 2019 [5^e éd.]), 270-272.

¹⁵ Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès (Paris : Economica, 2009 [1976]), 291-293.

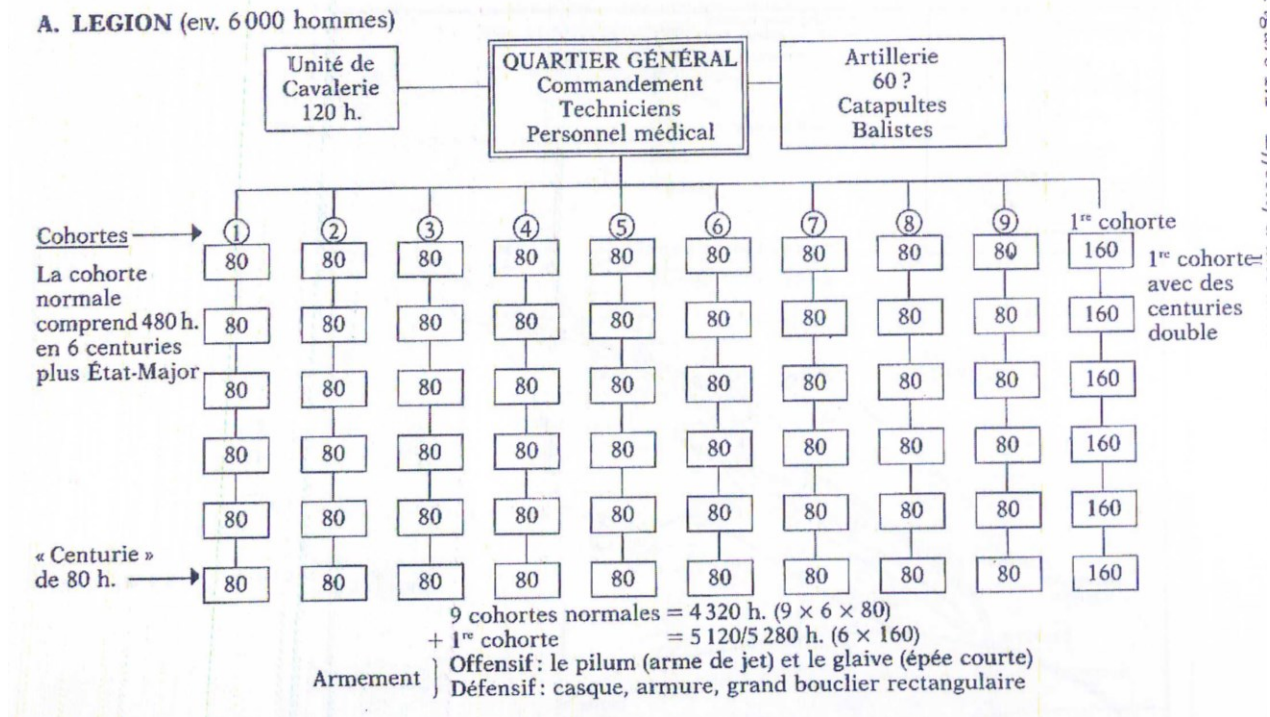


Fig. 1 : Légion romaine¹⁶

¹⁶ Tirée de Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès (Paris : Economica, 2009 [1976]), 448.

Ces théories suscitèrent de vives réactions, en partie négatives¹⁷, notamment sous la plume de John C. Mann¹⁸, Fergus Millar¹⁹, Charles R. Whittaker²⁰ et Benjamin Isaac²¹, qui furent les plus durs envers Luttwak. Parmi ceux-ci, Isaac et Whittaker restent probablement les deux auteurs qui nous présentent les révisions les plus radicales à la *Limesforschung* et aux théories de Luttwak²². Au travers de leur analyse respective des frontières orientales et occidentales, ces deux auteurs arrivent indépendamment aux mêmes conclusions : l'absence de stratégie défensive, de frontières définies et de menaces extérieures²³. Le principal intérêt de Whittaker est la nature même du *limes* romain, qu'il définit comme étant plutôt des « zones-frontières ». Il nous offre alors une analyse socio-économique des zones périphériques de l'Empire, principalement sur le front rhénan. Isaac, pour sa part, est en accord avec Whittaker sur le fait que les facteurs socio-économiques des zones en périphérie doivent être pris en compte, mais pas exclusivement. Pour lui, l'armée romaine doit être étudiée en tant que force d'occupation, souvent corrompue au service des élites dirigeantes, et non en tant que force de défense frontalière.

Avant de continuer plus loin, il importe d'abord de se pencher sur la nature même du terme « stratégie », puisque nous pouvons retrouver plusieurs définitions parmi les différents experts en

¹⁷ Everett L. Wheeler, « Methodological Limits and the Mirage of Roman Strategy » *Journal of Military History* 57, 1-2 (1993): 7-41, 215-240 offre une bonne recension des différentes critiques adressées à Luttwak avant 1993. Cependant, l'historiographie francophone sur le débat semble complètement absente. Dans ces deux articles, l'auteur défend les théories de Luttwak en discréditant les critiques négatives à l'égard de ce dernier, particulièrement celles de Charles Whittaker et de Benjamin Isaac. Son principal argument est que ces deux auteurs sont trop conditionnés par la méthodologie, et non par l'apport de nouvelles preuves (cf. *Ibid.*, 10) ; il les qualifie du même coup de socioarchéologues et de « Marxist-inspired scholars devoted to socioeconomic interpretations » (cf. *Ibid.*, 8), et ce n'était probablement pas dans le but de les complimenter.

¹⁸ John C. Mann, « Power, Force and the Frontiers of the Empire. E. N. Luttwak, *The Grand Strategy of the Roman Empire* », *JRS* 69 (1979) : 175-190.

¹⁹ Fergus Millar, *The Emperor in the Roman World, 31 BC-AD 337* (Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1977) ; *Id.*, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 », *Britannia* 23 (1982): 1-23 ; *Id.*, *The Roman Near East, 31 B.C.-A.D. 337* (Londres: Harvard University Press, 1994).

²⁰ Charles R. Whittaker, *Les frontières de l'Empire romain* (Paris : Les Belles Lettres, 1989) ; *Id.*, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994) ; *Id.* « Where are the Frontiers Now? » dans *The Roman Army in the East*, Kennedy, David L., dir., 25-41, (Ann Arbor: Journal of Roman Archaeology, 1996) ; *Id.*, *Rome and Its Frontiers: Dynamics of Empire* (Londres et New York : Routledge, 2004).

²¹ Benjamin Isaac, « The Meaning of the Term *Limes* and *Limitanei* », *JRS* 78 (1988): 125-147 ; *Id.*, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Brun, Patrice, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir., 105-114, Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993 ; *Id.*, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990) ; ce dernier ouvrage est particulièrement intéressant pour ce mémoire puisqu'il est la première monographie depuis 1907 à traiter intégralement de la frontière orientale, soit de la mer Rouge au Caucase.

²² Everett L. Wheeler, « Methodological Limits and the Mirage of Roman Strategy » *Journal of Military History* 57, 1-2 (1993) : 8.

²³ Voir les notes 20 et 21, cf. *infra*, 6.

la matière. Au centre de cette discussion, il faut avant tout aborder le problème sémantique, où il y a la présence d'une certaine tension entre ce concept moderne et les réalités de l'Antiquité, en d'autres termes ce que les anciens comprenaient sous le mot grec *strategía*. De cette façon, nous serons alors en mesure de poser les bases de notre approche méthodologique pour notre mémoire.

Définition moderne

Si nous nous concentrons sur la terminologie moderne, qui commence à se développer et à se théoriser au moins à partir de la Révolution française²⁴, Carl von Clausewitz (1780-1831) – un général et théoricien militaire prussien – introduit une nette distinction entre la stratégie et la tactique en affirmant que cette dernière « enseigne à employer les forces dans les combats, et [que la stratégie enseigne] à employer les combats favorables à la guerre²⁵ ». Un auteur relativement plus récent, Basil H. L. Hart (1895-1970), rejoint en quelque sorte Clausewitz sur ce point. Pour sa part, la stratégie est « l'art de distribuer et de mettre en œuvre les moyens militaires pour accomplir les fins politiques²⁶ » ; la tactique serait alors « l'application de la stratégie au niveau inférieur²⁷ ». Ces deux définitions sont fondamentales pour comprendre le lien entre la stratégie et la politique²⁸, que les auteurs, depuis la fin du XVIIIe siècle, ont considérablement utilisé²⁹. En ce qui concerne Luttwak, il divise la stratégie en quatre niveaux, soit le technique, la tactique, l'opérationnel et la stratégie de théâtre (ou théâtre d'opération)³⁰. Le terme « Grande Stratégie », toujours selon lui, serait alors le niveau décisif de la stratégie dans son ensemble et se placerait au-dessus des quatre

²⁴ Précédemment, Jacques Antoine Hippolyte *Essai général de tactique, précédé d'un discours sur l'état actuel de la politique et de la science militaire en Europe*, (S.I. : Forgotten Books, 2018 [original publié en 1773]), comte de Guibert (1743-1790), avait fait une certaine distinction concernant différents niveaux dans la conduite de la guerre, mais sans pour autant en nommer les termes précis ; cf. Béatrice Heuser, *The Evolution of Strategy. Thinking War from Antiquity to the Present*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2010), 4-5.

²⁵ Carl von Clausewitz, *De la guerre œuvre posthume*, trad. Marc-Joseph-Edgar Bourdon Vatry (Paris : Édition Gérard Lebovici, 1989), 111.

²⁶ Basil H. L. Hart, *Histoire mondiale de la stratégie*, trad. Lucien Poirier (Paris : Plon, 1962), 368-369.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Pour reprendre encore une fois les mots de Clausewitz, qui sont malheureusement souvent mal cités et utilisés hors de leur contexte, « La guerre n'est rien d'autre que la continuation de la politique par d'autres moyens », cf. Carl von Clausewitz, *De la guerre œuvre posthume*, trad. Marc-Joseph-Edgar Bourdon Vatry (Paris : Édition Gérard Lebovici, 1989), 51.

²⁹ Béatrice Heuser, *The Evolution of Strategy. Thinking War from Antiquity to the Present*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2010), 3-38.

³⁰ Edward Luttwak, *Le grand livre de la stratégie. De la paix à la guerre*, trad. Michel Bessières (Paris : Odile Jacob, 2010 [1987]), 133-282.

autres, bien que supportées par ceux-ci³¹. En dernier lieu, nous noterons la définition que nous offre Paul Kennedy, cette fois-ci un historien, concernant le concept de « Grande Stratégie », ce qui devrait nous suffire dans le cadre de ce mémoire. Selon lui, la Grande Stratégie concerne l'évolution et l'intégration des buts politiques, économiques et militaires au sens large d'un État, et ce, autant en temps de guerre que de paix, le tout afin de préserver ses intérêts sur le long terme³².

Il n'y avait alors de toute apparence pas de consensus en ce qui concerne la distinction entre ces différents niveaux entre la stratégie et la tactique, ou tout simplement de définition universellement acceptée. Nous pouvons cependant y voir un certain assentiment partagé par la majorité théoriciens militaires affirmant que la stratégie est une façon globale de tenter de poursuivre les buts et les visées de la politique, le tout à l'aide d'une « dialectic of wills³³ ». Nous finirons alors par dire que bien qu'avant le XXe siècle le terme « stratégie » n'était pas utilisé comme il l'est généralement admis aujourd'hui, les différents penseurs ou théoriciens militaires ont néanmoins réfléchi à certaines questions qui découlent de ces définitions³⁴. À cela, nous devons donc impérativement confronter cette vision moderne à la manière dont les Anciens, en l'occurrence les Romains, voyaient et pensaient la guerre.

Définition ancienne

Il n'y a pas de distinction claire et précise entre les termes « stratégie » et « tactique » dans les textes grecs et latins qui nous sont parvenus. Autrement dit, la stratégie n'a jamais été clairement conceptualisée ni théorisée dans l'Antiquité, et donc, par conséquent, cette notion n'a jamais été analysée par les auteurs anciens.

Avant toute chose, notons que malgré le fait que le terme moderne « stratégie » nous vient du mot grec *strategía*, ou *tekhné strategiké*, il n'avait cependant pas la même signification qu'on lui attribue aujourd'hui. En effet, *strategía* désignait alors la charge ou les fonctions d'un stratège

³¹ *Ibid.*, 283-357.

³² Paul Kennedy, « Grand Strategy in War and Peace : Toward a Broader Definition » dans *Grand Strategies in War and Peace*, Paul Kennedy, dir. (Londres et New Haven : Yale University Press, 1991), 4.

³³ Béatrice Heuser, *The Evolution of Strategy. Thinking War from Antiquity to the Present*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2010), 28.

³⁴ *Ibid.*, 28-29.

(*strategós*), qui est un magistrat militaire dans la plupart des cas³⁵, et plus tard à la zone géographique dans laquelle il pratiquait ses fonctions. Cela fait en sorte qu'à l'époque, ce terme avait une connotation plutôt politique ou administrative que militaire³⁶. Il est alors impératif de comprendre que les notions que nous venons d'aborder renvoient à des conceptions théorisées à l'époque moderne et qui seulement à partir de la Révolution française ont tranquillement commencé à prendre le sens qu'on leur attribue de nos jours. Il faut comprendre que les auteurs anciens ne parlaient pas de stratégie ou de tactique, mais plutôt d'« affaires militaires » (*res militares*), d'instructions militaires ou tout simplement de l'art de la guerre³⁷. De la sorte, les auteurs abordaient le sujet qu'est la guerre et parlaient d'une certaine relation entre plusieurs niveaux, sans pour autant nommer le ou les termes précis³⁸ – pour ainsi dire qu'ils écrivaient comme des théoriciens stratégestes, d'un point de vue relatif cependant, sans le savoir.

Les auteurs de l'Antiquité, pour leur part, ont bel et bien écrit à propos de la guerre, puisqu'il est communément accepté qu'à partir du moment où l'Homme pratique la guerre, il y a impérieusement eu des tentatives pour étudier celle-ci : philosophiquement, puisque l'Homme aime et a besoin de s'appuyer sur des cadres de référence ; pratiquement, dans le but d'apprendre des succès et des erreurs du passé pour en tirer des leçons en vue des guerres à venir³⁹.

Il y a effectivement toute une littérature militaire qui s'est développée très tôt chez les Grecs, et ce, bien avant les Romains ; nous pouvons le constater avec l'*Illiad*e d'Homer, qui est en quelque sorte le premier récit militaire⁴⁰, mais également le premier manuel pour les chefs de guerre, ou du moins les Anciens l'ont lu ainsi⁴¹. Ensuite sont venus tous les grands noms de cette

³⁵ Pour prendre exemple de la Grèce à l'époque classique, voir Debra Hamel, *Athenian Generals : Military Authority in the Classical Period* (Leiden : E.J. Brill, 1998) ; Jeannine Boëldieu-Trevet, « Commandement et institutions dans les cités grecques à l'époque classique », *Pallas* 51, 1 (1999) : 81-104.

³⁶ Yann Le Bohec, *La guerre romaine, 58 avant J.-C. - 235 après J.-C.* (Paris : Tallandier, 2014), 275-276.

³⁷ Voir Niccolò Machiavelli, *The Art of War*, trad. Ellis Farnworth (New York : Da Capo Press, 1965 [1521]).

³⁸ Voir Jacques-Antoine-Hyppolyte de Guibert, *Essaie Général sur la Tactique*, 1772 ou Paul-Gédéon Joly de Maizeroy qui nous donne, en 1771, une traduction des *Institutions Militaires* de l'empereur Léon VI le Philosophe, et c'est vraiment à partir de celui-ci que la distinction et la relation hiérarchique byzantine entre la stratégie et la tactique se sont répandues en Occident, cf. Heusser (2010), 5.

³⁹ David Cagula, *Counterinsurgency Warfare, Theory and Practice* (New York : Praeger, 2005 [1968]), xii.

⁴⁰ La simple entrée pour « the art of war in ancient Greece » dans l'*Oxford Classical Dictionary* nous montre de quelle manière les experts considèrent et reconnaissent le fait que l'*Illiad*e d'Homer est le plus ancien récit de guerre de la Grèce antique, ou qui nous est tout simplement parvenu ; cf. Simon Hornblower, Antony Spawforth et Esther Eidinow, éd., *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford : Oxford University Press, 2012 [4^e édition] <https://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199545568.001.0001/acref-9780199545568>.

⁴¹ Voir Robert Lamberton et Jonh J. Keany, dir., *Homer's Ancient Readers : The Hermeneutics of Greek Epic's Earliest Exegetes* (Princeton : Princeton University Press, 2019), qui est essentiellement un recueil d'articles dont le but est de

science, dont Hérodote, Thucydide, Xénophon ou Polybe, pour en nommer que quelques-uns. La montée des armées professionnelles à l'époque hellénistique a également mené, conséquemment, à un certain développement d'une littérature basée sur les traités de guerres, qui se concentraient principalement sur les éléments techniques de l'organisation militaire, de la tactique ou de l'entraînement des soldats – ainsi que toute une littérature bibliographique découlant elle aussi de la tradition analytique instaurée par Hérodote et Thucydide où les dirigeants, rois et généraux étaient mis en valeur et glorifiés, le tout en prenant exemple des expériences du passé⁴².

Bien évidemment, les Grecs ont énormément influencé les Romains. Cependant, contrairement aux Grecs, qui étaient fortement attachés à la *mētis* (« μῆτις » = « conseil ») et à la ruse, la littérature romaine peut être définie par la recherche des principes de vertu (*virtus*), de discipline (*disciplina*) et du refus catégorique de la ruse (à moins que ce soit dans le but de contrer la ruse d'un ennemi : la ruse est alors acceptable)⁴³. Les auteurs romains ont également été particulièrement originaux en ajoutant le droit dans leurs écrits, notamment avec l'apparition d'une panoplie de textes qui sont en réalité des réflexions de juristes en lien avec des aspects militaires, par exemple à l'égard des droits de mariage des soldats, de leur testament, des différentes promotions dans l'armée et les salaires qui y sont associés, etc. Depuis le Principat, il y a eu de surcroît un certain essor des traités militaires romains, essentiellement des traités techniques et des codes (*codex*), par exemple le *Codex Theodosianus*, qui est une collection de constitutions impériales comprises entre 312 et 438⁴⁴ ; ou bien de dictionnaires, qui nous offrent des traductions en latin des termes utilisés en grec⁴⁵.

À ceci s'ajoute les manuels militaires, un autre genre littéraire en soi, destinés à être des exemples de succès à suivre tout en traitant de principes « stratégiques » qui sont largement basés sur des conseils pratiques concernant la logistique, la tactique, le besoin et la manière de soulever

donner et analyser les différentes interprétations auxquelles l'*Illiad*e a donné lieu, et ce, par différents auteurs de l'Antiquité à différentes époques.

⁴² Pour l'évolution de la littérature militaire en Grèce ancienne, voir James Chlup et Conor Whately, « Introduction : the Ancient Military Treatise, Genre, and History », dans *Greek and Roman Military Manuals. Genre and History*, James Chlup et Conor Whately, dir. (Londres : Routledge, 2020), 1-16. Voir également *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare* pour des articles qui nous renvoient plus spécifiquement à des auteurs anciens individuellement.

⁴³ Jean-Vincent Holeindre, *La ruse et la force. Une autre histoire de la stratégie* (Paris : Perrin, 2017), 110.

⁴⁴ Michael H. Dodgeon et Samuel N. C. Lieu, éd., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363). A Documentary History* (Londres et New York : Routledge, 1995 [1991]), ix.

⁴⁵ Le Bohec, *La guerre romaine, 58 avant J.-C. - 235 après J.-C.*, (Paris : Tallandier, 2014), 21-22.

des troupes ainsi que leur entraînement. Parmi ces manuels, nous retrouvons les *Stratagèmes* de Frontin, cité plus haut. Cette œuvre est essentiellement un recueil, qui est d'ailleurs le premier dans son genre – ou du moins le plus ancien qui nous est parvenu –, qui réunit plusieurs *exempla*, autrement dit les hauts faits militaires des grands hommes du passé en tant qu'exemples à suivre, le tout basé sur l'histoire grecque, romaine, carthaginoise ou perse. De cette manière, Frontin désire guider la conduite des guerres présentes et à venir. En effet, l'auteur montre un événement historique, son dénouement, sa solution ainsi que la leçon à tirer de celui-ci. Il ne cherche pas à donner un nombre incalculable d'*exempla*, mais plutôt à sélectionner ceux qui sont, selon lui, les plus pertinents afin de les ordonner dans le but d'orienter la conduite des généraux et des stratèges lors des guerres⁴⁶.

Nous pouvons alors mettre en évidence trois types d'œuvre – ou tout simplement genres littéraires – bien établis chez les Romains : les *Histoires*, les récits de guerre et les manuels. Pour bien comprendre la portée et le développement de cette littérature, et par le fait même de nos propres sources littéraires utilisées dans cette étude, il est important de comprendre le contexte dans lequel cette dernière s'inscrivait, soit à l'époque de la Rome impériale, ou plus précisément au Haut Empire : un système politique qui était dominé par l'armée ; des vertus militaires, si bien défendues, dans une organisation qui encourageait en quelque sorte à son tour une éducation militaire professionnelle ; et une politique dynastique qui mettait l'accent sur le *leadership* militaire héroïque et qui se plaçait par le fait même au-dessus de ce système⁴⁷. Conséquemment, le public de cette littérature se composait majoritairement d'une élite dirigeante, instruite, qui avait à la fois des fonctions militaires, civiques et étatiques. Plus tard, ce public était de plus en plus des militaires professionnels exerçant des responsabilités de commandement, souvent avec des ambitions politiques de surcroît⁴⁸.

Donc, voici ce que nous pouvons faire ressortir d'une vision antique qui ne faisait de toute apparence pas de distinction entre stratégie et tactique. À ceci est alors complètement opposée l'idée que nous propose Luttwak au travers de ses théories exposées dans son livre, présentées plus haut, qui nous donne une vision idéalisée ou plutôt glorifiée de l'armée romaine. Cela étant dit,

⁴⁶ Jean-Vincent Holeindre, *La ruse et la force. Une autre histoire de la stratégie* (Paris : Perrin, 2017), 155-166.

⁴⁷ Sur le *leadership* militaire héroïque : Michael McCormick, *Eternal Victory: triumphal rulership in Late Antiquity, Byzantium and early medieval West*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1986).

⁴⁸ Morillo, *What Is Military History?*, 19.

plusieurs questionnements s'imposent alors naturellement. Les Romains avaient-ils réellement une pensée stratégique globale? Étaient-ils en mesure de concevoir ce terme dans leur pensée? Même s'il n'y avait pas de mot en latin ou en grec pour définir ce concept, cela veut-il dire pour autant qu'ils n'étaient pas en mesure de concevoir une pensée stratégique, autrement dit de distribuer et de mettre en œuvre les moyens militaires pour accomplir les fins du politique? Certains auteurs, notamment Yann Le Bohec ou Arther Ferrill⁴⁹, pensent que pour faire de l'histoire militaire romaine, nous devons avoir recours à la littérature ancienne, certes, mais également aux sciences dites auxiliaires à l'histoire, comme l'archéologie, l'épigraphie ou la numismatique par exemple. Il est en revanche indispensable, selon eux, d'utiliser et de ne surtout pas négliger les réflexions actuelles sur la tactique et la stratégie, en d'autres termes celles qui se sont développées et qui ont été élaborées par les historiens et les experts de la guerre depuis l'époque moderne⁵⁰, mentionnées précédemment.

C'est ce que Stephen Morillo définit comme étant le « modèle rationaliste universel », où le thème majeur de cette approche est la recherche de principes militaires universels concernant la stratégie et la tactique. Ces principes, selon les suppositions des Modernes suivant cette approche, reposeraient sur une pensée militaire commune qui a perduré au travers des époques et des régions géographiques. Ce modèle voit donc la rationalité chez l'Homme comme étant universelle et assume que les analyses militaires vont donner des résultats similaires dans des contextes et des époques différentes⁵¹. Ce modèle nous offre alors une approche historiographique qui ignore complètement les facteurs socio-culturels, avec pour conséquence d'y avoir une certaine séparation entre « l'art militaire », ou bien l'organisation militaire, et le contexte historique dans lequel ils s'inscrivent, le tout dans le but de mettre en évidence des leçons et des principes soi-disant universels. Il ne faut surtout pas tomber dans ce piège qui contient un certain degré de rationalisation reflété par notre propre organisation sociale, et, de cette manière, qui amène de nombreux historiens à attribuer des standards anachroniques de rationalité, de complexité ou de sophistication à l'armée romaine et à ses dirigeants. Ainsi, tout au long de ce mémoire, nous allons tenter de nous éloigner le plus possible de cette vision moderne et de ce modèle rationaliste universel pour tenter de démontrer que les Romains n'ont pas explicitement formulé de « Grande

⁴⁹ Arther Ferrill, *Roman Imperial Grand Strategy* (New York : University Press of America, 1991).

⁵⁰ *La guerre romaine, 58 avant J.-C. - 235 après J.-C.*, (Paris : Tallandier, 2014), 32-33.

⁵¹ Morillo, *What Is Military History*, 41.

Stratégie » et que les motifs cités par Luttwak en support à ses théories sont le reflet de décisions locales ou *ad hoc* plutôt que basés sur des principes ou des visées stratégiques qui pour la plupart découlent de théories élaborées à l'époque moderne. En d'autres termes, nous allons adopter une approche optant pour le cas par cas au lieu de prendre part à cette posture universaliste.

D'après Luttwak, les Romains « n'avaient apparemment pas besoin d'un Clausewitz pour soumettre leur énergie militaire à l'exigence des buts politiques ; il semble qu'ils n'avaient pas non plus besoin des techniques analytiques modernes. Ignorant la nouvelle science de "l'analyse systémique", ils conçurent et réalisèrent en revanche des dispositifs importants et complexes de sécurité⁵² ». À la suite de ces propos, Luttwak affirme que les Romains auraient pourtant très bien compris le pouvoir de la dissuasion. Au cours du Principat, l'élément prédominant de la puissance romaine n'était pas matériel, mais plutôt psychologique : leur « stratégie » reposait sur l'idée que les autres se faisaient de leur puissance au lieu de l'utiliser⁵³. Le siège de Massada (70-73 EC) en serait, supposément, un parfait exemple⁵⁴. Les Romains, en tentant d'écraser la dernière résistance juive de la première révolte en Judée (66-73 EC), ont mis en œuvre énormément de moyens (financiers, matériels et humains⁵⁵) et de temps, soit trois ans, pour passer un message : quiconque tente de se révolter contre l'Empire va être anéanti, et ce, peu importe de ce qui en coûte. Pour être sûr que ce message soit bien compris, cet épisode fut publié en grec, la langue d'adoption et administrative de l'Orient romain, par Flavius Josèphe⁵⁶. Cet exemple pourrait très bien être perçu comme la preuve concrète d'une mise en œuvre d'une politique à long terme reposant sur la dissuasion ainsi qu'un haut degré d'organisation militaire. Certains auteurs affirment cependant

⁵² Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès (Paris : Economica, 2009 [1976]) : 25-26.

⁵³ *Ibid.*, 31-94.

⁵⁴ Cet exemple est directement utilisé par Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès (Paris : Economica, 2009 [1976]) : 26-27, 54, 184.

⁵⁵ Pour plus d'informations sur les moyens mis en œuvre ainsi que sur les travaux de siège entrepris par les Romains à Massada, voir Ian A. Richmond, « The Roman Siege-Works of Masàda, Israel », *JRS* 52, 1-2 (1962) : 142-155.

⁵⁶ *La Guerre des Juifs*, de Flavius Josèphe, un écrivain romain d'origine juive, est le seul récit connu du siège de Massada. Il faut comprendre que ce récit s'inscrit dans un contexte où les guerres de Judée sont devenues célèbres en raison de leur rôle dans la promotion des généraux victorieux et futurs empereurs Vespasien et Titus pour l'obtention du pouvoir impérial. Dans les faits, la participation à ces guerres, et par le fait même au siège de Massada, était principalement un moyen utilisé par plusieurs légions pour montrer leur support à ces généraux, le tout à un moment où l'empereur Néron venait de se suicider et où l'Empire avait besoin d'être dirigé par de mains fermes. De cette manière, les supporteurs des Flaviens étaient en mesure d'utiliser cet épisode à des fins de propagande. Cf. Steve Mason, « Josephus's Judean War » dans *A Companion to Josephus*, Honora H. Chapman et Zuleika Rodgers, dir., (Malden, MA : Wiley Blackwell, 2016), 13-35.

que les Romains avaient moins tendance à agir qu'à réagir⁵⁷. Dès lors, les moyens mis en œuvre, interprétés par Luttwak comme la preuve irréfutable d'une mise en place d'une stratégie globale, seraient en fin de compte que des réactions *ad hoc* ainsi que la manifestation d'un impérialisme⁵⁸ relevant d'éléments conjoncturels et individuels (et non stratégiques) : réponse à une situation particulière, faire passer un message, saisir une opportunité, la recherche de gloire personnelle de la part d'un empereur ou d'un général, etc.⁵⁹

Pour définir notre cadre spatio-temporel, notre mémoire va se concentrer sur les niveaux opérationnels et de théâtre stratégique (tels que théorisés par Luttwak) de l'Empire romain, plus particulièrement en Orient, et ce, du II^e au IV^e siècle. Notre recherche va donc se concentrer exclusivement sur le front oriental, délaissant les autres parties de l'empire, comme le front rhénan, africain ou danubien par exemple. De plus, ce mémoire va étudier spécifiquement le cas de la Haute Mésopotamie, territoire significatif et théâtre d'opérations récurrent concernant les invasions venant des empires à l'est. Conséquemment, l'Arménie, au nord, et les relations avec les peuples arabes, au sud, autres théâtres d'opérations significatifs du front oriental, vont être mises à l'écart. La méthode utilisée pour cette recherche consiste alors de partir d'un point de vue micro, en l'occurrence la Haute Mésopotamie, pour ensuite se diriger progressivement vers le macro dans le but d'y faire ressortir les éléments centraux d'une stratégie globale en Orient, ou au contraire de nier toute pensée stratégique centralisée et applicable à l'ensemble du territoire romain en Orient.

Le but de cette méthode consiste à créer un modèle pour cet espace afin de faire ressortir et de voir quelles sont les particularités de ce territoire et quels sont les traits universels qui peuvent être appliqués à une mentalité générale chez les Romains, le tout dans le but de développer une vision stratégique globale. De cette manière, nous serons en mesure de dresser un portrait global du dispositif de défense frontalière romain en Orient à partir de notre étude de cas, sa portée stratégique ainsi que la conduite des campagnes militaires qui s'y sont déroulées. De plus, nous serons en mesure de vérifier si les indices sont valables pour les théories stipulant que les Romains ont bel et bien constamment eu l'établissement de frontières défendables comme visées

⁵⁷ Voir notamment la discussion chez John C. Mann, « Power, Force and the Frontiers of the Empire. E. N. Luttwak, *The Grand Strategy of the Roman Empire* », *JRS* 69 (1979): 180.

⁵⁸ Pour une discussion sur l'impérialisme romain, voir Neville Morley, *The Roman Empire. Roots of imperialism*, (Londres et New York : Pluto Press, 2010).

⁵⁹ Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990), 378-379.

stratégiques lors des guerres de conquête. En d'autres mots, nous allons vérifier si la mentalité romaine et le portrait que l'on retrouve sur place corroborent avec les théories qui stipulent que les Romains avaient un sens pour la stratégie au niveau de l'organisation de l'espace et de l'emploi des forces militaires.

L'Orient romain est le cas parfait pour tester la véracité des théories de Luttwak sur la stratégie de défense des frontières puisque les Parthes (de 63 AEC à 224 EC), mais également les Sassanides, à partir de 224 jusqu'en 641 EC, ont clairement été le facteur singulier le plus important dans les relations de Rome avec les autres nations⁶⁰. Ceci s'explique principalement par le fait qu'*a priori*, les conditions géographiques et politiques sont extrêmement différentes entre les diverses parties de l'Empire, surtout entre l'Orient et l'Occident. À l'ouest, la grande majorité des populations « barbares » ne sont pas regroupées en État formé ; il y a plutôt la présence de « loosely organized⁶¹ » *gentes* et fédérations peu urbanisées et relativement pauvres. En contrepartie, à l'est, les Romains font face à des États organisés, urbanisés et représentant une véritable menace militaire en raison d'une armée et d'une administration impériale centralisées, hellénisées, mais surtout familiarisées avec le concept légal romain de frontières négociées⁶². Rome, en raison de l'expertise adverse, doit donc être mieux organisée que nulle part ailleurs, mieux structurer son espace et faire des réflexions d'ordre stratégique, tactique et opérationnelle – selon la terminologie de Luttwak –, du moins en principe.

Se situant dans la limite nord du croissant fertile, la Haute Mésopotamie est une région extrêmement propice à l'agriculture, et donc par le fait même également à l'urbanisation. Ce territoire fut également depuis longtemps un carrefour commercial très important, où la majorité des axes de communication, dictée par la topographie – reliant en quelque sorte la Méditerranée à l'Asie centrale, l'Inde et la Chine –, passe à cet endroit⁶³. Ainsi, plusieurs villes importantes, d'un

⁶⁰ Benjamin Isaac, « Luttwak's "Grand Strategy" and the Eastern Provinces of the Roman Empire », dans *The Eastern Frontier of the Roman Empire : Proceedings of a Colloquium Held at Ankara in September 1988*, D. H. French et C. S. Lightfoot, dir. (Oxford : BAR, 1989), 231-234.

⁶¹ Charles R. Whittaker, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study* (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994), 49.

⁶² *Ibid.*, 50.

⁶³ Pour le rôle et l'importance de la Mésopotamie dans les relations et les contacts économiques entre le monde romain et le monde iranien, voir Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in Romano-Iranian Borderland* (Boston : Brill, 2019), 231-280 ; Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 169-180 ; Anne Kolb et Michael A. Speidel, « Perceptions from Beyond: Some Observations on Non-Roman Assessments of the Roman Empire from the Great Eastern Trade

point de vue commercial, se sont développées et représentent un vieil itinéraire qui relie l'Anatolie et la Syrie romaine à la Mésopotamie, dont Nisibis⁶⁴, Dara, Mardin, Constantine d'Osroène, Édesse et Zeugma (Séleucie de l'Euphrate/Apamée). Nous nous retrouvons donc face à un territoire densément peuplé, urbanisé, mais de surcroît énormément riche en raison du commerce⁶⁵. De plus, la Haute Mésopotamie est également le théâtre prédominant et dans bien des cas la « porte d'invasion » concernant les guerres et les campagnes militaires opposant les Romains aux Parthes, et plus tard aux Sassanides. En effet, la majorité des conflits⁶⁶ et des batailles entre ces belligérants se sont déroulés dans l'espace nord compris entre l'Euphrate et le Tigre. En raison du fait que le désert de Syrie formait en quelque sorte une « barrière défensive » contre les invasions ennemies⁶⁷, et ce, autant pour les uns que pour les autres, la géographie dictait le fait que les campagnes militaires étaient inconcevables par les itinéraires les plus courts entre les deux territoires impériaux, disons entre Ctésiphon et Antioche par exemple⁶⁸. Les voies « naturelles » d'invasion

Routes » dans *Rome and the Worlds Beyond Its Frontiers*, Daniëlle Sloomjtes et Michael Peachin, dir. (Boston : Brill, 2016), 151-179.

⁶⁴ Nisibis reste probablement la ville la plus importante d'un point de vue stratégique et commercial. Lors d'un traité de paix en 298-299 EC entre l'empereur Dioclétien et le roi sassanide Narseh I, il est stipulé que cette ville est désormais le seul endroit où le commerce pouvait avoir lieu entre ces deux États, et corollairement le seul endroit où il est possible de récolter les droits de péage et les taxes sur le commerce : « The principal points of the embassy were these: [...] that the city of Nisibis, wich lies on the Tigris, should be the place for transactions » (Petrus Patricius, *frag.* 14, *FGH IV*), traduction tirée de Michael H. Dodgeon et Samuel N. C. Lieu, éd., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363). A Documentary History* (Londres et New York : Routledge, 1995 [1991]), 133. Il faut cependant faire attention, puisqu'il a été avancé que la désignation de Nisibis comme seul endroit où le commerce entre les Sassanides et les Romains est permis découle d'une tentative romaine de prévenir l'espionnage de la part des commerçants transfrontaliers, cf. Wolfgang Felix, *Antike literarische Quellen zur Aussenpolitik des Sasanidenstaates* (Vienne : Verlag des Österreichischen Akademie des Wissenschaften, 1985), 127 ; S. N. Lieu, « Captives, Refugees and Exiles : A Study of Cross-frontier civilian Movements and Contacts Between Rome and Persia from Valerian to Jovian » dans *The Defence of the Roman and Byzantine East*, Philip Freeman et David Kennedy, dir. (Oxford : BAR, 1986), 491-492.

⁶⁵ Les mythes de l'*El Dorado* se sont rapidement propagés en raison de la réalité du commerce très lucratif à cet endroit, mais aussi avec les récits de voyage des commerçants : dans la littérature ancienne, il est dit que les rivières, qui descendent des montagnes du Caucase, coulent de l'or. Sur ce point, voir la discussion de David Braund, « The Caucasian Frontier: Myth, Exploration and the Dynamics of Imperialism » dans *The Defence of the Roman and Byzantine East*, Philip Freeman et David Kennedy, dir. (Oxford : BAR, 1986), 31-49.

⁶⁶ Pour un survol des guerres et des relations entre Rome et les empires de l'Iran, voir Jason M. Schlude, *Rome, Parthia, and the Politics of Peace. The Origins of War in the Ancient Middle East* (New York : Routledge, 2020) ; Peter Edwell, *Rome and Persia at War: Imperial Competition and Contact, 193-363 CE* (New York : Routledge, 2021) ; Beate Dignas et Engelbert Winter, *Rome and Persia in Late Antiquity: Neighbours and Rivals* (Cambridge : Cambridge University Press, 2007), 70-118.

⁶⁷ Richard N. Frye, « The Sassanians » dans *CAH XII*, Alan K. Bowman, Averil Cameron et Peter Garnsey, dir. (Cambridge : Cambridge University Press, 2008 [2005]), 463.

⁶⁸ Il avait pourtant du commerce caravanier dont les itinéraires passaient par le désert, étant la route la plus courte entre les côtes de la Méditerranée et la Basse Mésopotamie, puisque le transport de marchandise par chameau était moins dispendieux. Cependant, l'armée romaine évitait le plus souvent possible d'entreprendre une marche dans le désert. Pour la comparaison entre les coûts de transport maritimes, terrestres et fluviales, voir Kenneth D. White, *Greek and Roman Technology* (Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 1984), 127-140 ; Richard Duncan-Jones, *The Economy of*

se résumaient alors en suivant les deux grands fleuves. Du point de vue romain, l'Euphrate pouvait être atteint à l'aide des nombreuses routes au nord de la Syrie ; le Tigre, pour sa part, était atteignable par les routes plus au nord passant par Carrhes ou Édesse⁶⁹. Par conséquent, les villes du nord de la Syrie servaient souvent de bases d'opérations pour les Romains et étaient fréquemment les visées ou les cibles des Parthes et des Sassanides. Il est pourtant important de comprendre que les relations militaires romano-parthes/sassanides se décrivent principalement par une histoire d'avancées et de retraites.

the Roman Empire : Quantitatives Studies (Cambridge : Cambrdige University Press, 1982 [2^e éd.]), 366-369, pour une discussion sur les aspects techniques.

⁶⁹ Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990), 14.

Cadre géographique

La Haute Mésopotamie est une région extrêmement riche en histoire et en émotions pour les Romains. Elle est également ce qui relie deux mondes : Rome et ce qu'on appelle communément les empires de l'Iran, soit l'Empire parthe et l'Empire sassanide. Autrement dit, c'est cette région qui fait le lien, ou plutôt qui connecte l'Orient à l'Occident, notamment par l'intermédiaires des routes commerciales qui relient la Syrie au golfe Persique et à l'Extrême-Orient. Dans cette partie du monde, nombreuses sont donc les villes qui représentent des endroits géopolitiquement et militairement importants pour Rome et ses généraux : Carrhes⁷⁰, Nisibis et Amida⁷¹, Doura-Europos⁷², Palmyre⁷³, etc.

Depuis que les armées de Lucullus (117-56 AEC) et de Pompée (106-48 AEC) ont foulé le sol en Orient, au Ier siècle AEC, face à Tigrane II (140-55 AEC), roi d'Arménie, et à Mithridate VI (132-63 AEC), roi du royaume du Pont, la Mésopotamie devint l'un des théâtres d'interactions interimpériales les plus importants, où la menace parthe et sassanide fût constamment présente⁷⁴. En effet, ce n'est seulement qu'en Orient que les Romains font face à un adversaire centralisé, hellénisé, familier avec le concept légal romain de frontières négociées et pouvant se permettre de prétendre être sur un pied d'égalité avec ces derniers. Par-dessus tout, les Parthes, et plus tard les Sassanides, ont pu rivaliser, d'un point de vue militaire, avec la puissance impériale romaine tout en infligeant des défaites à des généraux insouciant ; pensons notamment à Crassus lors de la

⁷⁰ Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 23 : « où périt Crassus, victime du guet-apens dans lequel fait tomber Suréna, le général des Parthes » trad. Amédée Tardieu, 1909, Paris : Hachettes. Voir également Plutarque, *Vie de Crassus*, XXVII ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, XL, 25-27.

⁷¹ Pour leur rôle économique et commercial proéminent, mais également puisqu'elles furent le théâtre de sièges importants lors des guerres sassano-romaines. Sur ce dernier point, voir A.D. Lee, « Roman Warfare with Sasanian Persia » dans *The Oxford Handbook of Warfare in the Classical World*, Brian Campbell et Lawrence A. Tritle, dir. (New York : Oxford University Press, 2013), 716-723.

⁷² Amm. Marc., *Histoires*, XXIV, 1, 5 : « la ville abandonnée de Doura, sise sur les berges du fleuve [Euphrate] » trad. Jacques Fontaine, Paris : Les Belles Lettres, 1977. Cette colonie militaire fût une place forte et un verrou important pour le *limes* de l'Euphrate. Place romaine de 165 à 256, les Sassanides la reprirent et la ravagèrent. Cf. Amm. Marc., *Histoires*, trad. Fontaine *et al.*, 1968-99, Paris : Les Belles Lettres, 136.

⁷³ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, 21 [88] : « placée par son destin particulier entre les deux plus grands empires, celui des Romains et des Parthes, et constituant toujours la première préoccupation de l'un et de l'autre en cas de discorde » trad. Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 238.

⁷⁴ Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland* (Leiden et Boston : Brill, 2019), 1.

bataille de Carrhes (53 AEC)⁷⁵. Ainsi, il est nécessaire, et possible, de procéder à des séries d'accommodements avec ces empires iraniens, quoique souvent ponctuées par des tentatives intermittentes d'aborder la situation de manières différentes, en d'autres termes par la conquête. La Mésopotamie, dans son ensemble, est en quelque sorte l'antichambre pour le Levant, d'une part, et pour la Babylonie du côté des Perses, d'autre part. Le plateau iranien, qui cumule avec ses chaînes de montagnes jusqu'en Arménie, s'emboîte alors avec les territoires essentiels pour les souverains du Levant et d'Anatolie. De la sorte, la Mésopotamie, par sa géographie et son contexte géopolitique, représente tout autant le bastion de l'Asie que l'avant-poste du monde occidental. Elle sépare deux mondes différents, deux cultures différentes en se plaçant au milieu de ceux-ci. En ce sens, la géographie et l'ethnographie sont liées et doivent être étudiées de pair pour être en mesure de comprendre les enjeux géopolitiques et militaires que les Romains ont dû affronter dans cette région du monde⁷⁶.

Le défi concernant l'analyse du paysage et de la topographie au Moyen-Orient est d'être capable de séparer l'influence des facteurs environnementaux de l'agentivité humaine. Pourtant, ils ne doivent pas être vus comme deux forces séparées, mais doivent plutôt être étudiés en combinaison, bien qu'ils proviennent de deux champs d'études différents⁷⁷. Selon Barker et Bintliff, il est impératif, en tant qu'historien, de réduire l'écart entre l'approche écologique des sciences naturelles et l'approche archéologique et historique des sciences humaines⁷⁸. De plus, le caractère partiel des restes environnementaux est analogue au problème d'interprétation de la littérature ancienne, dans le sens où seulement qu'une infime partie de la population est lettrée, ce qui fait en sorte qu'il y a un certain biais présent dans les sources littéraires dont nous disposons. En effet, les évidences littéraires que l'historien va avoir à sa disposition représentent, dans les faits, que le point de vue, ou plutôt la réalité, soit de l'État, soit de l'élite dirigeante lettrée, soit des autorités mises en place localement⁷⁹. Dès lors, les bilans environnementaux ou écologiques

⁷⁵ Charles R. Whittaker, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study* (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994), 50 ; voir également John C. Mann, « Frontiers of the Principate » dans *ANRW 2.1*, Hildegard Temporini et Wolfgang Haase, dir. (Berlin : De Gruyter, 1974), 521-525.

⁷⁶ E.R.M. Wheeler, « The Roman Frontier in Mesopotamia » dans *The Congress of Roman Frontier Studies, 1949*, Eric Birley, dir. (Durham : Registrar, University Office, 1952), 112-113.

⁷⁷ Graeme Barker, « Writing Landscape Archaeology and History », *Topoi. Orient-Occident* 7, 1 (1997) : 274, 278.

⁷⁸ Graeme Barker et John Bintliff dans Graeme Barker, « Writing Landscape Archaeology and History », *Topoi. Orient-Occident* 7, 1 (1997) : 278.

⁷⁹ Sur le fait que notre vision de Rome est fondamentalement biaisée par la vision propre de l'élite dirigeante romaine, voir la discussion de Harriet I. Flower, « Elite Self-Representation in Rome » dans *The Oxford Handbook of Social*

doivent impérativement être soumis au même niveau critique par l'emploi de principes équivalents à ceux de l'historiographie⁸⁰. Cependant, comme l'a soulevé Mario Liverani, il faut être prudent lorsque nous utilisons les prospections au sol archéologiques puisqu'à elles seules ne suffisent pas à reconstruire le paysage rural d'un endroit donné⁸¹.

Au XXI^e siècle, en pleine ère numérique, nous avons à notre disposition une panoplie de ressources : des photographies aériennes⁸², des images satellites extrêmement précises⁸³, des photos ou des vidéos contemporaines, des études géographiques, géologiques, archéologiques ou topographiques⁸⁴, etc. Les questions qu'il faut alors se poser sont comment les Romains s'imaginaient la Mésopotamie (plus spécifiquement la Haute Mésopotamie)? Comment les anciens pensaient le territoire et se représentaient les réalités géopolitiques de l'époque? Comme Hamish Cameron l'a habilement fait remarquer, les écrits géographiques anciens, en raison d'une certaine rareté des études poussées sur le sujet, nous offre qu'une mince fenêtre qui nous permet de comprendre la façon dont les Romains s'imaginaient les différents éléments du dispositif frontalier, de même que le processus qui participé à les formés : les espaces compris sous le pouvoir impérial romain, ceux au-delà du pouvoir romain et les espaces intermédiaires, soit les espaces frontaliers⁸⁵.

Il faut par ailleurs être d'autant plus conscient que la Mésopotamie est un terme ambigu et n'est pas un concept géographique monolithique à travers le temps et au travers de nos sources littéraires. Lorsque nous utilisons le terme « Mésopotamie », il s'agit de notre propre conception, notre propre catégorie analytique placé au-dessus de cet espace géographique et de ses

Relations in the Roman World, Michael Peachin, dir. (Oxford et New York : Oxford University Press, 2011) : spécifiquement 273-275 où l'auteur aborde rapidement l'état de la question.

⁸⁰ T. J. Wilkinson, *Archaeological Landscapes of the Near East* (Tucson : The University of Arizona Press, 2003), 5-14.

⁸¹ Mario Liverani, « Reconstructing the Rural Landscape of the Ancient Near East », *JESHO* 39, 1 (1996) : 4.

⁸² Voir Antoine Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le « limes » de Trajan à la conquête arabe, recherche aériennes (1925-1932)*, (Paris : P. Geuthner, 1934) ; David Kennedy et Derrick Riley, *Rome's Desert Frontier from the Air* (Londres : Batsford, 1990).

⁸³ Voir Anthony Comfort, Catherine Abadie-Reynal et Rifat Ergeç, « Crossing the Euphrates in Antiquity : Zeugma Seen from Space », *Anatolian Studies* 50 (2000) : 99-126 ; Anthony Comfort et Rifat Ergeç, « Following the Euphrates in Antiquity : North-South Routes Around Zeugma », *Anatolian Studies* 51 (2001) : 19-50 où les auteurs ont utilisé des images satellites pour étudier les points de passages sur l'Euphrate et ainsi démontrer l'abondance des itinéraires possibles qui relie la Syrie à la Mésopotamie.

⁸⁴ T.J. Wilkinson a publié de nombreux articles où il fait une synthèse des études archéologiques et géographiques concernant la Haute Mésopotamie en Antiquité. L'intérêt principal de cet auteur repose sur l'Empire assyrien, mais les discussions qu'il soulève porte sur une chronologie beaucoup plus vaste, comprenant donc également les époques romaine et byzantine. Cf. Wilkinson et al. (1994) ; Wilkinson (1995 ; 2000 ; 2003 ; 2012) ; Wilkinson et al. (2005).

⁸⁵ Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in Romano-Iranian Borderland* (Boston : Brill, 2019), 7.

représentations textuelles. Par exemple, pour Strabon, la Mésopotamie est comprise dans les terres des Assyriens et définit cet espace géographique comme étant ce qui se situe entre le Tigre et l'Euphrate ; Pline l'Ancien, pour sa part, la divise entre espaces romains et espaces parthes ; tandis que Claude Ptolémée sépare la Mésopotamie à l'aide d'espaces géographiques strictement définis tout en utilisant les deux fleuves comme frontières ; Ammien Marcellin, finalement, ne traite que des régions administratives romaines. Ces géographes impériaux ont délimité l'espace selon des critères qui concordaient avec leur propre vision et leurs propres critères analytiques selon le public qu'ils visaient dans leurs récits. Ceci ne veut pas dire que ces auteurs ne concevaient pas l'espace et les frontières comme étant des zones interagissant entre elles. Par conséquent, en étant pleinement conscient de ce point, nous serons en mesure d'examiner les différents textes géographiques qui nous sont parvenus, pour par la suite pouvoir comparer les différentes visions de l'espace entre les différents auteurs, et ce, peu importe la manière dont ils la délimitaient ou ils la nommaient. Mais avant toute chose, définissons le cadre géographique pour notre étude.

Physiographie (géographie physique) et environnement

Sous l'empereur Trajan (98-117 EC), l'Empire romain atteint son extension maximale : s'étendant sur environ 5 millions de km², allant de l'Écosse à la Géorgie actuelles et de la mer Rouge jusqu'aux côtes atlantiques du Maroc, il comprend, en l'an 117 de notre ère, pas moins de 75 millions d'habitants sur l'ensemble de son territoire⁸⁶. Administré et divisé en 44 provinces, ce

⁸⁶ Il est particulièrement difficile, si ce n'est pas tout simplement impossible, pour les historiens d'estimer la population totale qui peuplait l'Empire aux différentes époques ; les diverses conclusions des Modernes, fondées sur l'arbitraire, à l'aide de parallèles contemporains ou en combinant des estimés régionaux, n'atteignent pas de consensus et sont souvent contradictoires. Bien que les Romains soient reconnus pour avoir développé, dans leur administration impériale, un système élaboré de recensement statistique, peu de ces enregistrements démographiques nous sont parvenus. Les historiens doivent donc procéder à des estimations de population en combinant ces recensements fragmentaires avec des données archéologiques et historiques, telles que la taille des armées, la quantité de grain exporté et redistribué, les indications sur l'étendue et l'intensité de la culture des terres, etc. Le chiffre de 75 millions d'habitants a été avancé par Kyle Harper, *The Fate of Rome : Climate, Disease, and the End of an Empire*, (Princeton : Princeton University Press, 2017), 29-38, qui estime que ce chiffre est le plus probable et le mieux fondé. Karl J. Beloch, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt* (Leipzig : Duncker & Humblot, 1886), 501-507, pour sa part, avance un chiffre de 100 millions d'habitants tandis qu'Eugène Cavaignac, « Note de démographie antique », *Journal de la société statistique de Paris* 76 (1935) : 4-9, double ce chiffre, ce qui semble quelque peu exagéré ; J. C. Russell, « Late Ancient and Medieval Population », *Transactions of the American Philosophical Society* 48, 3 (1958) : 1-152 affirme que la population romaine, dans la partie occidentale de l'Empire, a atteint son apogée au Ier siècle et qu'elle a considérablement diminué par la suite jusqu'au IVe siècle. Cf. John D. Durant, « Historical Estimates of World Population : An Evaluation », *Population and Development Review* 3, 3 (1977) : 267-269 ; voir également Pierre Salmon, *Population et dépopulation dans l'Empire romain*, (Bruxelles : Latomus, 1974), 23-39.

dernier avait une frontière d'environ 25 000 km. Concernant la frontière orientale de l'Empire, la ligne la plus directe, à vol d'oiseau, reliant l'est de la mer Noire à la mer Rouge, parcourt une distance d'au moins 2 000 km ; la frontière politique, proprement dite, qui « sépare » les provinces romaines de l'Empire parthe, pour sa part, s'étale en moyenne sur 3 000 km⁸⁷. D'un point de vue administratif, cet espace géographique – communément appelé parfois le Proche-Orient par les Modernes – représente les provinces romaines d'Arménie, l'est de la Cappadoce, la Syrie, l'Osroène, l'Assyrie, la Mésopotamie, la Syrie-Palestine et l'Arabie Pétrée⁸⁸, soit aujourd'hui le sud de la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan, l'est de la Turquie, la Syrie, l'Iraq, le Koweït, le Liban, la Palestine, la Jordanie et une partie de l'Arabie Saoudite. En Antiquité, le terme général de « Syrie » fait parfois globalement référence au territoire compris entre les montagnes accidentées de l'est de l'Anatolie et le désert de la péninsule arabique (cf. Fig. 2)

Tantôt surnommé le « pays des cinq mers » (la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne, le golfe Persique et la mer Rouge), le Proche-Orient possède une grande diversité dans son paysage et son environnement : depuis les montagnes enneigées de l'Iran jusqu'au désert de basalte de la Jordanie en passant par le sud de l'Irak actuel, pour enfin remonter jusqu'aux steppes de la Haute Mésopotamie, il y a une panoplie de végétations, de conditions climatiques et de caractéristiques topographiques différentes, mais également de moyens de subsistance différents, et donc de modes de vie différents pour les populations locales. L'un des seuls éléments géographiques communs à toute cette région est le manque de précipitation les mois d'été. L'approvisionnement en eau et en nourriture, impératif à l'établissement urbain, dépend grandement de l'environnement et de la géographie locale. Ainsi, être pleinement conscient de la variabilité du paysage, de la topographie et du climat dans cette région du monde est indispensable si nous voulons être en mesure de saisir les enjeux concernant l'urbanisation, le mode de subsistance des populations et les échanges culturels, politiques et commerciaux de ce territoire⁸⁹, et donc, par extension, les enjeux militaires, stratégiques et frontaliers.

⁸⁷ Ces statistiques sont directement tirées de David Kennedy et Derrick Riley, *Rome's Desert Frontier From the Air* (Londres : B.T. Batsford Limited, 1990), 13.

⁸⁸ Ces noms sont les provinces présentes à la mort de l'empereur Trajan, en 117.

⁸⁹ Bien que l'environnement exerce une vaste influence sur la vie quotidienne et économique des populations locales, cette relation est cependant complexe, entremêlée et parfois indirecte. Sur ce point, voir T.J. Wilkinson, « Introduction to Geography, Climate, Topography, and Hydrology » dans *A Companion to the Archaeology of the Ancient Near East*, Daniel T. Potts, dir. (Hoboken : John Wiley & Sons, 2012) : 3-26.



Fig. 2 : La Haute Mésopotamie⁹⁰

⁹⁰ Tirée de A. D. Lee, *Information and Frontiers : Roman foreign relations in late antiquity*, (Cambridge et New York : Cambridge University Press, 1993), xvii.

Pour la description physique de cette région du monde, au sens strict, nous allons, dans la mesure du possible, procéder à une énumération parcourant du nord au sud ainsi que d'ouest en est, le tout en mettant l'accent, bien évidemment, sur la Haute Mésopotamie. Tout d'abord, dans sa partie la plus au nord, qui représente la Turquie actuelle, le paysage se caractérise par un plateau s'élevant de 500 à 1000 m au-dessus du niveau de la mer. Ce haut plateau d'Anatolie, qui offre d'excellentes conditions pour l'agriculture, est bordé par deux chaînes de montagnes, toutes les deux s'étendant d'ouest en est : les Alpes pontiques, parallèles à la face méridionale de la mer Noire, ainsi que les monts Taurus, pour leurs parts parallèles à la face septentrionale de la Méditerranée. Ces deux chaînes de montagnes s'élèvent jusqu'à environ 2 000 m d'altitude⁹¹, pour même atteindre les 5 000 m ou plus à l'endroit où elles convergent, à l'est, soit proche du mont Ararat.

Logiquement, les montagnes peuvent sembler constituer d'importantes barrières au mouvement humain. Toujours est-il que ces montagnes regorgent de cols et de passages accidentés, dont les fameuses Portes de Cilicie ou le Col de Sertavul par exemple, qui permettent le passage et le mouvement entre le plateau anatolien et la Syrie, ou tout simplement qui relie, en quelque sorte, Constantinople à Antioche⁹². Néanmoins, les cols de montagne ne constituent pas de barrières réellement efficaces d'un point de vue militaire. En effet, bien que l'espace restreint de ces reliefs rende les manœuvres et les redéploiements difficiles, plusieurs autres passages existaient au travers des monts Taurus et étaient déjà à l'époque bien connus. Cependant, il s'agissait, dans la majorité des cas, de pistes et de routes inadaptées pour le passage de grandes armées, bien que souvent praticables pour les détachements de pillards ou pour les forces de contournement. Ainsi pour dire que les chaînes de montagnes rendent le mouvement plus difficile ou même le ralentissent, mais ne sont pas pour autant des barrières parfaitement étanches bloquant toute possibilité de déplacement ou de mouvement.

D'un point de vue stratégique, nous comprendrons alors que l'environnement et la topographie influencent grandement le mouvement d'un grand nombre d'hommes, d'animaux et de chariots à des fins militaires. Ainsi, bien que les sources anciennes ne nous informent pas sur

⁹¹ Michael Roaf, *Cultural Atlas of Mesopotamia and the Ancient Near East*, (Oxford et New York : Facts On File, 1990), 20.

⁹² Pour une introduction à la géographie de la région, voir Claude Mutafian, *La Cilicie au carrefour des empires*, (Paris : Les Belles Lettres, 1988).

l'emplacement exact des routes que les armées empruntaient, une étude et une compréhension de la topographie de cette région nous permettent de faire des suppositions valables. Ceci est particulièrement applicable si nous nous attardons aux guerres romano-sassanides ainsi que lors des guerres civiles qui ont opposé des différentes factions romaines du III^e au IV^e siècle⁹³.

Finalement, les Alpes pontiques et les monts Taurus se fondent graduellement, en Iran actuel, avec deux autres chaînes de montagnes : les monts Zagros, allant du nord-est au sud-est, qui, par le fait même, séparent les basses terres de la Mésopotamie du plateau iranien, ainsi que l'Elburz, qui longe les côtes méridionales de la mer Caspienne. L'aridité de cette région peut grandement limiter l'occupation humaine, spécifiquement dans les déserts de Dasht-e Lut et de Dasht-e Kavir⁹⁴. Ce sont, tout comme les monts Taurus et les Alpes pontiques, des barrières considérables au mouvement humain, quoique très loin d'être complètement étanches, et comprenant de hauts plateaux entre les deux.

Au sud de l'Anatolie, le long de la côte orientale de la Méditerranée, on y retrouve une longue bande étroite de terres fertiles, ne dépassant jamais les 200 km de large, que l'on nomme généralement « couloir syro-palestinien », ou tout simplement le « Levant ». La majorité des rivières à cet endroit prennent leur source dans les chaînes de montagnes qui s'élèvent à pic non loin de la côte. Ces chaînes de montagnes peuvent être grossièrement divisées en cinq sections ou zones (du nord au sud) : les monts Amanus (aujourd'hui appelés les monts Nur) ; l'Ansariyeh (les montagnes des Alaouites) ; les monts Liban et l'Anti-Liban, qui encerclent la plaine fertile de la Bekaa ; les relativement basses collines de Judée et de Samarie ; et le désert du Néguev. De nombreux cols passent entre ou au travers de ces chaînes de montagnes. Il y a trois rivières majeures qui coulent au-delà de ces montagnes et qui y prennent leur source : l'Oronte, le Litani et le Jourdain. Les deux premières prennent leur source seulement à quelque kilomètre l'une de l'autre, soit à l'est d'Héliopolis, aujourd'hui Baalbek, pour aller, respectivement, au nord et au sud sur une distance considérable avant de bifurquer à l'ouest et se déverser dans la Méditerranée à Séleucie

⁹³ Sur l'influence de l'environnement et de la topographie sur le mouvement des armées en Cilicie au cours de cette période, voir Hugh Elton, « Cilicia, Geography, and the Late Roman Empire » dans *Travel, Communication and Geography in Late Antiquity : Sacred and Profane*, Linda Ellis et Frank L. Kidner, dir. (New York : Routledge, Taylor & Francis Group, 2016 [2004]), 5-11.

⁹⁴ T.J. Wilkinson, *Archaeological Landscapes of the Near East*, (Tucson : The University of Arizona Press, 2003), 16.

de Piérie pour l'Oronte et tout juste au nord de Tyr pour le Litani. Le Jourdain, quant à lui, coule vers le sud au travers du lac de Tibériade (mer de Galilée) jusqu'à la mer Morte pour s'y jeter.

Le long de ce couloir syro-palestinien, les axes de communication sont directement dictés par la topographie de la région. En effet, les déplacements terrestres sont possibles grâce à deux itinéraires nord-sud, parallèles, formant en quelque sorte la lettre grecque *pi* : une route qui longe la côte méditerranéenne et reliant Alexandrie en Égypte à la Galicie ; et la route qui suit l'Oronte vers le sud jusqu'à la péninsule arabique en passant par la plaine de Bekaa et la crête de Samarie et de Judée⁹⁵. Ces deux itinéraires fusionnent au nord avec la route qui relie l'Asie Mineure à la Haute Mésopotamie (ou l'Occident à l'Orient), formant l'axe Nisibis-Dara-Mardin-Constantine d'Osroène-Édesse-Zeugma-Antioche⁹⁶.

À l'est du couloir syro-palestinien jusqu'à l'Euphrate, on y retrouve le désert de Syrie, qui est entouré en demi-cercle par le croissant fertile. À cet endroit, les Romains ont été confrontés aux Bédouins – peuplades nomades originaires d'Arabie – et dont les confrontations, ou plutôt ces interactions, sont inévitables puisque ce désert est la route la plus directe entre les villes du Levant et la vallée mésopotamienne. En plein milieu de ce désert s'est établie la fameuse ville de Palmyre, une ville extrêmement florissante en raison de sa position clef entre la Syrie romaine et la Babylonie, lui permettant ainsi de profiter des routes caravanières traversant ce désert et de jouer un rôle primordial dans les échanges commerciaux très lucratifs entre l'Orient et l'Occident⁹⁷. Finalement, depuis Damascus jusqu'au Tigre, en allant vers le sud, le paysage se compose principalement d'hamadas (désert de gravier, ou tout simplement un plateau rocailleux surélevé), mais qui est cependant interrompu par les limons des vallées fluviales ainsi que par le désert

⁹⁵ Pour la métaphore, dans la littérature moderne, de ces deux lignes de cités portuaires parallèles, l'une sur la côte méditerranéenne, et l'autre sur les marges du désert (ou tout simplement les cités caravanières), voir Michael I. Rostovtzeff, *Caravan Cities*, (Oxford : Clarendon Press, 1932) ; Alan H. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, (Oxford : Clarendon Press, 1971 [2^e éd.]), 227 ; Fergus Millar, « Caravan Cities : The Roman Near East and Long-Distance Trade by Land », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 42 (1998) : 119-137.

⁹⁶ Pour une description plus détaillée, voir Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, (Oxford : Clarendon Press, 1990), 11-13.

⁹⁷ Sur le rôle de Palmyre dans le commerce caravanier traversant le désert de Syrie : J.-F. Matthews, « The Tax Law of Palmyra : Evidence for Economic History in a City of the Roman East », *JRS* 74 (1984) : 157-180 ; Michal Gawlikowski, « Palmyra as a Trading Center », *Iraq* 56 (1994) : 27-33 ; Gary Young, *Rome's Eastern Trade : International Commerce and Imperial Policy, 31 BC – AD 305*, (Londres : Routledge, 2001), 123-168 ; Peter Edwell, *Between Rome and Persia : the Middle Euphrates, Mesopotamia and Palmyra under Roman Control*, (Londres et New York : Routledge, 2008), 31-62. Sur leurs moyens de subsistance : Knut Krzywinski et Jonatan Krzywinski, « Agriculture in Byzantine Palmyrena » dans *Palmyrena – City, Hinterland and Caravan Trade Between Orient and Occident : Proceedings of the Conference Held in Athens, December 1-3, 2012*, Jørgen Christian Meyer, dir. (Oxford : Archaeopress, 2016), 171-183.

volcanique qui se situe dans la région au sud et au sud-est de Damascus, où le sol est couvert de basalte noir.

Somme toute, nous nous retrouvons avec une bande de terres hautement fertiles, en particulier dans la vallée de l'Oronte, où de nombreuses villes importantes s'y retrouvent, longeant la côte orientale de la Méditerranée. En contrepartie, à l'intérieur des terres, à l'exception de la région plus au nord, soit environ à l'endroit où l'Euphrate courbe vers l'ouest, le paysage se caractérise par une série de déserts et de steppes qui s'étendent vers l'est jusqu'au Zagros, ainsi que vers le sud-est jusqu'à la péninsule arabique. La majorité de ces régions ne reçoivent pas assez de pluie pour y permettre l'aridoculture (agriculture en sol aride sans irrigation, donc dépendant des pluies). La limite de cette zone est marquée par la ligne isohyète de 200 mm de pluie annuellement (voir la Fig. 3). L'agriculture est pourtant possible dans les steppes si l'eau de pluie est récupérée et utilisée pour l'irrigation. Dans les déserts, l'environnement aride n'offre bien évidemment pas de grande possibilité pour l'approvisionnement en eau potable. Outre les deux oasis de grande ampleur, se situant à Palmyre et à Azraq respectivement, les populations nomades n'ont d'autres choix que de s'abreuver à l'aide des puits qu'ils ont eux-mêmes creusés dans le sol ou des maigres ruisseaux présents dans les oueds, et ce, de manière occasionnelle et saisonnière. Pour leurs troupeaux de chèvres et de chameaux, l'environnement désertique ne leur offre qu'un pâturage dispersé et clairsemé.

C'est ce qui nous amène à la Haute Mésopotamie, également appelée Jazira en arabe⁹⁸. Tout d'abord, cette région peut être décrite comme étant un plateau ondulant qui varie entre 300 et 500 m d'altitude et formant une plaine vallonnée qui offre une mosaïque de steppes boisées. Toutefois, à l'époque romaine, cette végétation a disparu pour laisser place à un désert agricole sévèrement dégradé. Bien que l'histoire du Proche-Orient antique soit fortement marquée par un épuisement des ressources, les séquences de pollens démontrent cependant que la dénudation de la végétation a grandement varié géographiquement en fonction de la densité de la population et de

⁹⁸ Pour les diverses définitions de cet espace au cours des différentes périodes de la domination musulmane, se référer à Ralph W. Brauer, « Boundaries and Frontiers in Medieval Muslim Geography » *Transactions of the American Philosophical Society* 85, 6 (1995) : 1-73.

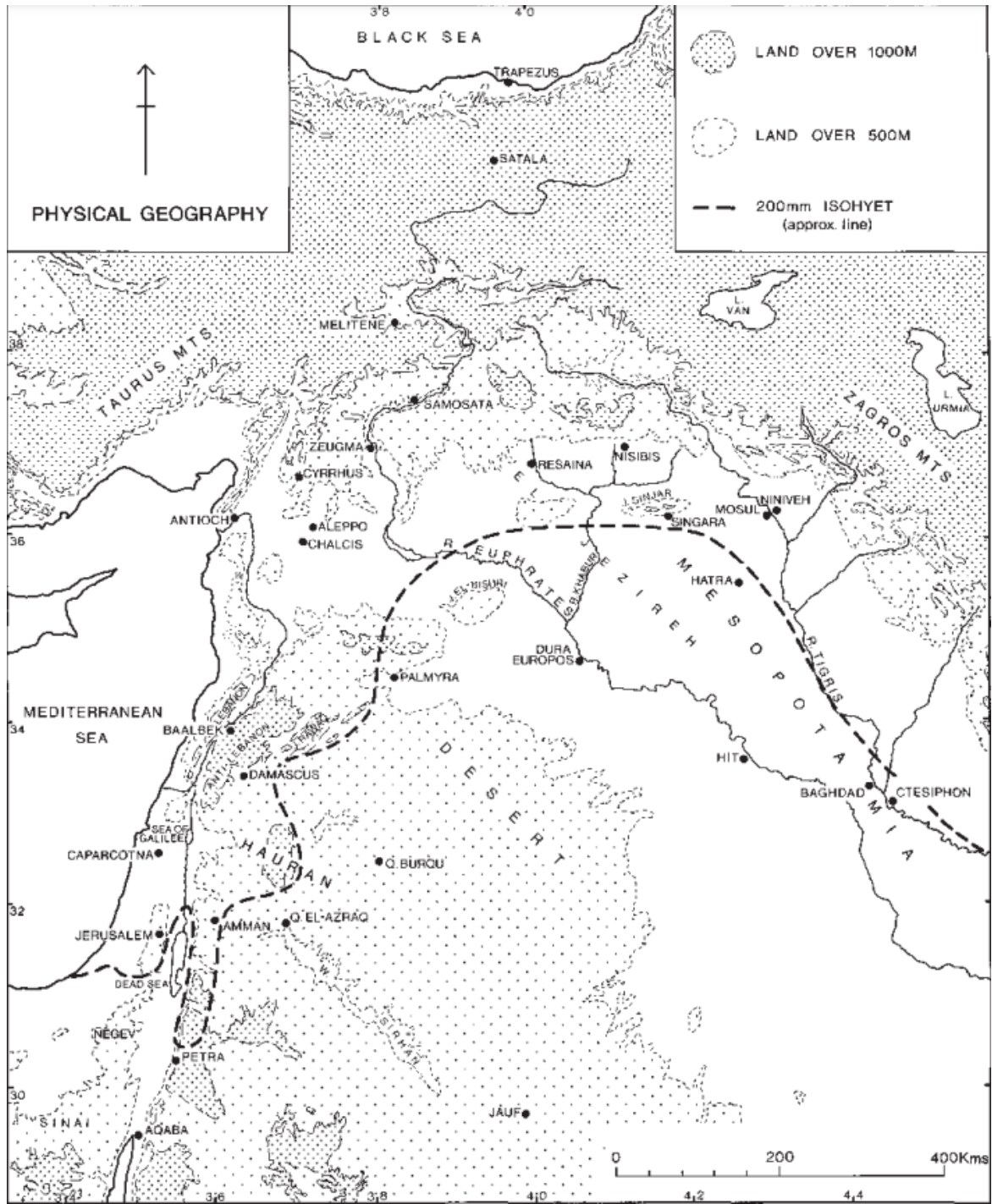


Fig. 3 : Ligne isohyète de 200 mm de pluie annuellement⁹⁹

⁹⁹ Tirée de David Kennedy et Derrick Riley, *Rome's Desert Frontier from the Air*, (Londres : Batsford, 1990), 25.

l'ampleur des industries à forte consommation de combustibles, telles les mines¹⁰⁰. Les populations locales se sont tout de même adaptées à ces changements environnementaux en se déplaçant ou en changeant de mode de vie grâce aux développements technologiques et organisationnels, comme notamment tout ce qui est en lien avec la gestion des eaux potables ou l'irrigation¹⁰¹. À l'époque romano-arsacide et romano-sassanide, la majorité du paysage du Proche-Orient est un produit de l'homme, et non simplement le résultat de la dégradation des forêts associée à l'érosion du sol¹⁰². Ainsi, la dégradation du paysage doit être traitée comme étant un phénomène socio-culturel se plaçant par le fait même dans un contexte où l'environnement physique est en constante évolution.

Au sud, en Basse Mésopotamie, le paysage est plutôt caractérisé par une plaine presque plate ayant été formée par le limon amené par le Tigre, l'Euphrate et leurs tributaires. Les terres à cet endroit sont relativement plus basses qu'en Haute Mésopotamie, d'où son nom. Depuis le golfe Persique, l'altitude monte, sur une distance de 1 200 km, d'environ 400 m en suivant le cours de l'Euphrate.

Traditionnellement, le Jazira est divisé en trois zones distinctes : un plateau fertile au pied des monts Taurus, où l'agriculture est possible, mais dépend grandement des pluies ; un plateau désertique et rocailleux ; ainsi que les vallées fluviales de l'Euphrate et du Tigre avec leurs affluents, dont les principaux sont le Balikh et le Khabour, les seuls canaux pérennes, coulant tous

¹⁰⁰ Voir Graeme Barker, « Farmers, Herders and Miners in the Wadi Faynan, Southern Jordan : a 10,000-year landscape archaeology » dans *The Archaeology of Drylands : Living at the Margin*, Graeme Barker et D. Gilbertson, dir. (Londres et New York : Routledge, 2000), 62-84 ; Carlos E. Cordova, « The Degradation of the Ancient Near East Environment » dans *A Companion to the Ancient Near East*, Daniel C. Snell, dir. (Hoboken : John Wiley & Sons, 2020), 65-84.

¹⁰¹ T. J. Wilkinson « Introduction to Geography, Climate, Topography, and Hydrology » dans *A Companion to the Archaeology of the Ancient Near East*, Potts, Daniel T., dir., (Hoboken : John Wiley & Sons, 2012), 25. Ces avancées techniques et technologiques, ou plutôt la gestion et l'organisation de celles-ci, ont atteint leur apogée sous la période sassanide : elles se sont développées d'une manière significative en termes d'échelle et de complexité. Ces avancées ont été possibles principalement grâce à la centralisation du pouvoir et à la capacité du gouvernement central sassanide d'exploiter les ressources économiques à leur disposition plus efficacement, en comparaison avec l'époque arsacide, ce qui leur a permis d'entreprendre et de soutenir de grands travaux d'irrigation. Sur ce point, se référer aux travaux de Robert M. Adams, *Land Behind Baghdad : A History of Settlement in the Diyala Plains*, (Chicago : Chicago University Press, 1965) ; *Id.*, *Heartland of cities: Surveys of Ancient Settlement and Use on the Central Floodplain of the Euphrates*, (Chicago et Londres : Chicago University Press, 1981) ; J. Howard-Johnston, « The Two Great Powers of Late Antiquity: A Comparison » dans *The Byzantine and Early Islamic Near East. Vol. 3: States, Resources and Armies*, Averil Cameron, dir. (Princeton: Darwin Press, 1995), 198-203.

¹⁰² Pour la végétation et la flore de cette région, voir Louis Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région, du Ve s. avant l'ère chrétienne au VIe s. de cette ère*, (Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1962), 63-68 ; Michael Roaf, *Cultural Atlas of Mesopotamia and the Ancient Near East*, (Oxford et New York : Facts On File, 1990), 21-23 ; T. J. Wilkinson « Introduction to Geography, Climate, Topography, and Hydrology » dans *A Companion to the Archaeology of the Ancient Near East*, Potts, Daniel T., dir., (Hoboken : John Wiley & Sons, 2012), 15-19.

les deux du nord au sud jusqu'à confluer avec l'Euphrate. Ces deux tributaires de l'Euphrate forment d'importantes lignes de mouvement et de peuplement. À l'ouest et au centre de la Haute Mésopotamie, la grande majorité des oueds s'écoule vers l'Euphrate, tandis que c'est seulement dans sa partie orientale qu'ils s'écoulent vers le Tigre. Outre l'Euphrate, le Tigre et leurs affluents, il y a une panoplie de sources d'eau douce et potable, mais qui n'existent malheureusement plus aujourd'hui en raison du drainage intensif depuis l'époque moderne.

Concernant l'Euphrate, cette dernière est une rivière alpine jusqu'à environ Séleucie de l'Euphrate/Apamée (zeugma), où elle entre à cet endroit dans la plaine mésopotamienne et devient par le fait même navigable¹⁰³. L'Euphrate, en tant que telle, ainsi que ses deux rives, forme également une importante ligne de transport et de mouvement qui mène depuis le nord jusqu'à la région de Séleucie-sur-le-Tigre/Ctésiphon, Babylone et le golfe Persique. Tout au long de cet axe de communication, on y retrouve de nombreuses villes qui servent de stations ou de point culminant pour les routes commerciales caravanières du désert de Syrie, dont la fameuse Doura-Europos, devenue célèbre en raison des fouilles archéologiques qui ont eu lieu depuis les années 1920 ainsi que pour son rôle militaire dans la défense du territoire romain en Orient¹⁰⁴. À partir de cette ville vers le sud, l'Euphrate ne contient plus de tributaire d'importance. Le Tigre, quant à lui, est un fleuve alpin en Arménie et ne devient navigable qu'à partir de Ninive. Contrairement à l'Euphrate, le Tigre est alimenté par une série d'affluents en aval, mais qui se situent sur la rive est de celui-ci, dont notamment le Grand et le Petit Zab, ainsi que la Diyala.

Bien que la Haute Mésopotamie soit caractérisée par une grande plaine fertile comprenant des steppes et des déserts, le paysage n'est pas pour autant dépourvu de relief. Les deux éléments de relief les plus significatifs pour notre étude sont le Tur Abdin¹⁰⁵ et le Djebel Sinjar, le premier

¹⁰³ Michal Gawlikowski, « The Roman Frontier on the Euphrates » *Mesopotamia* 22 (1987) : 77-80.

¹⁰⁴ Pour un résumé des fouilles dirigées par l'Université Yale et l'Académie des inscriptions et belles-lettres (AIBL) à partir des années 1920, voir Clark Hopkins, *The Discovery of Dura-Europos*, (New Haven et Londres : Yale University Press, 1979). Au travers de ce livre, Hopkins nous fournit les détails sur les travaux archéologiques antérieurs en examinant chaque saison des fouilles, chapitre par chapitre ; pour le rôle et la composition de la garnison romaine présente dans cette ville, voir Peter Edwell, *Between Rome and Persia : the Middle Euphrates, Mesopotamia and Palmyra under Roman Control*, (Londres et New York : Routledge, 2008), 93-148, où l'auteur nous offre une bonne synthèse des conclusions qui ont été tirées de ces fouilles en lien avec le rôle militaire de la cité.

¹⁰⁵ Localement, il n'y a pas de nom pour désigner cette chaîne de montagne dans son ensemble. Les habitants l'appellent « Tur », ce qui veut dire « montagne » en syriaque, ou sinon Djebel Tur par pléonasmie. Certains auteurs modernes ont simplement décidé de l'appeler « Tur Abdin » ou « Tour Abdin », en donnant au tout le nom d'une partie, cf. Raoul Blanchard, *Géographie universelle* (Paris : Armand Colin, 1929), t. VIII : Asie occidentale – Haute Asie, 216.

se situant au nord du second. Entre ces deux chaînes de montagnes, on y retrouve une plaine monotone avec un sol d'argile qui devient extrêmement fertile lorsqu'elle est arrosée.

Le Tur Abdin est une chaîne de montagnes flanquée par deux volcans éteints à ses extrémités et qui atteint les 1 000 à 1 300 m d'altitude. Par sa hauteur, il empêche le cours du Tigre de continuer au sud en aval d'Amida et le force à abdiquer vers l'est en direction de Ninive. À l'est, le Tur Abdin est collé au Tigre, tandis que sa partie occidentale est bordée par le *decht* (plaine de Diyarbakir) qui permet un passage relativement aisé pour atteindre la plaine mésopotamienne plus au sud. En effet, en raison de sa structure et de la présence de plusieurs rivières pérennes, toutes formées de sources de résurgence, les communications y sont grandement facilitées. De plus, dans sa partie centrale, il y a un plateau fertile, qui pour sa part permet le passage d'ouest en est en reliant les localités et les villes présentes sur le Tigre à la plaine mésopotamienne.

Concernant le Djebel Sinjar, il est en quelque sorte séparé en son milieu par une brèche d'où s'échappe le Khabour. Sa partie occidentale, le Djebel 'Abd el 'Aziz, qui est aujourd'hui désert, est inconnue des Anciens, sauf pour Procope de Césarée, qui en parle au VI^e siècle, mais ne le nomme pas¹⁰⁶. Sa section orientale, le Djebel Sinjar proprement dit, où l'on retrouve la fameuse ville de Singara sur son flanc méridional, n'est pour sa part nommé que par Claude Ptolémée¹⁰⁷ et certains auteurs syriaques, dont Josué le Stylite (VI^e siècle)¹⁰⁸. La ligne de crête de cette chaîne atteint les 1 400 m à certains endroits. Il n'y a qu'un seul col qui permet un passage aisé au travers de ce massif ; il porte généralement le nom des villes environnantes, soit Bara, Samouqa ou Chillouh¹⁰⁹. Outre ce col, il existe certains sentiers, mais qui ne sont pas très propices au déplacement d'un grand nombre d'hommes ou d'animaux tels des armées ou des corps expéditionnaires.

Voici à quoi ressemble, brièvement, la géographie de la périphérie orientale de l'Empire romain. En raison de la topographie de cette région, nous comprendrons alors que cette dernière dicte et exerce une grande influence sur la manière dont les campagnes et les expéditions militaires s'y sont déroulées. Par exemple, il est en effet inconcevable que le passage des armées se fasse au

¹⁰⁶ Procope de Césarée, *Construction de Justinien Ier*, II, 6, 2.

¹⁰⁷ Claude Ptolémée, *Traité de géographie*, V, 17, 2.

¹⁰⁸ Josué le Stylite, *Chronique de Zuqnin*, XLVIII, 54.

¹⁰⁹ Louis Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région, du Ve s. avant l'ère chrétienne au VIe s. de cette ère*, (Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1962), 35.

travers du désert de Syrie, du moins le moins possible, qui représente la route la plus directe entre les villes romaines le long du couloir syro-palestinien et Ctésiphon, la capitale impériale arsacide à l'époque. Naturellement, les armées utilisaient les itinéraires suivant le cours de l'Euphrate et du Tigre, le premier pouvant être atteint par les nombreuses routes du nord de la Syrie, tandis que le seconde pouvait être rejointe en suivant les routes plus au nord qui passent par les villes de Carrhes ou d'Édesse par exemple. Qui plus est, il y a toujours les questions logistiques pour ces armées de grande ampleur qui sont à prendre en compte. Ces expéditions militaires qui descendaient l'Euphrate revenaient en territoire romain majoritairement en passant par la zone hautement fertile de la plaine en Haute Mésopotamie, ce que les auteurs anciens attribuaient principalement à des préoccupations logistiques. Par exemple, Ammien Marcellin, dont la description de la Mésopotamie ne nous est pas parvenue, fait souvent référence à la fertilité de la région au travers de sa description historique de la campagne de Julien contre les Sassanides. Lors du retour de l'armée en territoire romain, il explique la décision de l'empereur de revenir au travers du Jazira par des difficultés d'approvisionnement et de ravitaillement : « Julien [...] s'enfonçait vers l'intérieur [en s'éloignant du fleuve] avec la supériorité numérique, puisqu[e] ce plantureux pays lui procurait des vives à discrétion¹¹⁰ ». À la lumière de ce passage, nous pouvons comprendre que le rendement agricole est donc un élément majeur qui doit impérativement être pris en compte pour notre compréhension et notre étude des campagnes militaires romaines face aux Parthes, et plus tard face aux Sassanides. Ainsi, la conquête romaine de la Haute Mésopotamie, ou tout simplement en tant que visée stratégique, va changer la donne et va devenir un facteur déterminant dans la planification militaire des dirigeants de l'armée romaine.

Climat et géographie humaine

Il est souvent difficile ou même rarement possible pour les paléoclimatologues d'évaluer les conditions climatiques d'une période donnée. Les experts peuvent cependant avoir recourt à certaines sources qui nous donnent des indices sur ces changements environnementaux, dont notamment les indicateurs de proxy climatiques, qui leur permettent de pallier l'absence de données

¹¹⁰ Amm. Marc., *Histoires*, XXIV, 7, 6. Traduction tirée de Amm. Marc., *Histoires*, trad. et éd. par Jacques Fontaines, Paris : Les Belles Lettres (1977), 161 ; voir également Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 31 : pour la campagne de Trajan ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIX, 9, 3-5 : pour la campagne de Septime Sévère.

météorologiques pour ainsi être en mesure de reconstituer les conditions climatiques en procédant à des corrélations. Il existe plusieurs types de proxy différents que les experts ont utilisés pour élaborer des hypothèses sur le climat et sur l'environnement présents au cours de l'Holocène, époque géologique qui est toujours en cours : la proportion relative des isotopes ^{16}O et ^{18}O dans les mers, qui est une indication de la quantité d'eau comprise dans les calottes polaires, et par conséquent des températures globales de la planète ; la densité des dépôts de sédiments peut nous révéler une augmentation du débit des rivières, ce qui pourrait être le résultat d'une augmentation des précipitations ; l'identification des graines de pollen des plantes à fleurs préservées dans les sédiments des vieux lacs est l'une des techniques les plus utiles pour nous donner une idée des changements de végétation d'une certaine région ; les microfossiles ; etc¹¹¹. Malgré tout, il est particulièrement difficile d'interpréter ces résultats à bon escient et il n'y a pas de consensus fermes parmi les experts¹¹². De plus, les interprétations semblent changer d'une région à l'autre. D'ailleurs, en Haute Mésopotamie, il y a dans cette région un manquement majeur concernant les enregistrements de proxy, ce qui complique davantage les analyses des conditions climatiques passées.

En raison de sa location se situant dans la ceinture anticyclonique subtropicale, la majorité du Proche-Orient contient un climat aride ou semi-aride¹¹³. Nous pouvons, *grosso modo*, y distinguer quatre régions différentes :

1) la zone montagneuse où il y a la présence de conifères et d'arbres à feuilles caduques (chêne, pin, cèdre et genévrier). L'hiver y est froid et humide et l'été sec.

2) la zone des piémonts, ou de collines, s'étendant le long de la côte méditerranéenne et au pied des monts Taurus et des monts Zagros. L'hiver est doux et clément et l'été chaud et sec.

¹¹¹. Michael Roaf, *Cultural Atlas of Mesopotamia and the Ancient Near East*, (Oxford et New York : Facts On File, 1990), 20.

¹¹² Sur la stabilité climatique de la période *optimum climatique Romaine* (ou *Roman Climate Optimum* en anglais), voir Kyle Harper, *The Fate of Rome : Climate, Disease, dan the End of an Empire*, (Princeton : Princeton University Press, 2017), 14-15, 39- 54 ; sur le dynamisme climatique de l'Holocène, se référer aux études pionnières sur les changements environnementaux de Karl Butzer, « Quaternary Stratigraphy and Climate in the Near East », *Bonner Geographische Abhandlungen* 24 (1957) : 1-157 ; *Id.*, *Environment and Archaeology : An Ecological Approach to Prehistory*, (Chicago : Aldine-Atherton, 1971) ; Hubert H. Lamb, *Climate : Present, Past and Future*, Vol. 2. *Climatic History and the Future*, (Londres : Muthen, 1977), 21-549 ; pour les arguments en faveur que l'Holocène fut une période stable climatiquement, voir Robert Raikes, *Water, Weather and Prehistory*, (Londres : John Baker, 1967).

¹¹³ Neil Roberts et Herbert E. Wright Jr., « Vegetational, Lake-Level, and Climatic History of the Near East and Southwest Asia » dans *Global Climates Since the Last Glacial Maximum*, Herbert E. Wright Jr et al., dir. (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1993), 194.

Concernant la végétation, cette dernière est typique des forêts méditerranéennes, comprenant des chênes, des pins, des pistachiers térébinthes ainsi que de l'herbe et du gazon.

3) les steppes le long des marges orientales et méridionales des piémonts et sur les plateaux anatoliens et iraniens, où l'hiver est doux et sec tandis que l'été est chaud et sec. Cette zone est principalement composée de prairies qui sont presque dépourvues d'arbres.

4) la zone désertique à l'intérieur de l'Arabie et de l'Iran. L'hiver y est doux et sec et l'été est chaud et sec. Absolument rien ne pousse à cet endroit¹¹⁴.

Somme toute, il y a la région désertique où rien ne pousse, les steppes sur les marges de ces déserts comprenant de l'herbe et des arbustes, et finalement les régions montagneuses avec des forêts¹¹⁵ (voir Fig. 4). La végétation, qui dépend grandement des précipitations, varie grandement d'une région à l'autre dans cette partie du monde. À certains endroits, de larges zones ne reçoivent tellement pas assez d'eau que le paysage est désert et non propice à l'agriculture et à l'habitation. Le régime des pluies est un facteur déterminant et crucial qui joue un rôle fondamental au Proche-Orient, touchant autant la flore que la fertilité du sol et l'établissement urbain, et donc les moyens de subsistance et les modes de vie des populations locales. Qui plus est, les déplacements terrestres, soit à des fins économiques ou militaires, découlent directement de ces facteurs, climatiques ou urbains, en plus d'être dictés par la topographie.

Dans son ensemble, la Mésopotamie est une région extrêmement fertile et à haute production agricole. Certains auteurs anciens, dont Hérodote, affirment même qu'elle est plus productive – et donc qu'elle rapporte plus de richesse – que l'Égypte, reconnue comme étant le « grenier à blé » du bassin méditerranéen antique ainsi que de l'Empire romain¹¹⁶. Comme

¹¹⁴ Michael Roaf, *Cultural Atlas of Mesopotamia and the Ancient Near East*, (Oxford et New York : Facts On File, 1990), 20-21.

¹¹⁵ Pour une étude plus détaillée concernant la végétation de la Mésopotamie, ou plus largement du Proche-Orient, voir Willem van Zeist et Sytze Bottema, *Late Quaternary Vegetation of the Near East*, (Wiesbaden : L. Reichert, 1991). Concernant la Haute Mésopotamie spécifiquement, cette dernière a de faibles enregistrements de la végétation dérivant de l'analyse du pollen ; il est donc nécessaire de combiner les données des restes de plantes carbonisées avec la palynologie et d'autres évidences semblables, cf. Sytze Bottema et Henk Woldring, « Anthropogenic Indicators in the Pollen Record of the Eastern Mediterranean » dans *Man's Role in the Shaping of the Eastern Mediterranean Landscape*, Sytze Bottema, G. Entjes-Nieborg et Willem van Zeist, dir. (Rotterdam : A.A. Balkema, 1990), 231-264.

¹¹⁶ Hérodote, *Histoire*, III, 90-95, où l'auteur nous offre une liste des taxes régionales de l'Empire achéménide. Le neuvième département, qui représente la Mésopotamie, rapporte plus de taxes que n'importe quel autre département de l'Empire : « De Babylone et du reste de l'Assyrie, mille talents d'argent et cinq cents jeunes castrats ; c'était le neuvième département » traduction tirée d'Hérodote, *Histoires*, trad. et éd. par Ph.-E Legrand, Paris : Les Belles Lettres (1958), 140 ; voir également, pour la période romaine plus spécifiquement, Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 23 : « Toute

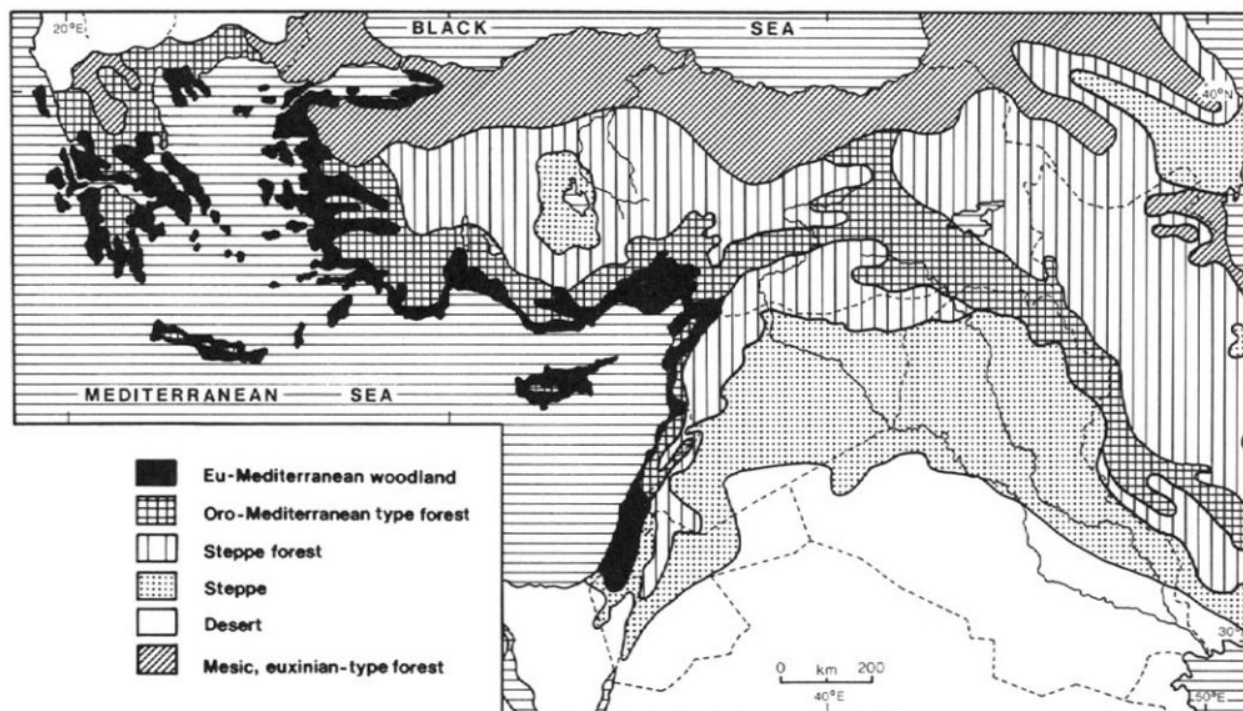


Fig. 4 : Végétation et paysage du Proche-Orient¹¹⁷

la partie de la Mésopotamie qui borde les montagnes, [...] est passablement fertile » traduction tirée de Strabon, *Géographie*, trad. Amédée Tardieu, 1909, Paris : Hachette ; et Pline l’Ancien, *Histoire naturelle*, VI, 30 [117] : « Les Macédoniens l’ont [la Mésopotamie] rassemblée dans des villes, en raison de la fertilité du sol », traduction tirée de Pline l’Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt, Paris : Gallimard, 2013, 285.

¹¹⁷ Tirée de Neil Roberts et Herbert E. Wright Jr., « Vegetational, Lake-Level, and Climatic History of the Near East and Southwest Asia » dans *Global Climates Since the Last Glacial Maximum*, Herbert E. Wright Jr. *et al.*, dir., (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1993), 195.

mentionné plus haut, le développement de l'agriculture et de l'établissement urbain, connexe à la fertilité du sol, sont intrinsèquement liés aux régimes de précipitations. La Haute Mésopotamie dépend grandement de l'agriculture extensive des cultures de base alimentée par les pluies, principalement de l'orge et du blé, mais également de quelques légumes ainsi que de l'élevage d'animaux en supplément¹¹⁸. La majorité des précipitations ont lieu au cours des mois d'hiver en raison du passage de dépressions, venant de l'ouest, qui sont conduits par les courants-jets subtropicaux. En été, quand ces vents de l'ouest, apportant avec eux de l'humidité, se déplacent au nord, la ceinture anticyclonique subtropicale se déplace conséquemment au nord, ce qui a pour effet de rendre le climat aride en Méditerranée et au croissant fertile¹¹⁹. La Haute Mésopotamie reçoit donc en moyenne 700 mm de pluies annuellement dans les zones le plus au nord, soit dans le sud de l'Anatolie et au pied du Taurus, tandis qu'elles diminuent jusqu'à 150 mm de précipitations annuellement vers le sud jusqu'à environ Doura-Europos¹²⁰. En Basse Mésopotamie, puisque cette région ne reçoit pas assez d'eau, les populations locales doivent avoir recouru à l'irrigation pour pratiquer l'agriculture¹²¹.

Même si la limite de précipitations pour pratiquer de l'agriculture pluviale est conventionnellement fixée entre 200 et 250 mm/an, les cultures de céréales pouvaient se répandre au-delà de la ligne de l'isohyète de 200 mm/an (voir Fig. 3), principalement aux endroits où l'humidité du sol et où les pluies étaient concentrées autour des ouadis. Encore plus au sud, ce type d'agriculture devient de plus en plus marginal et dispersé¹²². Une étude de Rolf Wachholtz démontre que vers le sud de la Mésopotamie, là où l'orge est la principale culture céréalière, le pastoralisme est une option très viable. L'élevage des troupeaux reste néanmoins également

¹¹⁸ Harvey Weiss, « The Origins of Tell Leilan and the Conquest of Space in Third Millennium Mesopotamia » dans *The Origins of Cities in Dry-Farming Syria and Mesopotamia in the Third Millennium B.C.*, Harvey Weiss, dir. (Guilford : Four Quarters Press, 1986), 71-108.

¹¹⁹ T. M. L. Wigler et G. Farmer, « Climate of the Eastern Mediterranean and Near East » dans *Palaeoclimates, Palaeoenvironments and Human Communities in the Eastern Mediterranean Region in later Prehistory*, John L. Bintliff et Willem van Zeist, dir. (Oxford: B.A.R., 1982), 3-37.

¹²⁰ T. J. Wilkinson, *Archaeological Landscapes of the Near East*, (Tuscon : The University of Arizona Press, 2003), 100.

¹²¹ Pour un survol du développement de l'irrigation en Mésopotamie, se référer à Michael Charles, « Irrigation in Lowland Mesopotamia », *Bulletin for Sumerian Agriculture* 4 (1988) : 1-39 ; Nicholas J. Postgate, *Early Mesopotamia : Society and Economy at the Dawn of History* (Londres : Routledge, 1992). Pour le développement urbain en lien avec les techniques d'irrigation pour les périodes arsacide, sassanide et arabe : T. J. Wilkinson, *Archaeological Landscapes of the Near East*, (Tuscon : The University of Arizona Press, 2003), 92-99. Voir également Strabon, *Geographica*, XVI, 1, 14 pour la production de la Babylonie, qui est essentiellement la culture de l'orge.

¹²² Remko Jas, « Land Tenure in Northern Mesopotamia » dans *Rainfall and Agriculture in Northern Mesopotamia*, Remko Jas, dir. (Leiden : Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, 2000), 249-251.

important en Haute Mésopotamie au point que son paysage agraire, dans son ensemble, est caractérisé par une exploitation agricole mixte. Les basses terres, plus humides, mettent toutefois une emphase plus prononcée sur la culture d'un plus large éventail de produits agricoles, tandis que les hautes terres, plus sèches, le pâturage devient plus important¹²³. Il y a donc un point qu'il est important de mettre en lumière. Comme Wilkinson l'a habilement démontré, au travers de ses nombreuses études sur l'environnement et sur l'archéologie du paysage au Proche-Orient antique, l'environnement ne doit pas être vu et considéré comme une simple ressource monolithique, mais plutôt comme un ensemble de ressources potentielles qui peuvent être saisies à différents moments, mais surtout de différentes manières¹²⁴.

En raison de ces facteurs, en lien avec les modes de subsistance et de production agricole, les schémas de peuplement et d'établissement urbain diffèrent grandement entre la Haute et la Basse Mésopotamie. Au nord, les villes et les villages, qui sont généralement concentrés dans les vallées fluviales du Khabour et du Balikh, sont plus petits et plus dispersés en comparaison du sud. En effet, dans les basses terres, les villes qui s'y sont développées sont de plus grande ampleur puisqu'il y a plus de personnes qui confluent vers ces centres urbains, principalement parce que le commerce y est plus proéminent, avec la conséquence importante qu'il y a plus de population, et donc par la suite plus de besoin de main-d'œuvre pour le travail de la terre puisqu'il y a plus de besoins en nourriture¹²⁵. En contrepartie, au nord, les fermiers doivent parcourir plus de distance pour rejoindre les marchés et les percepteurs de taxes, alors les centres urbains sont plus dispersés et plus petits.

¹²³ Rolf Wachholtz, *Socio-Economics of Bedouin Farming Systems in Dry Areas of Northern Syria* (Kiel : Vauk, 1996).

¹²⁴ Voir par exemple T. J. Wilkinson, « Introduction to Geography, Climate, Topography, and Hydrology » dans *A Companion to the Archaeology of the Ancient Near East*, Daniel T. Potts, dir. (Hoboken : John Wiley & Sons, 2012), 4.

¹²⁵ T. J. Wilkinson, *Archaeological Landscapes of the Near East*, (Tucson : The University of Arizona Press, 2003), 128-150, 206-211.

Chapitre I - Aspects et connaissances géographiques

1.1 Vision géographique chez les Anciens

La pertinence de traiter de la vision géographique des Anciens et de la manière dont ils se représentaient mentalement l'espace est bien entendu d'être en mesure de comprendre les bases et les fondements essentiels du débat entourant le dispositif de défense frontalière romain. Rappelons simplement qu'il y a, grossièrement, deux écoles de pensée parmi les Modernes concernant l'organisation et la défense du territoire impérial¹²⁶ : d'une part, nous avons les auteurs qui ont tenté de schématiser des modèles de déploiement militaire et de mettre en lumière la tendance romaine à construire des infrastructures militaires permanentes et fortifiées aux périphéries de l'Empire, le tout dans le but de proposer l'existence d'une Grande Stratégie concernant la défense territoriale ; d'autre part, certains experts des frontières et de l'armée romaine sont venus à la conclusion inverse, soit l'inexistence d'une quelconque politique frontalière cohérente et appliquée à l'ensemble de l'Empire

L'un des arguments centraux de cette dernière école de pensée, dont l'une des pierres d'attente est Charles R. Whittaker, est que les Romains percevaient ou considéraient les « frontières » de leur empire comme étant les bordures de leur réseau logistique plutôt que comme limites du territoire sous leur domination. C'est exactement dans cette optique que nous essayons de nous insérer en esquissant la manière dont les Romains pensaient et conceptualisaient l'espace et leur territoire. Bien que n'étant pas la seule vision géographique présente chez les Anciens, nous allons voir qu'il y a une certaine domination d'une vision linéaire et unidimensionnelle de l'espace chez les Romains, le tout découlant des *periploi* et des *itineraria*. Ainsi, nous serons en mesure de mieux saisir le but et les visées des prises de décision de la part des commandants militaires ou des membres des sphères étatiques lors de la planification des guerres et des campagnes militaires ou lors de l'organisation des territoires périphériques à l'Empire.

¹²⁶ Voir *supra*, Introduction.

La géographie, en tant que science, fait littéralement référence à une description, écrite ou picturale, de l'aspect du globe d'un point de vue naturel ou humain¹²⁷. Qui plus est, pour les Anciens, elle tire son origine d'une certaine conscience du monde qui les entoure, liée aux rencontres avec des lieux et des peuples qui leur sont étrangers, le tout doublé d'une curiosité envers les différents phénomènes observés ainsi que d'une intention de les définir¹²⁸. Autrement dit, la géographie est intrinsèquement liée avec la manière dont nous conceptualisons l'espace et le monde environnant ainsi qu'avec la façon de se le représenter mentalement.

Par géographie, il ne faut pas s'attendre alors, lorsque nous étudions les civilisations anciennes, comme étant une réalité en soi, mais plutôt comme une représentation de cette réalité. Il y a un certain fossé entre ce qui est connu et ce qui est inconnu : la géographie s'inscrit sur un territoire ou un espace, et la majorité du territoire de la surface du globe reste encore inexploré ou étranger à cette époque. En effet, nous sommes encore à une ère de voyages et de découvertes¹²⁹, d'où la notion de « monde connu » (ou « inconnu ») et de « monde habité » (l'*oikoumène*, du grec ancien « οἰκουμένη », qui signifie « terre habitée », ou *Orbis terrarum* en latin, qui signifie littéralement « globe terrestre »)¹³⁰. Ceci fait en sorte que l'appréhension de ces espaces géographiques passe par-dessus tout par divers procédés descriptifs.

Bien évidemment, en raison des moyens techniques ou technologiques et des connaissances de l'époque, cette science, et cette manière de se représenter l'espace – théoriquement ou empiriquement –, contient tout son lot d'erreurs. Il y a également un autre aspect qu'il faut tenir

¹²⁷ Se référer aux entrées « Géographie » présentes dans les nombreux dictionnaires à notre disposition, dont Le Robert, « Géographie », [s.d.], <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/geographie>.

¹²⁸ Daniela Dueck et Kai Broderson, *Geography in Classical Antiquity*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2012), 1-3.

¹²⁹ Pour les voyages et les entreprises d'exploration en Antiquité, voir, entre autres, Colin Adams et James Roy, dir., *Travel, Geography and Culture in Ancient Greece, Egypt and the Near East* (Oxford : Oxbow, 2007) ; Daniela Dueck et Kai Broderson, *Geography in Classical Antiquity*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2012), 51-67 ; spécifiquement chez les Romains : Robert K. Sherk, « Roman Geographical Exploration and Military Maps », *ANRW* 2, 1 (1974) : 534-562 ; Colin Adams et Ray Laurence, dir., *Travel and Geography in the Roman Empire* (Londres : Routledge, 2001) ; pour l'Afrique et la mer Rouge : Jehan Desanges, *Recherches sur l'Activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VIe siècle avant J.-C. – IVe siècle après J.C.)*, (Rome : École française de Rome, 1978).

¹³⁰ Nous pouvons remarquer que chez les auteurs grecs ou latins, leurs écrits géographiques se concentraient que sur le monde habité. Tout le reste était sans intérêt et les balises géographiques étaient directement en lien avec les frontières de la civilisation. Cf. Daniela Dueck et Kai Broderson, *Geography in Classical Antiquity*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2012), 36-37. Voir également Hérodote (*Histoire*, III, 106), qui utilise clairement le mot « *oikoumène* » comme un synonyme de « monde » ; ou Strabon, *Géographie*, II, 5, 4 pour qui la fonction première de la géographie était l'interprétation du monde habité et non de toute la terre. Il stipule également que les géographes ne devraient pas se préoccuper de ce qui se retrouve à l'extérieur des bordures du monde habité (*Géographie*, II, 5, 34).

compte : parfois, chez les Anciens, la pensée rationnelle laisse la place à la pensée mythologique, notamment en ce qui concerne les réalités du cosmos (qui sont parfois également des êtres divins, comme la terre ou les océans par exemple) ou tout ce qui touche aux confins de l'*oikoumène*¹³¹. L'exemple le plus significatif pour illustrer ce propos réside probablement dans la croyance populaire, à l'époque, que la terre est entourée d'une mer continue, et que la mer Caspienne n'est rien d'autre qu'un golfe de l'Océan du nord¹³².

Ainsi, lorsque nous étudions la géographie antique, il faut faire abstraction de notre propre vision du monde, rendue exacte et sans équivoque en raison des avancées technologiques de notre époque, pour tenter de reconstituer la représentation de l'espace physique chez les Anciens et de s'y glisser par le fait même¹³³. Nos sources géographiques, dans notre cas celles qui nous proviennent de la période impériale romaine, doivent donc être traitées comme un produit de leur temps et ne surtout pas être enlevées de leur contexte de production : les conditions sociales et politiques dans lesquelles elles ont été produites doivent systématiquement être prises en compte. En outre, ces sources sont fondamentalement des récits racontés par des auteurs ayant leurs propres visions et leurs propres préférences, ainsi que, comme nous allons le voir plus bas, leurs propres buts et motivations. En occurrence, le vocabulaire des géographes est essentiellement un langage¹³⁴, et en tant qu'historien de l'Antiquité, nous devons être en mesure de correctement saisir et « traduire » ce langage.

Fondamentalement, nous pouvons distinguer deux « types » de géographie, ou tout simplement deux manières de se représenter l'espace, chez les Romains, soit la géographie en tant que telle ainsi que la chorographie¹³⁵. La géographie, que l'on dit à petite échelle, consiste à faire une enquête ou une étude du territoire en le remettant dans son contexte cosmique. Plutôt générale

¹³¹ Claude Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 13.

¹³² Annalina Levi et Mario Levi, « Map Projection and the Peutinger Table » dans *Coins, Culture, and History in the Ancient World. Numismatic and Other Studies in Honor of Bluma L. Trelle*, Lionel Casson et Martin Price, dir. (Déroit : Wayne State University Press, 1981), 139-140.

¹³³ Sur ce point, voir les travaux de Roger Dion, particulièrement Roger Dion, *Aspects politiques de la géographie antique* (Paris : Les Belles Lettres, 1977).

¹³⁴ Voir sur ce point François de Dainville, *Le langage des géographes*, (Paris : A. et J. Picard, 1964), en particulier les pages x-xii.

¹³⁵ Se référer aux discussions de Claude Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 10-15 ; Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 81-83.

et globale, elle tend à tracer le contour des continents, des régions ou même de l'ensemble de l'*oikoumène*, tout en donnant leur dimension et leur forme. Bien connue chez les Grecs, cette représentation de l'espace, replacée dans son contexte cosmique (*geographia/ges periodos*), n'est pourtant pas très développée chez les auteurs romains ou romanisés, bien que souvent citée et mentionnée par ces derniers.

Par conséquent, la chorographie, que l'on dit à grande échelle, est une géographie régionale qui touche à une description qui est davantage détaillée d'une région ou d'un lieu quelconque en se rapprochant de plus en plus à la physiographie (géographie physique), touchant et abordant des aspects topographiques tout en utilisant des bases géométriques. Les Romains et les auteurs romanisés ont beaucoup contribué au développement de cette science dans le cadre de leur expansion dans le bassin méditerranéen.

À tout ceci doit s'ajouter également l'arpentage des terres (*agrimensio* ; ou *agrimensores* = arpenteurs), ou la « gnomonique » comme le nommait Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, II, 78 [187]), que les Romains ont particulièrement développé à des buts administratifs, juridiques et impérialistes¹³⁶. Dans le cadre de ce présent mémoire, nous n'allons que très peu toucher à ce dernier aspect.

Une autre manière de voir le monde et de conceptualiser l'espace passe au travers des récits de voyage, où l'auteur trace un réseau linéaire de routes avec ses embranchements et les distances qui lui sont reliées. Cette manière de décrire le monde, de décrire un espace physique quelconque, a laissé place à tout un genre littéraire en soi, que l'on nommera « genre itinéraire », tiré du mot latin *itinerarium*¹³⁷ (*itineraria* au pluriel), qui consiste essentiellement en un guide de voyage, terrestre, qui recense dans une liste les étapes importantes ou les « stations », soit les *loci* (autrement dit les villes, les ports, les sources d'eau, les thermes, les greniers, les sites religieux ou toute autre station significative) avec les distances intermédiaires qui les relient entre elles ; par

¹³⁶ Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 82 ; sur les *agrimensores*, voir Oswald A. W. Dilke, *The Roman Land Surveyors. An Introduction to the Agrimensores*, (Newton Abbot : David & Charles, 1971) ; Brian Campbell, *The Writings of the Roman Land Surveyors : Introduction, Text, Translation and Commentary* (Londres : Society for the Promotion of Roman Studies, 2000).

¹³⁷ Sur les *itineraria* voir notamment Kai Broderson, « The Representation of Geographical Knowledge for Travel and Transport in the Roman World : *Itineraria non tantum adonota sed etiam picta* » dans *Travel and Geography in the Roman Empire*, C. Adams et R. Laurence, dir. (Londres : Routledge, 2001), surtout 12-14 ; B. Salway, « Travel, *itineraria* and *tabellaria* » dans *Travel and Geography in the Roman Empire*, C. Adams et R. Laurence, dir. (Londres : Routledge, 2001), surtout 32-43.

opposition aux *periploi*¹³⁸ (au singulier *periplus*, une latinisation du mot grec « περίπλους », qui signifie « circumnavigation »), concernant pour leur part les voyages maritimes, la plupart du temps se concentrant le long des côtes. Bien que très présent et ancré dans la littérature dite géographique (ou plutôt dirait-on chorographique), ce genre littéraire, cette manière de décrire le monde que l'on peut qualifier comme étant plane et linéaire, et donc dans un sens unidimensionnel¹³⁹, trouve aussi écho dans la cartographie. Le parfait exemple, mais également le seul qui nous est parvenu à proprement parler, faut-il le mentionner, est la Table de Peutinger (*Peutingeriana Tabula Itineraria*), une copie médiévale datant du XIIIe, dont l'originale, l'on suppose, est une carte romaine réalisée au IIIe siècle.

La géographie, en Antiquité, est ainsi liée à la cartographie, elle *est* cartographie ; les mots et les images (soit les représentations picturales) vont de pair et sont complémentaires : les cartes romaines étaient systématiquement accompagnées de textes écrits, de *commentarii*¹⁴⁰. Notons pour simple exemple le commentaire de Pline l'Ancien concernant la Carte d'Agrippa, œuvre géographique de ce dernier (initiée par Auguste après la mort d'Agrippa) représentant *l'Orbis terrarum* et se situant sur le portique de Vipsania à Rome¹⁴¹ : « C'est ce dernier [Auguste], en effet, qui acheva le portique contenant ce tableau, commencé par la sœur de M. Agrippa d'après le projet et les *Commentaires* de celui-ci¹⁴² » (Pline, *Histoire naturelle*, III, 3 [17]).

Pourtant, en Antiquité, la géographie n'est pas une discipline à part entière, comme on l'entend aujourd'hui, avec sa définition précise et ses caractéristiques qui lui sont propres, et ce, bien qu'une grande majorité des œuvres littéraires historiques, ethnographiques, « scientifiques » ou autres traitent de géographie, abordent des thèmes géographiques ou contiennent des digressions

¹³⁸ Sur les *periploi* voir notamment Pietro Janni, *La mappa e il periplo cartografia antica e spazio odologico*, (Rome : Bretschneider, 1984) ; Oswald A. W. Dilke, *The Roman Land Surveyors. An Introduction to the Agrimensores*, (Newton Abbot : David & Charles, 1971), 130-144 ; Jan Burian, « Periplous » dans *Brill's New Pauly*, Christine F. Salazar, dir. (Boston et Leiden : Brill, 2007), 799-801.

¹³⁹ Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland*, (Leiden et Boston : Brill, 2019), 40.

¹⁴⁰ Nous ne savons pas exactement à quel moment la terminologie grecque *-graphia*, ou les équivalents latins *depicta* ou *descripta*, signifiait « représentation écrite », par opposition à « picturale » ou « illustrée », ni à quelle fréquence ou à quel degré les *commentarii* accompagnaient systématiquement les cartes, ni si la distinction entre les termes « géographie » et « chorographie » a toujours été de mise et rigoureusement maintenue. Cf. Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 82.

¹⁴¹ La carte elle-même ne nous est pas parvenue, mais elle est décrite par Pline dans son œuvre *Histoire naturelle*.

¹⁴² Traduction tirée de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 238 ; se référer également à la note 33, rattachée à cette citation, cf. *Ibid.*, 1761.

touchant à de la géographie¹⁴³. Autrement dit, la géographie en Antiquité fait partie d'un tout plus gros qu'elle-même, mais n'est pas clairement définie ou conceptualisée en tant que science à part entière¹⁴⁴.

Nous pouvons donc en fin de compte relever trois approches différentes concernant la géographie : (1) descriptive, soit de manière verbale ou littéraire ; (2) scientifique, qualifiée comme étant mathématique et précise ; (3) ainsi que cartographique, qui est technique et visuel (ou picturale). Notons simplement qu'à partir des philosophes présocratiques, les auteurs ont commencé à développer des théories sur l'essence même de l'univers ainsi que sur la disposition physique du monde qui les entoure, ou du moins du monde habité (par exemple concernant la forme, la taille, les limites ou les peuples habitant l'*oikoumène*). De ceci en découle une géographie dite mathématique, visant à définir le monde de manière « scientifique » à l'aide d'une méthodologie rigoureuse et savante basée sur la géométrie et l'astronomie au moyen de calculs précis et de données empiriques¹⁴⁵. Cette approche scientifique, bien qu'elle ait produit de nombreux documents écrits, a ouvert la voie vers une représentation graphique de l'*oikoumène*, et ce, par l'intermédiaire de la cartographie¹⁴⁶.

Domination d'une vision linéaire et chorographique de l'espace chez les Romains

Tout ce que nous savons de la Carte d'Agrippa nous provient de descriptions comprises dans des œuvres littéraires, dont la plus complète et la plus détaillée réside chez Pline l'Ancien dans son œuvre *Histoire naturelle*¹⁴⁷. Entreprise par Auguste après la mort d'Agrippa selon ses

¹⁴³ Concernant notre étude, pensons aux grandes œuvres géographiques (ou plutôt qui contiennent de la géographie) de l'époque impériale romaine : Strabon, *Géographie* ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* ; Isidore de Charax, *Étapes parthes* ; Claudius Ptolémée, *Traité de géographie* ; l'*Expositio totius mundi et gentium* ; Amm. Marc., *Histoires*, qui nous donnent un exemple d'une géographie scientifique et descriptive au travers d'une conception linéaire de l'espace : fondamentalement, ils nous montrent la place de la Mésopotamie, entre autre, dans l'imaginaire romain.

¹⁴⁴ Sur ce point, voir Serena Bianchetti, Michele Cataudella et Hans-Joachim Gehrke, dir., *Brill's Companion to Ancient Geography : The Inhabited World in Greek and Roman Tradition* (Leiden et Boston : Brill's Companion to Classical Studies, 2015).

¹⁴⁵ À la suite du progrès fulgurant des mathématiques et des sciences à l'époque hellénistique, le développement de cette géographie scientifique a en quelque sorte atteint son *summum* avec Claude Ptolémée, cf. Claude Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 11.

¹⁴⁶ Voir la discussion de Daniela Dueck et Kai Broderson, *Geography in Classical Antiquity*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2012), 4, 20-110.

¹⁴⁷ Pline fait référence environ une trentaine de fois à un texte d'Agrippa où ce dernier donnerait des mesures de différentes parties du monde. À deux reprises, il fait également référence à une carte sur le portique Vipsania (III, 3 [16-17] et VI, 31 [139]). Voir Claude Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire*

comentarii, cette carte représentait, vraisemblablement, l'ensemble de l'*Orbis terrarum*. La nature même de cette carte, ou tout simplement de l'œuvre géographique d'Agrippa dans son ensemble, a suscité énormément de débats parmi les historiens et les philologues¹⁴⁸. *A priori*, on pourrait voir dans cette œuvre un aspect purement géographique, à petite échelle, dessinant les pourtours et les contours des océans, des continents et des régions de l'Empire – et au-delà – à l'époque d'Auguste ; autrement dit une mappemonde, rendue possible en récoltant des projections cosmiques et en se basant sur des données empiriques. Pour Charles Whittaker, il en est tout le contraire : cette carte serait d'abord et avant tout de type chorographique, et non géographique¹⁴⁹. Pour élaborer son œuvre, Agrippa aurait compilé de nombreux rapports de géographes impériaux envoyés aux confins du monde connu afin de récolter des informations locales et topographiques du « monde habité »¹⁵⁰. De plus, les détails compris sur cette carte confirmeraient, toujours selon Whittaker, qu'elle dériverait non pas de projections cosmiques, mais plutôt d'itinéraires, soit essentiellement des routes qui relient des *loci* (des « lieux ») entre eux – par exemple Spasinou Charax, Byzance, Lixus, Chalcédoine, etc. – tout en fournissant les distances relatives à ces axes de communication¹⁵¹. L'œuvre géographique d'Agrippa ne serait alors qu'un diagramme routier sans qu'il n'y ait une intention de réalisme ou d'un souci de respecter les échelles, en quelque sorte le prédécesseur de la Table de Peutinger¹⁵².

romain, (Paris : Fayard, 1988), 108 ; Paul Zanker, *The Power of Images in the Age of Augustus*, trad. Alan Shapiro (Ann Arbor : University of Michigan Press, 1988), 141.

¹⁴⁸ Pour un état de la question, datant d'une trentaine d'années, mais somme toute relativement complète et détaillée, se référer à Pol Troussel, « La "carte d'Agrippa" : nouvelle proposition de lecture », *Dialogues d'histoire ancienne* 19, 2 (1993) : 137-157.

¹⁴⁹ Whittaker cite également des exemples de l'Empire tardif, en outre les *cumpita* d'Autun et la Carte de Théodose.

¹⁵⁰ Quatre savants auraient été envoyés, possiblement sur les ordres de César, aux quatre points cardinaux pour récolter des mesures et des mensurations de ces régions. Deux textes tardifs en font mention : la *Cosmographia* de Julius Honorius, ainsi que de la *Cosmographia* du Pseudo-Aethicus. Voir sur ces points Claude Nicolet et Patrick Gautier Dalché, « Les "quatre sages" de Jules César et la "mesure du monde" selon Julius Honorius : réalité antique et tradition médiévale » *Journal des savants* 4 (1986) : 157-218 ; Oswald A.W. Dilke, *Greek and Roman Maps*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1998), 40-41.

¹⁵¹ Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 85-87.

¹⁵² Voir les opinions contraires, entre autres, de Paul Schnabel, « Die Weltkarte des Agrippa als wissenschaftliches Mittelglied zwischen Hipparch und Ptolemaeus », *Philologus* 90, 1-2 (1935) : 405-440 ; Claude Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 103-132 affirmant que la Carte d'Agrippa se place directement dans la continuité de la tradition cartographique grecque. Pour Nicolet, cette dernière serait fondamentalement une carte dont la forme est en « chlamyde » et s'insère dans un système de projection cylindrique, qui pour sa part était déjà bien présent depuis Ératosthène. Pour Pol Troussel, « La "carte d'Agrippa" : nouvelle proposition de lecture », *Dialogues d'histoire ancienne* 19, 2 (1993) : 137-157, un tel projet de compilation d'itinéraires visant à constituer un réseau interconnecté de cette ampleur n'était pas possible avant l'époque sévérienne. De plus, il utilise les mensurations de Pline empruntées à Agrippa pour démontrer que ceux-ci se rapportent à des aires géographiques régionales définies dans les deux dimensions, soit la longueur et la largeur (la latitude et la longitude).

Ainsi, nous comprendrons que les perceptions chorographiques et unidimensionnelles dominaient fondamentalement la manière dont les Romains pensaient, se représentaient et percevaient visuellement et mentalement l'espace, somme toute façonnée par le mouvement horizontal et linéaire des itinéraires terrestres et maritimes. Cet aspect est d'autant plus visible dans la fameuse Table de Peutinger, ou la *Peutingeriana Tabula Itineraria*, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale autrichienne à Vienne. Les experts ont longtemps débattu sur les origines et sur la date de production originale de ce document, mais la théorie la plus répandue serait qu'elle daterait du IIIe siècle et qu'elle aurait été révisée en Empire romain d'Orient sous Théodose II (408-450). La carte qui nous est parvenue, cependant, est une copie médiévale, l'œuvre d'un moine du XIIIe siècle¹⁵³. Peinte sur une longue bande de parchemin d'une hauteur de 34 cm et d'une longueur totale de 6.82 m, elle dépeint l'ensemble de l'Empire romain ainsi que le Proche-Orient, l'Inde et même le Sri Lanka. Le parchemin contient onze segments ; douze à l'origine, mais le premier – que l'on suppose contenait la péninsule Ibérique, les îles Britanniques et l'ouest de l'Aquitaine – nous est aujourd'hui perdu¹⁵⁴.

La plus grande particularité de la Table de Peutinger réside dans sa forme et son apparence : les éléments géographiques ont une forme allongée et écrasée, mais par-dessus tout, les reliefs, la topographie et le pourtour des continents ne sont aucunement fidèles et réalistes, et ce, même en considérant les connaissances et les technologies de l'époque¹⁵⁵ (voir la Fig. 5 et 6).

¹⁵³ Pour ces dates, basées sur une analyse iconographique et une classification des vignettes présentes sur la carte, voir Annalina Levi et Mario Levi, *Itineraria picta : contributo allo studio della Tabula Peutingeriana*, (Rome: L'Erma di Bretschneider, 1967), 168-176 ; *contra* : Emily Albu, « Imperial Geography and the Medieval Peutinger Map », *Imago Mundi* 87, 2 (2005) : 136-148 ; *Id.*, « Rethinking the Peutinger Map » dans *Cartography in Antiquity and the Middle Ages : Fresh Perspectives, New Methods*, Richard Talbert et Richard Unger, dir. (Leiden et Boston : Brill, 2008), 111-119, où l'auteure pense que l'originale aurait plutôt une origine carolingienne, créée à l'aide d'anciens itinéraires romains et commissionnée afin d'être exposée pour répondre à leurs ambitions impériales « romaines ». Voir également Oswald A.W. Dilke, *Greek and Roman Maps*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1998), 114-115, où l'auteur penche plutôt vers un prédécesseur datant du Ier siècle en raison de la présence de certaines villes du Golfe de Naples qui ont été détruites lors de l'éruption du Vésuve en 79.

¹⁵⁴ *Table de Peutinger. Copie de Von Scheyb 1973*, éd. par Gaule (Paris : Bulletin de la société d'histoire, d'archéologie et de tradition gauloise, 1965). Voir les fig. 5-6.

¹⁵⁵ À noter cependant qu'au livre VIII du *Traité de géographie* de Claude Ptolémée, ce dernier affirme que la distorsion et la déformation des formes et des éléments géophysiques sont communs chez les cartes romaines de l'époque impériale.

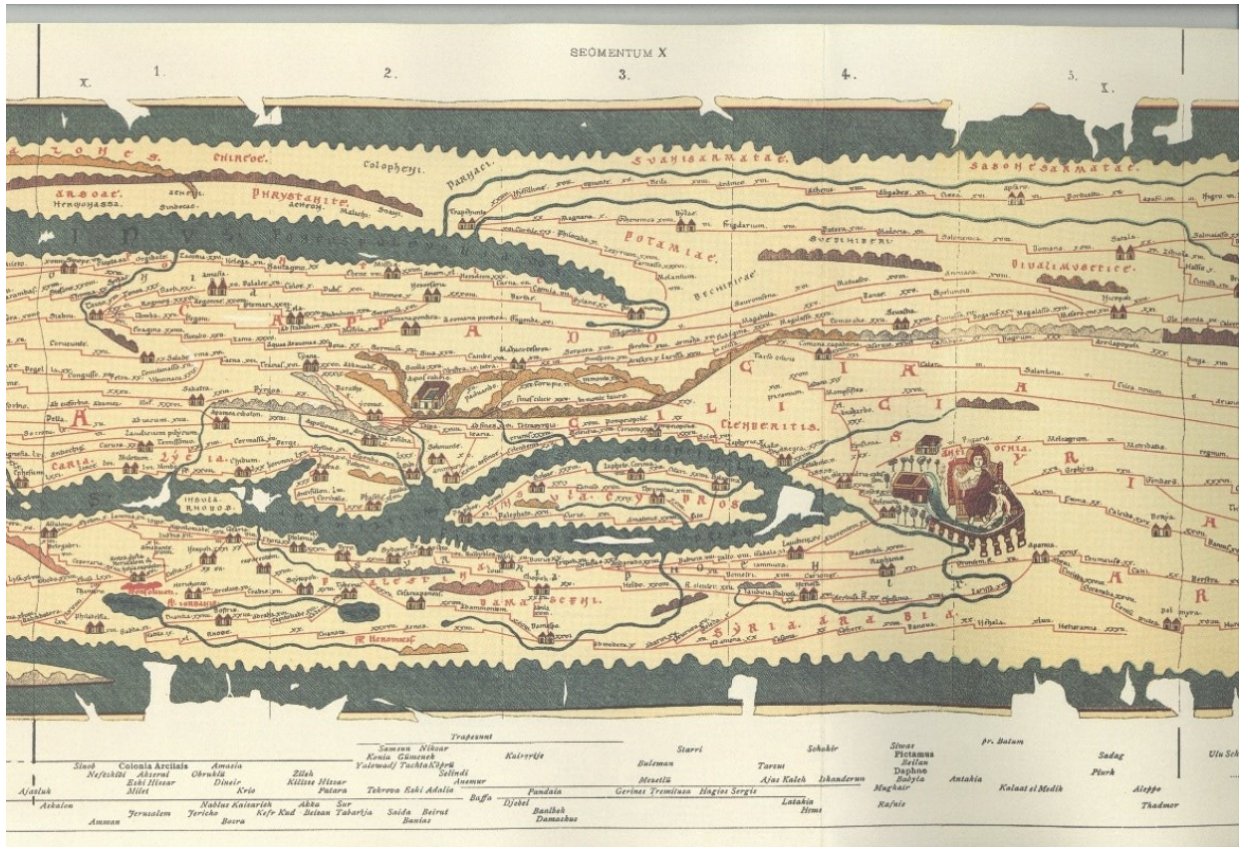


Fig. 5 : Table de Peutinger, segment X, représentant une partie de la mer Noire et de l'Asie Mineure, l'île de Chypre, le couloir syro-palestinien et une partie de la péninsule arabe¹⁵⁶

¹⁵⁶ Francesco Prontera, *Tabula Peutingeriana : le antiche vie del mondo* (Florence : Leo S. Olschki Editore, 2003).

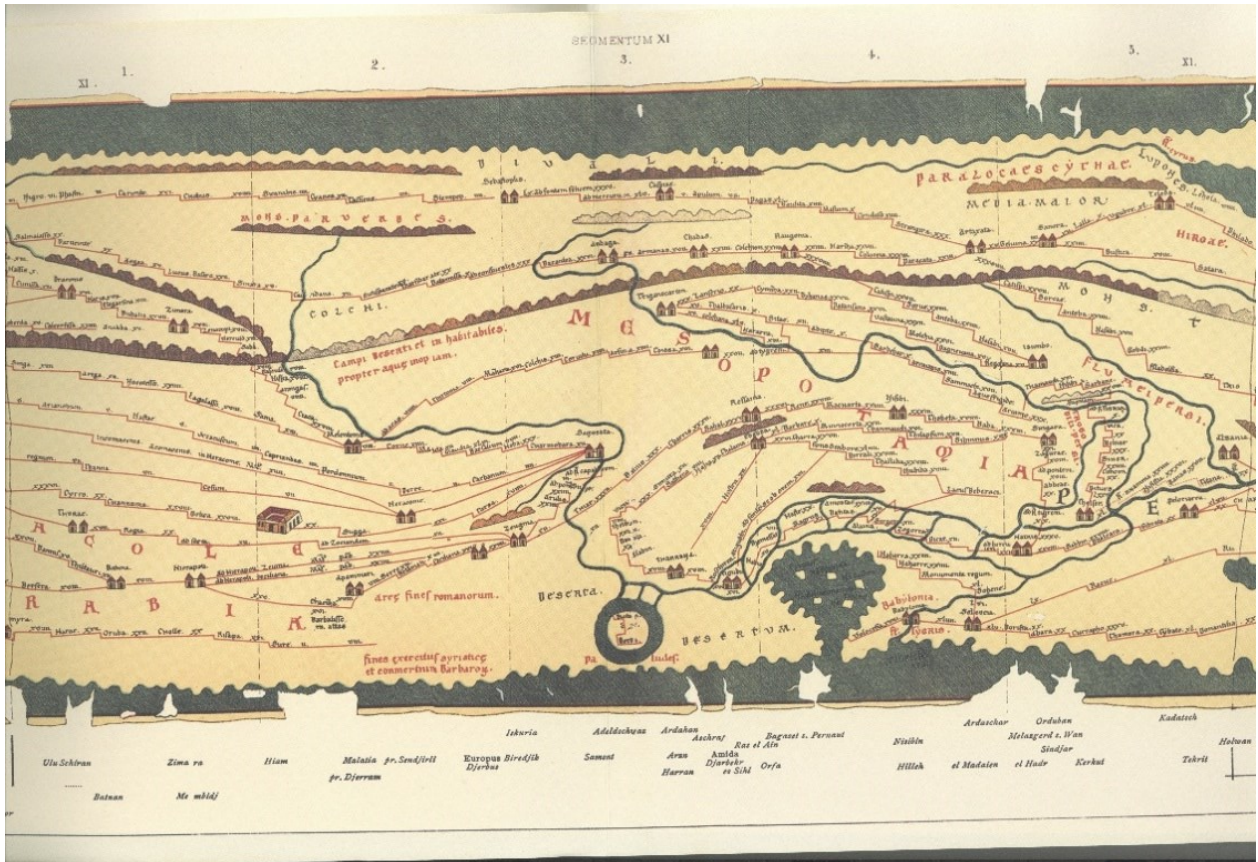


Fig. 6 : Table de Peutinger, segment XI, représentant la Mésopotamie¹⁵⁷

¹⁵⁷ Ibid.

Fondamentalement, le but premier de cette carte n'était pas de produire un document représentant les éléments physiques des régions qui y sont dépeintes de la manière la plus fidèle et précise possible, le tout en utilisant des calculs mathématiques et des projections cosmiques basés sur la longitude et la latitude. En effet, la Table de Peutinger est d'abord et avant tout d'ordre pratique, visant à montrer les réseaux routiers de l'Empire avec les distances entre les relais ou les stations, et dont le public cible est vraisemblablement non pas l'État, ni les militaires, mais plutôt les voyageurs et les marchands¹⁵⁸. Ici, le mouvement (linéaire) est plus important que les formes et que l'exactitude des représentations graphiques de l'espace donné. Pour faire une simple comparaison avec notre vie de tous les jours, la Table de Peutinger a exactement la même fonction et la même forme que la carte du métro de Montréal (voir la Fig. 7) : nous n'avons pas besoin que les lignes de métro respectent les échelles et les réalités géophysiques de l'île de Montréal. Au contraire, tout ce dont nous avons besoin sont les étapes (dans ce cas-ci, les différentes stations de métro) et les éléments importants et utiles, par exemple les stations accessibles aux personnes à mobilité réduite. Pour aller, disons, de la station Iberville à la station Sherbrooke, n'importe qui comprendra facilement, en consultant cette carte, qu'il devra prendre la ligne bleue à Iberville, direction Snowdon, jusqu'à la station Jean-Talon pour ensuite prendre la correspondance sur la ligne orange en direction Côte-Vertu jusqu'à la station Sherbrooke. Essentiellement, la carte du métro de Montréal, tout comme la Table de Peutinger, est un guide de voyage sous forme de plan linéaire et comprenant des axes routiers.

Ainsi, les échelles et le réalisme des éléments géographiques et topographiques, et même les masses d'eau comme les mers ou les océans, sont ici peu importants : des régions entières sont repliées sur leurs axes puisqu'ils sont établis à l'horizontale, autrement dit ils suivent le principe de « l'horizontalité ». L'exemple le plus flagrant est probablement l'Italie qui est parfaitement parallèle à la côte septentrionale de l'Afrique. Cette « horizontalité »¹⁵⁹ nous permet donc de supposer, encore une fois, que la manière dont les Romains conceptualisaient l'espace et se

¹⁵⁸ Certains experts affirment cependant que la Table de Peutinger était plutôt destinée à montrer les stations du *cursus publicus* présentes sur ces axes de communication. Voir Annalina Levi et Mario Levi, *Itineraria picta : contributo allo studio della Tabula Peutingeriana*, (Rome: L'Erma di Bretschneider, 1967), 97-123, 133-134 ; Lionel Casson, *Travel in the Ancient World*, (Toronto: Hakkert, 1974), 182-190, 301-303.

¹⁵⁹ Cette orientation flexible peut être également observée sur d'autres *itinerarium pictum* (= « itinéraire pictural » ou « graphique »), dont le Bouclier de Doura Europos. Sur ce point, voir Franz Cumont, « Fragment de bouclier portant une liste d'étapes » *Syria* VI, 1 (1925) : 1-15 ; *Id.*, *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)*, (Paris : P. Geuthner, 1926), 323.



Fig. 7 : Carte du métro de Montréal¹⁶⁰

¹⁶⁰ Tirée de STM, « Métro », s.d., <https://www.stm.info/fr/infos/reseaux/metro>.

représentaient mentalement le monde qui les entoure est fondamentalement façonnée par les mouvements linéaires et unidimensionnels des axes routiers. Cependant, mentionnons-le, selon certains auteurs modernes, cette manière de lister le nom des lieux et des étapes importantes sous la forme d'un itinéraire proviendrait plutôt de la forme oblongue du médium sur lequel ces *itinerarium pictum* étaient dépeints, soit sur des rouleaux de papyrus¹⁶¹.

La Table de Peutinger reste dans les faits la seule carte *certaine* de l'époque romaine dont nous disposons. Alors, pourquoi l'unique carte qui nous est parvenue consiste-t-elle essentiellement en une carte de réseaux routiers et une compilation d'itinéraires¹⁶²? Est-ce par pure chance, soit un exemple atypique attribué au hasard de la recherche et des découvertes archéologiques, comme le pense d'ailleurs Oswald Dilke, qui nous met en garde de ne pas tomber dans l'*argumentum a silentio*¹⁶³? Ou est-ce tout simplement parce que le genre itinéraire, de type chorographique, et les mouvements linéaires et unidimensionnels dominaient tous les autres types de représentation et de perception de l'espace chez les Romains (bien que pourtant pas la seule), comme le pense Whittaker, qui lui-même affirme supporter la proposition de Pietro Janni¹⁶⁴? Et si la réponse ne nous était pas directement donnée par les Anciens eux-mêmes, autrement dit par la littérature de l'époque impériale qui traite directement de géographie? Comme l'a soulevé Raymond Chevalier, l'erreur trop souvent faite concernant l'analyse de la Table de Peutinger est de l'étudier seule. Il faut alors l'étudier en parallèle avec d'autres cartes, dont la plus adéquate est probablement l'Itinéraire d'Antonin (*Itinerarium Provinciarum Antonini Augusti*), mais il faut également la faire converger avec d'autres sources provenant des sciences auxiliaires de l'Histoire, par exemple avec des sources épigraphiques, littéraires, archéologiques, etc.¹⁶⁵

¹⁶¹ Voir entre autres Annalina Levi et Mario Levi, « Map Projection and the Peutinger Table » dans *Coins, Culture, and History in the Ancient World. Numismatic and Other Studies in Honor of Bluma L. Trell*, Lionel Casson et Martin Price, dir. (Déroit : Wayne State University Press, 1981), 147 ; Oswald A.W. Dilke, *Greek and Roman Maps*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1998), 114.

¹⁶² Pour un survol de ce débat concernant la cartographie antique, consulter Kai Brodersen, *Terra cognita: Studien zur römischen Raumerfassung* (Hildesheim: Olms, 1995), ch. 1.

¹⁶³ Oswald A.W. Dilke, « Itinaries and Geographical Maps in the Early and Late Roman Empire » dans *The History of Cartography. Vol. 1*, J. B. Harley et David Woodward, dir. (Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1987), 234-257 ; *Id.*, *Greek and Roman Maps*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1998), 113-120. Voir également Katherine Clarke, *Between Geography and History: Hellenistic Construction of the Roman World* (Oxford: Clarendon Press, 1999), 102-103.

¹⁶⁴ Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 85-90, 99-106 ; Pietro Janni, *La mappa e il periplo cartografia antica e spazio odologico*, (Rome : Bretschneider, 1984).

¹⁶⁵ Raymond Chevalier, « Table de Peutinger et recherche des voies antiques » dans *Table de Peutinger. Copie de Von Scheyb 1973*, éd. par Gaule (Paris : Bulletin de la société d'histoire, d'archéologie et de tradition gauloise, 1965).

Pline l' Ancien est probablement l' auteur du début de la période impériale romaine qui nous offre le plus d' information concernant la perception de l' espace par ses contemporains¹⁶⁶. Dans son œuvre *Histoire naturelle*, Pline, lorsqu' il s' adonne à la description physique ou ethnographique d' une certaine région, voyage mentalement avec le lecteur, qui devient en quelque sorte un voyageur – d' ailleurs, il donne les limites de l' Empire en journées de voyage. Prenons directement un passage de Pline en tant qu' exemple : « Maintenant que nous avons parlé de toutes les régions intérieures de l' Asie, laissons notre esprit franchir les monts Ripées et suivre sur la droite le littoral de l' Océan¹⁶⁷ » (*Histoire naturelle*, VI, 14 [33]). De cette citation, nous comprendrons que lorsque Pline traite de la géographie des tribus présente le long de la mer Noire (ce qui suit directement cette citation), il envisage mentalement ce passage exactement comme un itinéraire. C' est de cette manière que l' on peut alors supposer que les Romains pensaient et conceptualisaient fondamentalement l' espace, c' est-à-dire par des lignes et par le mouvement linéaire, et non par des formes ; leur vision cartographique et géographique est précise pour ce qui leur était nécessaire et selon leurs besoins, soit le voyage et le mouvement, et ce, même si les autres éléments présentent des distorsions¹⁶⁸.

Pourtant, Claude Nicolet met en lumière l' erreur trop souvent faite par les Modernes d' assumer qu' il y a inévitablement une différence de nature entre l' esprit des Anciens et celui des Modernes concernant la manière de conceptualiser et de penser l' espace : « au nom d' une “lecture anthropologique” des textes des Anciens, on a trop vite fait d' opposer irréductiblement leurs conceptions et leurs représentations de l' espace aux nôtres¹⁶⁹ ». Ainsi, explique-t-il, il est faux de penser que les Anciens sont restés prisonniers et figés dans une vision linéaire, provenant des itinéraires ou des *periploi*, tout en étant dénués de toute représentation ou d' organisation de l' espace

¹⁶⁶ L' œuvre de Pline, *Histoire naturelle*, prend quelque peu la forme d' une compilation encyclopédique nous offrant un grand nombre d' informations concernant divers phénomènes naturels, mais également de fragments d' œuvres géographiques anciennes qui nous sont actuellement perdues. Voir le premier livre de cette œuvre, où Pline énumère ses sources ou tout simplement s' adonne à un nous offrir un index d' auteurs (« *indices auctorum* ») qu' il considère comme étant des figures d' autorités dans le domaine ; voir également sur ce point Roger K. French et Frank Greenaway, dir., *Science in the Early Roman Empire : Pliny the Elder, His Sources and Influences* (Totowa : Barnes and Noble Books, 1986) ; Trevor M. Murphy, *Pliny the Elder's Natural History : the Empire in the Encyclopedia*, (Oxford et Toronto : Oxford University Press, 2004).

¹⁶⁷ Traduction tirée de Pline l' Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 263.

¹⁶⁸ Robin M. Haynes, *Geographical Images and Mental Maps* (Londres et Basingstoke : Macmillan Education, 1981), 35.

¹⁶⁹ Claude Nicolet, *L' inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l' Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 89.

à deux dimensions, dont le parfait exemple en serait la Table de Peutinger. Bien que l'un est forcé d'y voir une part de vérité dans cette conception linéaire et unidimensionnelle de l'espace, Nicolet tente de démontrer à de nombreuses reprises, dans sa monographie « L'inventaire du monde », que la vision d'un espace à deux dimensions (étendu en surface et représenté avec une volonté d'exactitude géométrique) n'est pas apparue seulement à l'époque moderne, mais bien qu'elle existait déjà plus tôt chez les Grecs, et ce, dès le Ve siècle AEC, tout en se perfectionnant aux IIIe et IIe siècles AEC¹⁷⁰.

Il y aurait donc, en somme, une cohabitation et une interdépendance, ou une relation symbiotique pour parler symboliquement, mais par-dessus tout permanente, entre ces deux structures mentales chez les Romains. Les techniques de description linéaire dans le monde classique ont été abondamment analysées par les Modernes depuis plus d'une trentaine d'années¹⁷¹, mais nous pouvons également apercevoir certains indices d'une conception linéaire doublée d'une conception bidimensionnelle de l'espace dans la littérature grecque et romaine. En effet, les textes géographiques de l'époque, comme nous l'avons déjà mentionné chez Pline par exemple, prennent souvent la forme d'itinéraire¹⁷², et ce, même si leurs œuvres partent avant tout d'une vision globale de l'*oikoumène* : énumération de lieux, de villes ou de peuples souvent dans un ordre physiographique, comme en suivant le cours d'un fleuve ou d'une côte par exemple¹⁷³. Qui plus est, il est possible de remarquer dans la structure narrative de ces auteurs l'existence d'une certaine topologie bidimensionnelle s'ajoutant à ces segments linéaires et unidimensionnels.

Ce serait donc directement chez les auteurs anciens que nous devons aller chercher les indices pour tenter de valider ou d'invalider ces propos. Bien que chez les Romains, la vision chorographique de l'espace, dictée par le mouvement linéaire et unidimensionnel provenant des

¹⁷⁰ *Ibid.*, particulièrement 89-91.

¹⁷¹ Voir notamment Pietro Janni, *La mappa e il periplo cartografia antica e spazio odologico*, (Rome : Bretschneider, 1984) ; Kai Brodersen, *Terra cognita: Studien zur römischen Raumerfassung* (Hildesheim: Olms, 1995) ; Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002).

¹⁷² Voir également Tite-Live, où l'on peut remarquer une rareté concernant une certaine vision véritablement géographique de l'espace. Au contraire, les segments géographiques sont presque toujours présentés et décrits selon des trajets linéaires, autrement dit sous forme d'itinéraire. Seulement trois passages font exception : IX, 36 ; XI, 35, 4 ; et XL, 21-22. Cf. R. Girod, « Vision et représentation géographique chez les Anciens » dans *Littérature gréco-romaine et géographie historique : mélanges offerts à Roger Dion*, Raymond Chevalier, dir. (Paris : Éditions A. & J. Picard, 1974), 482-484.

¹⁷³ Claude Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 184-185 ; Daniela Dueck, *Strabo of Amasia : A Greek Man of Letters in Augustan Rome*, (Londres : Routledge, 2000), 40-43.

itinéraires et de *periploi*, dominant sans équivoque leur pensée géographique, elle n'est pas pour autant unique. Strabon (v. 63-23 EC), un géographe et historien grec romanisé né à Amasée en Anatolie, en serait le parfait exemple, du moins en ce qui concerne le territoire de prédilection pour notre étude, soit la Haute Mésopotamie, ou tout simplement de l'Orient romain.

Au livre XVI de sa *Géographie*, ce dernier s'adonne à une description de la péninsule arabique ainsi que du Croissant fertile, territoire qu'il nomme « οἱ Ἀσσύριοι », qui peut être traduit par « les Assyriens » : il utilise ainsi un terme ethnique en tant que nom propre pour l'espace lui-même¹⁷⁴. Pour Strabon, cette Assyrie est une zone comprenant le golfe Persique au sud, en remontant le bassin fluvial du Tigre et de l'Euphrate jusqu'aux pieds des monts Taurus et allant à l'ouest jusqu'aux côtes méditerranéennes, comprenant par le fait même la Syrie romaine proprement dite jusqu'aux marges de l'Égypte¹⁷⁵. Mais avant toute chose, comme à son habitude¹⁷⁶, Strabon commence par énumérer une liste des ethnies et des peuples habitant ces contrées :

Τῆ δὲ Περσίδι καὶ τῆ Σουσιανῆ συνάπτουσιν οἱ Ἀσσύριοι· καλοῦσι δ' οὕτω τὴν Βαβυλωνίαν καὶ πολλὴν τῆς κύκλω γῆς, ἧς ἐν μέρει καὶ ἡ Ἀτουρία ἐστίν, ἐν ἧ ἔστι Νίνος καὶ ἡ Ἀπολλωνιάτις καὶ Ἐλυμαῖοι καὶ Παραϊτάκαι καὶ ἡ περὶ τὸ Ζάγρον ὄρος Χαλωνίτις καὶ τὰ περὶ τὴν Νίνον πεδία, Δολομηνή τε καὶ Καλαχηνή καὶ Χαζήνη καὶ Ἀδιαβηνή, καὶ τὰ τῆς Μεσοποταμίας ἔθνη τὰ περὶ Γορδουαίους καὶ τοὺς περὶ Νίσιβιν Μυγδόνας μέχρι τοῦ Ζεύγματος τοῦ κατὰ τὸν Εὐφράτην καὶ τῆς πέραν τοῦ Εὐφράτου πολλὴ ἦν Ἄραβες κατέχουσι, καὶ οἱ ἰδίως ὑπὸ τῶν νῦν λεγόμενοι Σύροι μέχρι Κιλίκων καὶ Φοινίκων καὶ Ἰουδαίων καὶ τῆς θαλάττης τῆς κατὰ τὸ Αἰγύπτιον πέλαγος καὶ τὸν Ἰστικὸν κόλπον.

Le pays qui confine à la Perse et à la Susiane est l'Assyrie. On comprend sous ce nom la Babylonie et une grande partie de la contrée environnante, laquelle renferme, outre l'Aturie dont Ninive est le chef-lieu, l'Apolloniatide, l'Elymée, la Parittacène, le canton du Zagros (autrement dit la Chalonitide), les plaines de la Dolomène, celles de la Calachène, de la Chazène et de l'Adiabène autour de Ninive, deux des cantons de la Mésopotamie aussi qui s'étendent jusqu'au Zeugma de l'Euphrate et sont habités, l'un par les Gordyéens, l'autre par les Mygdons de Nisibe, enfin, de l'autre côté de l'Euphrate, l'immense territoire que se partagent les Arabes et ceux d'entre les Syriens qu'on appelle aujourd'hui les Syriens

¹⁷⁴ Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland*, (Leiden et Boston : Brill, 2019), 83.

¹⁷⁵ En ce qui concerne notre frontière romano-parthe de la Haute Mésopotamie, se référer aux descriptions de Strabon de la Mésopotamie en tant que telle (comprenant la Babylonie, soit la Basse Mésopotamie, ainsi que le Jazira, soit la Haute Mésopotamie) : XVI, 1, 21-28 ; du Commagène : XVI, 2, 3 ; de la Cyrrestique : XVI, 2, 8.

¹⁷⁶ Daniela Dueck, *Strabo of Amasia : A Greek Man of Letters in Augustan Rome*, (Londres : Routledge, 2000), 167-168.

proprement dits, territoire qui se prolonge jusqu'aux frontières de la Cilicie, de la Phénicie, de la Judée, et jusqu'aux rivages de la mer d'Égypte et du golfe d'Issos¹⁷⁷

(*Géographie*, XVI, 1)

Son « Assyrie » est donc d'abord définie à l'aide d'une énumération des lieux et des peuples habitant cette région, qui sont à leur tour replacés dans leur contexte spatial encadré par une relation topologique entre l'espace et des éléments géophysiques¹⁷⁸.

Ce procédé narratif est tout aussi évident dans sa description de la Mésopotamie – et de la Syrie romaine également¹⁷⁹ – c'est-à-dire lorsqu'il fait un zoom dans cet espace géographique plus large qu'il nomme « Assyrie » et la divise par la suite. En effet, Strabon la délimite d'abord par des éléments topographiques, soit l'Euphrate, le Tigre et les monts Taurus (*Géographie*, XVI, 1, 21), pour ensuite revenir traiter des peuples et des tribus relatifs aux villes et aux forteresses qu'ils habitent et qui se situent sur ce territoire. Encore une fois, dans son approche de ces subdivisions, il met l'accent sur des éléments topographiques, urbains ou en lien avec le paysage, le tout dans le but de replacer ces peuples et ces villes dans leur contexte spatial. Par exemple, la ville de Nisibe, habitée par les Mygdoniens, se situe au pied du mont Masius (*Géographie*, XVI, 1, 23) ; ou la forteresse de Pinaca, occupée par les Gordyéens, est bâtie sur trois collines escarpées (*Géographie*, XVI, 1, 24). Selon Hamish Cameron, ces relations topologiques donneraient un aspect bidimensionnel à l'œuvre de Strabon, mais seraient par-dessus tout une preuve irréfutable que les Anciens n'avaient pas uniquement une vision unidimensionnelle et linéaire de l'espace et du territoire¹⁸⁰.

Whittaker, cependant, ne voit pas assez d'éléments chez Strabon – ni chez César ou Polybe d'ailleurs – pour lui permettre d'affirmer que les Romains percevaient leur environnement d'une autre manière qu'en tant qu'espace hodologique. Selon lui, la relation entre les différents lieux et leur emplacement est sans équivoque unidimensionnelle, c'est-à-dire concernant la route entre le

¹⁷⁷ Traduction tirée de Strabon, *Géographie*, trad. et éd. par Amédée Tardieu, Paris : Librairie de L. Hachette et Cie, 1867.

¹⁷⁸ Notons d'ailleurs que cette division concorde quelque peu avec nos propres connaissances de la division administrative des entités politiques multiculturelles passées, soit principalement de la Perse achéménide ; voir sur ce point les inscriptions DB, DNa, Dpe, DSaa, XPh. Cf. Pierre Lecoq, dir., *Les inscriptions de la Perse achéménide* (Paris : Gallimard, 1997), 130-153 ; Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland*, (Leiden et Boston : Brill, 2019), 86-87.

¹⁷⁹ Strabon, *Géographie*, XVI, 2.

¹⁸⁰ Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland*, (Leiden et Boston : Brill, 2019), 129-152.

point A et le point B, ou la route entre le point A et le point C, mais pas la zone triangulée entre ces trois points¹⁸¹. L'un des exemples qu'il utilise pour illustrer ses propos est un épisode où Jules César, avant de franchir le Rubicon, se perd lorsqu'il quitte la route principale pendant la nuit. Pour retrouver son chemin, il a dû avoir recours à un guide local le lendemain¹⁸². La question que soulève Whittaker est à savoir comment César, un commandant militaire d'expérience et connaissant très bien ces contrées les ayant franchis à de nombreuses reprises, a pu se perdre aussi facilement et bêtement? La raison est simple : ce n'est pas nécessairement cette région qu'il connaît très bien et est familier avec, mais bien les axes routiers. Pour retrouver son chemin vers la route principale, il aurait eu besoin d'une carte ; mais César aurait-il pu avoir recours à une carte d'ordre cosmique, dépeignant le paysage rural de la région, ou tout ce qu'il avait sous la main était-il des itinéraires écrits ou l'aide d'un paysan local¹⁸³?

1.2 Les fonctions de la géographie ancienne

Dans la dernière section, nous avons établi que la vision géographique chez les Romains était dominée par une certaine perception chorographique de l'espace, plus précisément une vision horizontale, linéaire et unidimensionnelle. En d'autres mots, les itinéraires, écrits ou picturaux, ont façonné et sont le reflet des cartes mentales dans l'Antiquité romaine. Il serait cependant faux de croire que cette vision est la seule manière dont les Romains percevaient et conceptualisaient l'espace, comme nous l'avons vu en prenant pour exemple Strabon et sa description de la région qu'il nomme « Assyrie ». En effet, il y a la présence de toute une cartographie mentale d'ordre cosmique dans les écrits latins et grecs de la période impériale. Prenons pour exemple un passage de Pline (*Histoire naturelle*, II, 67 [170] : « Ainsi les mers, entourant le globe de toutes parts et le divisant en deux, nous soustraient une partie du monde, et il n'existe aucun passage menant de l'autre partie jusqu'à la nôtre, ni de la nôtre jusqu'à l'autre¹⁸⁴ »).

¹⁸¹ Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 101-102.

¹⁸² *Ibid.*, 81-82. Ce passage se retrouve spécifiquement dans Suétone, *César*, XXXI.

¹⁸³ Ceci est dit avec la supposition, bien évidemment, que de tels outils étaient bel et bien à sa disposition. César lui-même ne fait aucune mention de l'emploi de carte ou de service cartographique par son armée, cf. R. Girod, « Vision et représentation géographique chez les Anciens » dans *Littérature gréco-romaine et géographie historique : mélanges offerts à Roger Dion*, Raymond Chevalier, dir. (Paris : Éditions A. & J. Picard, 1974), 481-498.

¹⁸⁴ Traduction tirée de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 115.

Cette vision purement géographique du monde, à petite échelle, est utile pour transmettre des descriptions globales de l'*oikoumène* ou même des concepts philosophiques d'ordre rationnel ou divin, mais qu'en est-il de son utilisation pratique? Autrement dit, cette manière de conceptualiser l'espace et de se représenter mentalement le monde qui les entoure est bel et bien présente dans les écrits et les œuvres dites théoriques, mais qu'en est-il de l'application concrète de cette perception verticale dans la vie quotidienne des Romains, autant de la part des voyageurs, des commerçants ou des pèlerins, que de la part des sphères dirigeantes, par exemple des administrateurs ou des politiciens, ou plus particulièrement des hommes militaires?

Il est généralement admis par les Modernes que les Romains mettaient particulièrement l'emphase sur la praticabilité ou sur ce qui leur était réellement utile, le tout en délaissant en quelque sorte le côté académique – ou tout simplement purement théorique – pour plutôt traiter d'analyses sur le terrain¹⁸⁵. Ainsi, selon Strabon, les Romains étaient beaucoup moins intéressés par les sciences pures – si on les compare aux Grecs par exemple¹⁸⁶ – et acquéraient leurs connaissances géographiques par l'expérience, principalement au travers de leurs conquêtes militaires lors de leur expansion dans le bassin méditerranéen¹⁸⁷ :

Οἱ δὲ τῶν Ῥωμαίων συγγραφεῖς μιμοῦνται μὲν τοὺς Ἑλληνας, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ πολὺ· καὶ γὰρ ἃ λέγουσι παρὰ τῶν Ἑλλήνων μεταφέρουσιν, ἐξ ἑαυτῶν δ' οὐ πολὺ μὲν προσφέρονται τὸ φιλειδίημον, ὥσθ', ὅπότεν ἔλλειψις γένηται παρ' ἐκείνων

¹⁸⁵ C'est exactement ce que César a fait dans son œuvre *Bellum Gallicum*.

¹⁸⁶ Par exemple, Strabon accepte les théories grecques de zones climatiques formées par l'Équateur et des lignes parallèles de latitude, rendues célèbres par Ératosthène, mais explique par la suite que les géographes ne devraient pas les inclure dans leurs œuvres puisqu'elles touchent à des endroits « non habités », soit ne faisant pas partie de l'*oikoumène* ; cf. Strabon, *Géographie*, II, 3, 1.

¹⁸⁷ Du moins, ceci est vrai au moins avant Claude Ptolémée, qui représente l'apogée des études hellénistiques concernant les projections célestes basées sur des coordonnées mathématiques. Dans son intro de son *Traité de géographie*, il est clair qu'il est grandement préoccupé par la distinction entre la géographie et la chorographie (I, 2). Cependant, nous n'avons pas assez de preuves pour affirmer que ses écrits ont exercé une véritable influence sur la mentalité civile ou militaire romaine, ou tout simplement qu'ils ont influencé la perception de certains Romains sur leur vision du monde. Cf. Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 92-93. Sur le caractère pratique et utilitariste chez les Romains : Raymond Chevalier, « Table de Peutinger et recherche des voies antiques » dans *Table de Peutinger. Copie de Von Scheyb 1973*, éd. par Gaule (Paris : Bulletin de la société d'histoire, d'archéologie et de tradition gauloise, 1965) ; R. Girod, « Vision et représentation géographique chez les Anciens » dans *Littérature gréco-romaine et géographie historique : mélanges offerts à Roger Dion*, Raymond Chevalier, dir. (Paris : Éditions A. & J. Picard, 1974), 497-498 ; Daniela Dueck et Kai Broderson, *Geography in Classical Antiquity*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2012), 17-18.

À vrai dire, les historiens latins cherchent à imiter ceux de la Grèce, mais ils n’y réussissent qu’imparfaitement, se contentant de traduire ce qu’ont dit les Grecs, sans montrer par eux-mêmes une bien vive curiosité¹⁸⁸

(Strabon, *Géographie*, III, 4, 19)

Essentiellement, la géographie était utilisée pour répondre à leurs besoins administratifs, politiques, militaires ou même économiques, et non par pure volonté intellectuelle de décrire le monde de la manière la plus fidèle et réaliste possible.

Bien que Strabon ou Plin, par exemple, ne portaient pas beaucoup d’intérêt pour les théories cosmiques, il est fort probable que certains auteurs romains ou grecs romanisés, comme César, Strabon ou Tacite, avaient ce genre de carte comme référence (représentation picturale d’ordre cosmique, soit géographique) si nous prêtons attention à la manière dont ils comparent différents pays ou régions à des formes géométriques ou naturelles¹⁸⁹. Prenons pour exemple le commentaire de César (*Bellum Gallicum*, V, 13) : « L’île [Bretagne] a la forme d’un triangle dont un côté regarde la Gaule¹⁹⁰ ». Strabon utilisait également ce genre de comparaison dans ses descriptions géographiques, mais seulement de manière limitée cependant. Dans sa *Géographie*, l’île de Bretagne, l’Italie, la Sicile et le delta du Nil sont tous comparés à des formes triangulaires (IV, 5, 1¹⁹¹ ; V, 1, 2¹⁹² ; VI, 2, 1¹⁹³ ; XVII, 1, 4¹⁹⁴).

Ce genre de projection cosmique coïncide d’ailleurs avec les préoccupations romaines en lien avec leur domination impériale puisqu’elles sont un moyen de contextualiser les endroits inconnus dans l’esprit des individus peuplant l’Empire. Pourtant, ce genre de carte ou ce genre de structure mentale n’ont jamais eu pour but et n’ont jamais été utilisés en tant que guide pour les administrateurs, les militaires ou les voyageurs. En d’autres mots, elles n’étaient pas d’ordre

¹⁸⁸ Traduction tirée de Strabon, *Géographie*, trad. et éd. par Amédée Tardieu, Paris : Librairie de L. Hachette et Cie, 1867.

¹⁸⁹ Katherine Clarke, *Between Geography and History : Hellenistic Constructions of the Roman World* (Oxford : Clarendon Press, 2007 [1999]), 207-208.

¹⁹⁰ Traduction tirée de César, *Guerre des Gaules*, texte établi par L.-A. Constans et trad. d’Isabelle Cogitore et al. Paris : Les Belles Lettres, 2020, 134.

¹⁹¹ « Ἡ δὲ Βρεττανικὴ τρίγωνος μὲν ἐστὶ τῷ σχήματι » (« La Bretagne est de forme triangulaire »), traduction tirée de Strabon, *Géographie*, trad. et éd. par Amédée Tardieu, Paris : Librairie de L. Hachette et Cie, 1867.

¹⁹² « Ἐνὶ μὲν οὖν σχήματι σύμπασαν τὴν νῦν Ἰταλίαν οὐ ῥάδιον περιλαβεῖν γεωμετρικῶς, καίτοι φασὶν ἄκραν εἶναι τρίγωνον ἐκκειμένην » (« Il n’est pas aisé de représenter au moyen d’une figure géométrique la forme et l’étendue de l’Italie actuelle. Certains auteurs nous disent bien que la forme de l’Italie est celle d’un promontoire triangulaire »), traduction tirée de *Ibid.*

¹⁹³ « Ἔστι δ’ ἡ Σικελία τρίγωνος τῷ σχήματι » (« La Sicile est de forme triangulaire ») traduction tirée de *Ibid.*

¹⁹⁴ « ὡς ἂν τριγώνου κορυφὴν ἀποτελεῖ τὸν τόπον τοῦτον· πλευρὰς δὲ τοῦ τριγώνου τὰ σχιζόμενα ἐφ’ » (« en quelque sorte [le Delta du Nil] comme le sommet d’un triangle »), traduction tirée de *Ibid.*

pratique, mais étaient plutôt destinées à servir d'aide aux habitants afin de mieux conceptualiser mentalement les contrées qui leur sont inconnues. Les représentations géographiques sont ainsi majoritairement influencées par les perceptions chorographiques de l'espace – principalement ceux associés aux itinéraires, comme nous l'avons déjà établi – où il y a une certaine importance concernant les localités, par exemple dans le cas de la Table de Peutinger, qui sont par le fait même définies par des routes ou des axes routiers. Néanmoins, sur des cartes globales ou géographiques, ces éléments sont trop petits pour être utiles en pratique¹⁹⁵.

La géographie au service de la politique

Les écrits géographiques, dans le sens large du terme, servaient principalement à répondre à des buts politiques : la géographie, dans les débuts de l'Empire, est intrinsèquement liée à la politique. Roger Dion, un pilier en ce qui concerne les études sur la géographie antique, a la conviction d'un certain lien de dépendance entre les connaissances et les représentations géographiques d'une part, et les ambitions et les rêves de grandeur des peuples et des dirigeants d'autre part. Les écrits géographiques et leurs représentations graphiques répondraient alors aux rêves de conquête et de domination de l'*oïkoumène* de la part des dirigeants romains, tels qu'ils sont annoncés exemplairement par Auguste dans ses *Res gestae* (*vide infra*)¹⁹⁶. Ainsi, la géographie romaine donnerait aux limites du monde connu une définition adaptée aux espoirs et aux réalités des conquêtes¹⁹⁷.

Dans les *Res gestae* d'Auguste – qui est en quelque sorte son testament politique¹⁹⁸ – ce dernier décrit fondamentalement un espace géographique et social qui est désormais achevé, soit

¹⁹⁵ Voir les discussions de Gerald R. Crone, *Maps and Their Makers : An Introduction to the History of Cartography* (Folkstone : Archon Books, 1978 [5^e éd.]) ; Kai Brodersen, *Terra cognita: Studien zur römischen Raumerfassung* (Hildesheim: Olms, 1995), 273.

¹⁹⁶ Les auteurs modernes ont souvent établi un lien entre les ambitions et les rêves de conquêtes d'Auguste, ou des dirigeants romains en général, et le mythe d'Alexandre le Grand, où les premiers dériveraient du second. Le simple choix de Septime Alexandre de reprendre ce nom peut démontrer cet aspect. Sur le mythe d'Alexandre le Grand, voir Dorothea Michel, *Alexander als Vorbild für Pompeius, Caesar und Marcus Antonius : Archäologische Untersuchungen* (Bruxelles : Latomus, 1967) ; Otto Weippert, *Alexander-Imitatio und römische Politik in republikanischer Zeit* (Augsbourg, 1972).

¹⁹⁷ Se référer à l'ensemble des études de Roger Dion, mais particulièrement Roger Dion, *Aspects politiques de la géographie antique* (Paris : Les Belles Lettres, 1977).

¹⁹⁸ En fait, à sa mort, Auguste aurait déposé quatre documents (cf. Suétone, *Auguste*, CI, 1) : d'une part son testament personnel, présent sur deux *codicex*, et d'autre part les *Res Gestae Divi Augusti*, inscrit sur trois *volumina*. Le premier des trois rouleaux comprenait les indications relatives à ses funérailles, le second (les *Res gestae* proprement dits) un

l'Empire romain qui précédait quelque peu sa mort, le tout à l'aide d'un exposé factuel affirmant la conquête du monde au profit de Rome sans la moindre référence à des notions symboliques ou métaphoriques, et ce, dès la première phrase¹⁹⁹. En effet, cette œuvre prouve en terme géographique l'achèvement de la conquête de l'*orbis terrarum* ainsi que sa maîtrise et sa domination par le peuple et l'État romains, tout en le prouvant méthodiquement à l'aide d'une série d'énumérations topographiques relatives à des connaissances géographiques, politiques et historiques précises²⁰⁰. De nombreuses références à une domination universelle sont présentes tout au long de cette œuvre, et cette domination est sans équivoque autant sur mer que sur terre²⁰¹. Essentiellement, l'Empire s'est réalisé dans un espace géographique concret et Auguste en était pleinement conscient, c'est exactement ce qu'il a voulu démontrer au travers de ses écrits, qui d'ailleurs ont été exposés publiquement à Rome sur des tablettes de bronze.

Plusieurs auteurs modernes, dont Claude Nicolet²⁰², ont cependant mis en lumière certaines contradictions concernant le fait qu'Auguste affirme une domination universelle de Rome sur l'ensemble de l'*Orbis terrarum*. Celle qui nous intéresse ici plus particulièrement est la question parthe. Bien qu'Auguste affirme que la situation dans laquelle se retrouvent les Parthes n'est nulle autre qu'une forme de vassalité, dans les faits, les Parthes restent totalement indépendants sur le plan politique. L'opinion contraire était déjà bien présente parmi les auteurs grecs et latins contemporains à Auguste. L'historien gallo-romain Trogue Pompée²⁰³, pour sa part, insinue que les Parthes et les Romains se sont divisé et partagé le monde entre eux (Justin, *Abrégé des Histoires*

résumé de ses accomplissements et le troisième un état de compte de la présente situation de l'Empire. Seul Dion Cassius (*Histoire romaine*, LVI, 33, 1-6) mentionne un quatrième *volumen*, où Auguste donnait des recommandations pour l'avenir, plus spécifiquement à Tibère, son successeur et fils adoptif.

¹⁹⁹ « *quibus orbem terrarum imperio populi Romani subiecit* » (« par lesquels il [Auguste] a soumis le monde entier à l'empire du Peuple romain » ; traduction tirée de Auguste, *Res Gestae Divi Augusti*, texte établi et traduit par John Scheid, 2007, Paris : Les Belles Lettres), 4.

²⁰⁰ Voir les discussions de Claude Nicolet, « L'Empire romain : espace, temps et politique », *Ktèma : civilisation de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques* 8 (1983) : 163-173 ; *Id.*, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 27-48. Pour des réserves concernant la domination universelle de l'*oikoumène* présent dans les écrits d'Auguste, se référer à Colin M. Wells, *The German Policy of Augustus* (Oxford : Clarendon Press, 1972), 1-13 qui nous offre un bon état de la question.

²⁰¹ « *per totum imperium populi Romani terra marique esset parva uictoriis pax* » (« la paix était acquise par des victoires dans tout l'empire du peuple romain, sur terre et sur mer » ; traduction tirée de Auguste, *Res Gestae Divi Augusti*, texte établi et traduit par John Scheid, 2007, Paris : Les Belles Lettres), 12 ; cf. Auguste, *Res gestae*, XIII.

²⁰² Claude Nicolet, « L'Empire romain : espace, temps et politique », *Ktèma : civilisation de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques* 8 (1983) : 163-173.

²⁰³ À noter qu'aucune œuvre de Trogue Pompée nous est parvenue. Nous savons cependant qu'il était l'auteur d'une œuvre intitulée *Histoires philippiques* (*Historiae philippicae et totius mundi origines et terrae situs*), rédigée à l'époque d'Auguste. L'historien romain Justin (III^e siècle), nous en offre, au travers de son œuvre *Abrégé des Histoires philippiques* (*Epitoma Historiarum Philippicarum*), les passages qu'il juge les plus importants et les plus intéressants.

philippiques, XLI, 1) : « Les Parthes, qui aujourd’hui exercent leur domination sur l’Orient comme s’ils s’étaient partagé le monde avec les Romains²⁰⁴ ». Strabon le rejoint également sur ce point (Géographie, XVII, 3, 24)²⁰⁵ : « car le reste [des territoires que Rome possède] relève soit des Parthes, soit des différents peuples barbares qui habitent au-dessus des Parthes²⁰⁶ ». De plus, Auguste lui-même devait en être conscient puisque le conseil posthume qu’il lègue à son successeur est de ne pas sortir des frontières de l’Empire et de se contenter des conquêtes déjà accomplies (« *consilium coercendi intra terminos imperii* » ; cf. Tacite, *Annales*, I, 11 qui a fait de cette phrase une doctrine, ou tout simplement un précepte).

Ces derniers points nous permettent alors de supposer qu’Auguste était pleinement conscient de ces contradictions, mais également de la portée propagandiste que pouvaient avoir ses écrits, le tout en s’appuyant sur des éléments géographiques. Qui plus est, ses justifications et ses énumérations incessantes de ses succès militaires aux frontières et aux limites du monde démontrent bien que l’espace, sa connaissance et sa capture sont désormais au centre des préoccupations du pouvoir. Ainsi, l’achèvement spatial de la conquête du monde est présenté comme étant intrinsèquement lié au nouvel ordre instauré et garanti par le premier *princeps*, le tout en jumelant la gloire militaire aux expéditions géographiques.

La carte d’Agrippa va également dans la même direction que les *Res gestae* d’Auguste. C’est en outre pour la même raison qu’elle était affichée publiquement et exposée aux yeux de tout le monde : elle servait d’outils de propagande romaine afin de rehausser l’image que Rome est à la tête d’un vaste empire dominant l’ensemble du monde connu²⁰⁷. De cette manière, comme le dirait Paul Zanker, le but de l’œuvre géographique d’Agrippa était de permettre au peuple romain d’avoir une idée à laquelle ressemblait « leur » empire tout en renforçant le sentiment d’être les *princeps terrarum populus* (« le premier peuple de la terre »)²⁰⁸. Cette manière de faire s’insère directement dans la tradition romaine de présenter, dans l’entremise des triomphes – le plus souvent à l’aide

²⁰⁴ « *Parthi, penes quos uelut diuisione orbis cum Romanis facta nunc Orientis imperium est* » ; traduction tirée de Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, trad. et éd. Par Bernard Mineo, Paris : Les Belles Lettres, 2020.

²⁰⁵ Voir également XI, 9, 2 ; mais *contra* : VI, 4, 2.

²⁰⁶ Traduction tirée de Strabon, *Géographie*, trad. et éd. par Amédée Tardieu, Paris : Librairie de L. Hachette et Cie, 1867.

²⁰⁷ Oswald A.W. Dilke, *Greek and Roman Maps*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1998), 41-42.

²⁰⁸ Paul Zanker, *The Power of Images in the Age of Augustus*, trad. Alan Shapiro (Ann Arbor : University of Michigan Press, 1988), 143.

d'inscriptions –, les territoires et les peuples nouvellement conquis, ou de dénombrer les captifs, les animaux ou les trésors acquis par les conquêtes et les guerres extérieures²⁰⁹.

Nous comprendrons alors que la géographie, peu importe la forme qu'elle prend, est utilisée pour promouvoir des buts politiques ; elle est au service de la politique. C'est d'ailleurs Strabon lui-même qui affirmait que sa géographie se veut ouvertement être une géographie politique²¹⁰ : elle est destinée à l'usage des administrateurs et des dirigeants de l'Empire ainsi qu'à rendre compte d'un état du monde considéré comme satisfaisant (au début du règne de Tibère) – un monde à la fois ouvert avec l'établissement récent des liens commerciaux avec l'Inde et avec l'Asie du Sud-Est par l'intermédiaire parthe, ainsi que clos avec la *pax Romana*²¹¹.

La géographie en pratique

Il est déjà bien établi parmi les modernes que chez les Romains, les connaissances géographiques et le développement de cette science sont souvent associés avec l'expansion militaire de Rome dans le bassin méditerranéen²¹². Fondamentalement, les conquêtes militaires créaient un besoin d'avoir de bonnes connaissances géographiques, et en contrepartie l'expansion romaine amenait avec elle tout un lot de connaissances concernant les nouveaux territoires conquis ainsi que sur les marges du monde connu, et ce, autant d'un point de vue physique que conceptuel. Si nous supposons que la topographie influence la stratégie et que les connaissances géographiques affectent les succès militaires, les dirigeants et les planificateurs militaires ont donc eu un besoin de produire des documents géographiques pour améliorer leurs compétences et leurs réussites sur le terrain²¹³. Ces *commentarii*, ou ces rapports, produits par des officiers militaires – en plus de

²⁰⁹ Ida Östenberg, *Staging the World: Spoils, Captives, and Representations in the Roman Triumphal Procession* (Oxford et New York : Oxford University Press, 2009). Pour la représentation numismatique, épigraphique et littéraire des peuples soumis, se référer à Marco Vitale, *Das Imperium in Wort und Bild: römische Darstellungsformen beherrscher Gebiete in Inschriftenmonumenten, Münzprägungen und Literatur*, (Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 2017).

²¹⁰ Nous ne parlons pas ici de « géopolitique », c'est-à-dire d'une politique tirée d'une géographie, mais plutôt d'une géographie qui est essentiellement politique, autant dans sa forme que dans son usage. Sur l'utilisation de ce terme, voir Friedrich Ratzel, *Politische Geographie* (Berlin et Boston : Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2019 [1897]) ; Claude Raffestin, *Pour une géographie du pouvoir* (Lyon : ENS Éditions, 2019 [1980]).

²¹¹ Claude Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain* (Paris : Fayard, 1988), 18.

²¹² Cf. Robert K. Sherk, « Roman Geographical Exploration and Military Maps », *ANRW* 2, 1 (1974) : 534-543.

²¹³ Se référer à l'étude de Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990). Voir également Ronald Syme, « Military Geography at Rome », *Classical Antiquity* 7, 2

répondre à un besoin de la part du Sénat de savoir ce qu'il se passe sur les différents théâtres d'opération – ont ainsi créé un bassin d'informations géographiques brutes qui plus tard ont pu être utilisées par les géographes ou d'autres savants. À noter cependant que la majorité des territoires que Rome a conquis leur étaient *a priori* étrangers – sauf en Orient, où les savoirs grecs provenant principalement des conquêtes d'Alexandre le Grand ou des explorations commissionnées par les rois hellénistiques étaient à leur disposition –, ce qui fait en sorte que l'intelligence et le rassemblement de connaissances géographiques et chorographiques locales leur étaient indispensables²¹⁴.

L'exemple le plus significatif de ce genre de rapport militaire pour notre étude nous est transmis par Pline (*Histoire naturelle*, VI, 31 [141] ; XII, 31 [56]). Vers l'an 1 AEC, Caius Caesar (20 AEC – 4 EC), petit-fils d'Auguste, s'est vu donner le pouvoir proconsulaire par ce dernier dans l'optique d'une expédition en Orient, plus spécifiquement en Arménie, ayant pour but de contrecarrer l'influence parthe et ainsi installer un roi favorable à Rome sur le trône arménien. Après cet épisode, Caius avait en tête une seconde expédition en Arabie. Pour ce faire, le roi Juba II l'a accompagné en tant que géographe. Son guide, ou plutôt son rapport, sur l'Arabie a eu beaucoup de succès à Rome et a permis à l'empereur de reconnaître le potentiel économique de cette région, et donc par extension l'attrait d'une campagne militaire dans ces contrées. De plus, Isidore de Charax a également été envoyé pour récolter des informations de type géographiques avant l'arrivée de l'armée romaine. Pline nous affirme lui-même avoir utilisé ces rapports militaires pour son récit : « il nous semble bon de suivre les troupes romaines et le roi Juba, qui a écrit pour le même Caius Caesar des volumes sur cette expédition d'Arabie²¹⁵ » (*Histoire naturelle*, VI, 31 [141]).

Il serait facile aujourd'hui de penser que l'utilisation de cartes ou d'un quelconque service de cartographie est indispensable pour une armée en marche ou pour la planification d'une

(1988) : 227-251 qui stipule que les défaites militaires n'étaient pas le résultat d'un manque de connaissances géographiques, mais plutôt d'autres facteurs comme la difficulté du terrain, la trahison ou même l'excès de confiance de la part des Romains.

²¹⁴ Voir sur ce point N.J.E Austin et N.B. Rankov, *Exploratio: Military and Political Intelligence in the Roman World From the Second Punic War to the Battle of Adrianople* (Oxfordshire et New York : Routledge, 2014 [1995]) ; voir également les exemples de Jules César, *Bellum Gallicum*, IV, 20-21 et Arrien, *Périple du Pont-Euxin*, XV, où ces derniers nous montrent le désir d'acquérir de l'intelligence militaire sur certaines régions.

²¹⁵ Traduction tirée de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 291 ; voir également la discussion de Robert K. Sherk, « Roman Geographical Exploration and Military Maps », *ANRW* 2, 1 (1974) : 539.

expédition militaire. Les militaires, comme l'a soulevé Kai Brodersen, ont depuis longtemps utilisé et reconnaissaient l'importance d'utiliser des cartes²¹⁶. Ce dernier met en lumière les nombreuses cartes retrouvées dans des tombes d'officiers militaires ou de dirigeants importants ; ces tombes dataient toutes du IIIe au Ier siècle AEC. En plus de prouver l'existence de l'utilisation de cartes à cette époque, ces découvertes archéologiques montrent l'importance que les hommes militaires, ainsi que les dirigeants, accordaient à ces dernières, au point d'en inclure dans leur sépulture ou de les exposer ainsi comme étant un objet de grande valeur. Cependant, ces tombeaux ont été découverts en Chine, et il n'y a aucune évidence d'exemples comparables parmi les civilisations classiques dans le monde méditerranéen.

Aucune carte géographique sous forme picturale – ni grecque ni latine – ne nous est parvenue. En revanche, nous ne pouvons pas affirmer la même chose en ce qui concerne les cartes chorographiques. En effet, toute une panoplie de plans de bâtiment, de ville, de cité ou de petite parcelle de terre nous sont désormais disponibles grâce aux découvertes archéologiques. Ces documents, contenant un nombre non négligeable de détails – dont certains comprenaient plusieurs éléments topographiques comme des rivières, des montagnes, des arbres, des routes, etc. –, sont le fruit du travail des arpenteurs romains, que l'on nomme *mensores*, *agrimensores* ou *gromatici* (« *mentor* » = « mesurer »), qui étaient somme toute des professionnels ayant reçu une formation spécifique et technique. De plus, leurs propres écrits attestent amplement la présence de cartes qui accompagnaient leurs rapports ou leurs descriptions écrites²¹⁷. Qui plus est, leur présence dans les sphères administratives ou privées de l'Empire était très en demande, et un bon nombre d'*agrimensores* était disponible autant dans les provinces qu'en Italie. Dans sa correspondance avec Trajan, Pline le Jeune nous informe que lorsqu'il demanda à l'empereur l'envoi d'un *mentor*, ce dernier répondit qu'il ne pouvait pas lui en fournir un venant d'Italie, mais que Pline en trouvera certainement plusieurs facilement en province s'il fait la moindre recherche (*Lettres*, X, 17-18).

Le travail des arpenteurs romains consistait principalement à des activités administratives en lien avec le lotissement militaire, le règlement de conflits fonciers, le cadastration de terres à des fins fiscales ou administratives – que l'on appelle « centuriation » – ou pour des travaux de génie civil comme la construction d'aqueducs ou de routes par exemple. Concernant la centuriation

²¹⁶ Daniela Dueck et Kai Brodersen, *Geography in Classical Antiquity* (Cambridge : Cambridge University Press, 2012), 99-100.

²¹⁷ Robert K. Sherk, « Roman Geographical Exploration and Military Maps », *ANRW* 2, 1 (1974) : 545-6.

(en latin « *limitatio* ») du territoire, ce procédé consiste en un morcellement d'un territoire donné en plusieurs parcelles de terrain (les *centuria*) plus petites, le tout en enregistrant la distance relative entre ces *centuria* qui par le fait même forme des rectangles²¹⁸. Nous comprendrons alors que le travail des arpenteurs romains servait principalement à répondre à des besoins fiscaux, administratifs ou fonciers, ce qui a eu pour effet la production de nombreux documents administratifs qui d'ailleurs étaient préservés dans les archives publiques ou impériales et dont plusieurs nous sont parvenus²¹⁹.

Les *agrimensores* étaient de surcroît présents dans la sphère militaire. Les Romains accordaient une certaine considération concernant l'importance d'avoir recours aux compétences des arpenteurs lorsqu'une armée était en marche. Lors de ses deux expéditions militaires en Dacie, Trajan avait eu recours à un arpenteur civil pour accompagner son armée tout au long de la campagne, comme on peut le voir sur la colonne Trajane²²⁰. De nombreuses inscriptions attestent également de leur présence parmi trois branches de l'armée romaine, en l'occurrence la légion elle-même, les troupes auxiliaires ainsi que la garde prétorienne²²¹. En analysant plusieurs sources à notre disposition, dont un bon nombre d'inscriptions, Robert Sherk a relevé quatre fonctions qui leur étaient attribuées dans l'armée : (1) prendre des mesures pour déterminer l'emplacement et la disposition des camps militaires lorsqu'une armée était en marche ; (2) procéder à une étude de terrain pour les *territorium legionis* ; (3) déterminer de la disposition et de la centuriation des colonies militaires ; (4) ainsi qu'une étude de terrain pour la construction de routes et des *limites* aux frontières²²².

Concernant les cartes d'ordre militaire, Sherk a la conviction qu'elles ont été conçues spécifiquement par les *agrimensores* puisqu'ils sont les seuls à avoir réellement les compétences pour confectionner ce genre de document, ayant reçu une formation professionnelle et technique. De plus, il appuie son argument en tentant d'établir un lien de ressemblance entre les cartes

²¹⁸ Pour la centuriation en général, voir Daniel J. Gargola, « Centuriation » dans *The Encyclopedia of Ancient History*, R.S. Bagnall, K. Brodersen, C.B. Champion, A. Erskine and S.R. Huebner, dir., (Malden : Willey-Blackwell, 2012), <https://doi.org/10.1002/9781444338386.wbeah20028>.

²¹⁹ Oswald A. W. Dilke, *The Roman Land Surveyors. An Introduction to the Agrimensores*, (Newton Abbot : David & Charles, 1971) ; Robert K. Sherk, « Roman Geographical Exploration and Military Maps », *ANRW* 2, 1 (1974) : 334-362.

²²⁰ Voir Alexandre Simon Stefan, *La colonne Trajane : édition illustrée avec les photographies exécutées en 1862 pour Napoléon III* (Paris : Picard, 2015).

²²¹ Robert K. Sherk, « Roman Geographical Exploration and Military Maps », *ANRW* 2, 1 (1974) : 546-551.

²²² *Ibid.*, 551-558.

d'arpenteurs et la Table de Peutinger. Cependant, cet auteur admet que toutes ces évidences ne datent que de l'Empire tardif. De ce fait, les évidences concrètes sont lacunaires ; du moins, ce qui est évident, c'est qu'ils ont amplement contribué au développement de la cartographie romaine, autant d'ordre géographique – et chorographique bien évidemment – que scientifique et mathématique²²³.

Whittaker, pour sa part, n'est pas totalement de cet avis en ce qui concerne leur rôle dans l'établissement des *limites* de l'Empire, soit la 4^e fonction soulevée par Sherk. En effet, selon lui, il n'y aurait aucune évidence qui nous permettrait d'affirmer que les *mensores* ont créé ou ont participé à la création de cartes militaires en lien avec la planification de frontières stratégiques ; leurs fonctions et leur rôle seraient plutôt d'ordre administratif ou pour des tâches pratiques immédiates²²⁴. L'une des évidences qui nous permet d'illustrer les propos de Whittaker est sans aucun doute le silence complet de Frontin dans son manuel tactique « Les Stratagèmes », cité plus haut²²⁵ : à aucun endroit il fait mention à des cartes, et ce, même lorsqu'il explique comment choisir un site pour la bataille (*Stratagèmes*, II, 2) ou pour choisir un point de rendez-vous lors d'une retraite de l'armée (*Stratagèmes*, II, 3). Il en va de même chez Onosandre dans son *Strategikos* : il affirme que n'importe quel général qui se respecte devrait connaître les étoiles – pour savoir l'heure et non pour s'orienter –, avoir de bons guides ainsi que de discuter et de prendre en compte les opinions de ses conseillers et de son personnel militaire. Encore une fois, il n'y a aucune mention à propos de cartes à usage militaire ou servant à la planification stratégique ou à l'élaboration d'une politique frontalière s'inscrivant sur le long terme (*Strategikos*, X, 15 ; XXXIX, 2).

N.J.E Austin et N.B. Rankov rejoignent Whittaker sur ce point. Selon eux, même si les empereurs et les généraux ont probablement envisagé mentalement des itinéraires routiers ou côtiers pour le déplacement de troupes à l'intérieur de l'Empire, il est peu probable qu'ils en utilisaient pour déterminer les limites des territoires à conquérir ou pour les nouvelles lignes

²²³ *Ibid.*, 558-561.

²²⁴ Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 108-109.

²²⁵ Frontin est à la base un *agrimensores*, mais un écrivain théorique et non un praticien, cf. Brian Campbell, *The Writings of the Roman Land Surveyors: Introduction, Text, Translation and Commentary* (Londres : Society for the Promotion of Roman Studies, 2000), xviii ; Serafina Cuomo, « Divide and Rule: Frontinus and Roman Land-Surveying », *Studies in History and Philosophy of Science* 31, 2 (2000): 189-202.

frontalières par la suite créées²²⁶. Pour l'obtention d'informations utiles à la planification tactique ou stratégique, ils avaient plutôt recours à des éclaireurs ou des guides locaux, et non des cartes.

Végèce, un écrivain romain du IV^e siècle EC, affirme dans son *Epitoma rei militaris* (III, 6) que tout commandant militaire devrait consulter et avoir avec lui des itinéraires écrits (*adnotata*) et picturaux (*picta*). Pourtant, Végèce ne faisait pas référence à des cartes géographiques ou topographiques, mais plutôt à des descriptions de routes que très peu nous sont parvenues, dont la Table de Peutinger. Ce genre d'itinéraires, ou tout simplement ce genre de supports visuels, ne sont pas de bons outils de planification d'expéditions militaires ou pour l'établissement de frontières stratégiques ; ils sont plutôt seulement utiles pour la distance entre différents lieux et pour la qualité de la route²²⁷. Comme l'a soulevé Fergus Millar, en ce qui concerne la cartographie, les Romains n'avaient pas les connaissances nécessaires ou des notions claires en lien avec les réalités topographiques des territoires à conquérir pour leur permettre de concevoir une situation militaire générale en termes stratégiques²²⁸.

Dans les faits, nous n'avons aucune évidence qui nous permet de croire que les Romains collectaient et interprétaient systématiquement des informations géographiques relatives aux contrées et aux pays au-delà des territoires sous leur contrôle. L'intelligence romaine était d'ailleurs particulièrement mauvaise en Orient²²⁹. Fondamentalement, tout ce que nous savons des expéditions militaires ou géographiques nous proviennent de rapports produits après les faits, après la fin de la guerre, et donc *post factum*. Concernant les préparations à ce genre d'expédition, nous n'avons encore une fois presque aucune source²³⁰. Qui plus est, nous pouvons retrouver dans la littérature de l'époque de nombreux exemples qui nous montrent que les Romains n'hésitaient pas à s'embarquer dans une campagne militaire tout en n'ayant presque aucune connaissance accrue des territoires qu'ils envahissaient.

Par exemple, d'après Dion Cassius (*Histoire romaine*, lxxvi, 9, 3-4), lors de l'expédition militaire de Septime Sévère en Mésopotamie, ce dernier, au lieu d'occuper la ville de Ctésiphon,

²²⁶ N.J.E Austin et N.B. Rankov, *Exploratio: Military and Political Intelligence in the Roman World From the Second Punic War to the Battle of Adrianople* (Oxfordshire et New York : Routledge, 2014 [1995]), 117.

²²⁷ Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990), 402.

²²⁸ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 15-20.

²²⁹ Sur ce point, voir Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990), 402 ; A. D. Lee, *Information and Frontiers : Roman foreign relations in late antiquity*, (Cambridge et New York : Cambridge University Press, 1993), 109-127.

²³⁰ Une des exceptions apparentes est bien sûr Caius Caesar en Arabie, mentionné plus haut.

décide de revenir en territoire romain après l'avoir seulement pillée. Selon Dion, il y a plusieurs raisons qui ont poussé l'empereur à prendre cette décision. D'abord, le but fondamental de cette campagne militaire était le pillage de la Babylonie, et non de la conquérir et de l'annexer par la suite. Dion nous informe que le manque de provisions et de connaissances géographiques du pays l'a poussé à quitter la région. Isaac met en lumière le fait que ce dernier point peut paraître surprenant puisque l'expédition de Septime Sévère est la troisième de ce genre en Mésopotamie en moins d'un siècle, le tout en y ajoutant le fait que cette région se retrouve sur la Table de Peutinger. Pourtant, que Dion se trompe ou non sur les réelles raisons pourquoi l'empereur a décidé de partir et de ne pas occuper la ville, cela n'enlève rien à la signification que porte ces propos. En effet, le manque de connaissances géographiques était pleinement logique et était tout simplement crédible comme justification pour Dion et son audience²³¹.

Pour conclure, si les cartes romaines ne leur fournissaient pas de représentation réaliste des contrées et territoires compris dans l'Empire ou au-delà, est-il possible pour un empereur ou un officier de l'État ou un militaire de concevoir une planification stratégique rationnelle et élaborée? Ce que nous pouvons alors simplement affirmer est que les évidences tendent plutôt vers le fait que les cartes mentales et les représentations visuelles chez les Romains ne prenaient part ni dans la planification des expéditions militaires, ni dans une quelconque planification stratégique ou tactique concernant la défense territoriale ou même d'une politique frontalière, et ce, peu importe laquelle²³². C'est ce qui nous ramène inévitablement à nos *itineraria*. Aucune source ne suggère qu'il y aurait eu une carte officielle d'État, ni qu'il y avait un bureau ou une agence chargée de la cartographie gouvernementale ou officielle, et ce, à n'importe quelle période de l'Empire. Il faut comprendre alors que les itinéraires qui nous sont directement parvenus, comme la Table de Peutinger ou l'Itinéraire d'Antonin, sont une compilation, une synthèse de plusieurs itinéraires locaux, plus petits, parfois rassemblés ensemble grossièrement à l'aide de routes mineures et produits par des voyageurs ou des marchands²³³. D'ailleurs, ces documents datent tous ou sont tous

²³¹ *Ibid*, 405 ; voir également les pages 402-407 pour d'autres exemples où l'armée romaine s'est aventurée dans des contrées dont ils n'avaient aucune connaissance ou information géographique.

²³² Voir les opinions qui vont dans ce sens de Robert K. Sherk, « Roman Geographical Exploration and Military Maps », *ANRW* 2, 1 (1974) : 534-562 ; Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 », *Britannia* 23 (1982) : 15-20 ; Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 110.

²³³ Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 94-95 ; 105.

postérieurs du milieu du IV^e siècle. Les *itineraria*, écrits ou picturaux, antérieurs à cette date sont tout simplement des rapports de voyage individuel faits par des marchands ou des voyageurs n'ayant aucune relation avec le pouvoir étatique. Autrement dit, ils ont un caractère fondamentalement et uniquement local.

Le parfait exemple de ce genre d'itinéraire individuel est le *Periplus Maris Erythraei*, datant du premier siècle²³⁴, d'un auteur anonyme grec de l'Égypte romaine. Basé sur l'expérience personnelle de l'auteur, ce périple traite de deux grandes routes commerciales, maritimes, qui se basent sur la moisson, soit la route africaine depuis les ports égyptiens de la mer Rouge jusqu'aux détroits plus au sud et qui débouchent sur le golfe d'Aden et le long de la côte orientale africaine jusqu'en la Tanzanie d'aujourd'hui ; ainsi que la route qui part des ports égyptiens de la mer Rouge et qui passe au travers des détroits au sud pour rejoindre le sud-ouest de l'Inde soit par la côte de la péninsule arabique ou directement par l'océan Indien²³⁵. Fondamentalement, cette source nous offre des informations utiles pour les marchands comme les ports accessibles, les commodités du voyage ou même le degré de convivialité des populations locales rencontrées²³⁶.

Un autre exemple significatif, terrestre cette fois-ci, est bien évidemment les *Étapes parthes* d'Isidore de Charax, que nous avons mentionné plus haut. Selon Pline (*Histoire naturelle*, VI, 32 [141]), Isidore – qu'il nomme Dionysius – a été commissionné par Auguste de fournir un compte-rendu complet (*ad commentanda omnia*) avant l'expédition de Caius Caesar en Orient, ce qui a donné un itinéraire, dont un extrait est les *Étapes parthes*. Cet itinéraire décrit vraisemblablement la route commerciale allant de Zeugma (Séleucie de l'Euphrate/Apamée) jusqu'en Inde en passant par l'intermédiaire des vallées fluviales de l'Euphrate et du Tigre. Il offre au lecteur le nom des étapes importantes, leur ordre sur la route ainsi que les distances entre ces lieux – il offre également plusieurs détails descriptifs, comme la pêche aux perles dans le golfe Persique.

²³⁴ Il est communément accepté chez les Modernes que ce texte fut rédigé vers le milieu du I^{er} siècle EC, cf. Wilfrid H. Schoff, *The Periplus of the Erythraean Sea: travel and trade in the Indian Ocean*, (New Dehli : Munshiram Monoharlal Publishers, 2011 [1912]) ; Lionel Casson, *The Periplus Maris Erythraei: Text with Introduction, Translation, and Commentary* (Princeton : Princeton University Press, 1989).

²³⁵ Sur ce *periplus*, voir Lionel Casson, *The Periplus Maris Erythraei: Text with Introduction, Translation, and Commentary* (Princeton : Princeton University Press, 1989).

²³⁶ Voir M. L. Chaumont, « Études d'histoire parthe : V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax » *Syria* 61 (1984) : 63-107.

Le but premier de ces deux documents, nous l'aurions compris, est d'ordre pratique, et non intellectuel. Ils servaient fondamentalement à offrir des informations concernant les axes de communication et les réseaux routiers. Les routes romaines qu'ils documents ont toujours, depuis le tout début de la République, été des instruments de conquête militaire, et plus tard d'administration provinciale. Une courte digression concernant les frontières s'impose alors naturellement. Dans toutes les sources géographiques ou chorographiques dont nous avons traité jusqu'à présent, nous pouvons remarquer qu'il y a une absence totale de frontières en tant que limites de l'Empire romain. Si nous regardons la Table de Peutinger, par exemple, il n'y a aucune trace de frontières territoriales, ni de limites à l'Empire ; les routes passent au-delà des régions administrées directement par Rome sans qu'il n'y ait la moindre indication, sous n'importe quelle forme, de barrière ou de frontière de franchise. La seule limite présente est l'image mentale d'où la route finit. L'essence même des itinéraires réside donc dans les espaces compris entre des lieux, qui suivent de surcroît une succession linéaire. Cette vision de l'espace met l'accent sur la continuité des arrêts, et non sur la continuité du terrain, ce qui reflète la mentalité politique romaine que le monde n'est rien d'autre qu'un réseau de villes et d'espaces urbains reliés entre eux par l'intermédiaire des routes²³⁷.

1.3 La signification du terme *limes* et le concept de frontière

« Frontier policy is of the first practical importance, and has a more profound effect upon peace or warfare of nations than any other factor, political or economic²³⁸ ». Ces mots, prononcés par Lord Curzon (1859-1925) le 2 novembre 1907 au *Sheldonian Theatre*, saisissent pertinemment l'importance des frontières, ou tout simplement des politiques frontalières en général, concernant les relations entre deux États, et ce, autant en temps de guerre qu'en temps de paix. Si l'on veut se pencher sur la stratégie militaire romaine en Orient, il serait alors inconcevable de ne pas faire de réflexions sur ce concept de « frontière » et de « *limes* » chez les Romains.

Comment pouvons-nous donc définir ce concept de « frontière », dont découle d'ailleurs en partie la stratégie impériale visant à structurer les zones frontalières aux périphéries de l'Empire?

²³⁷ Charles R. Whittaker, « Mental Maps : Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir. (Leiden : Boston, 2002), 103, 106-108.

²³⁸ G.N. Curzon, *Frontiers*, (Oxford : Clarendon Press, 1908 [2^e éd.]), 4.

Plusieurs experts vont affirmer qu'il est futile d'essayer de trouver une théorie universelle applicable à toutes les époques et à toutes les régions géographiques du territoire impérial. En effet, bien qu'il soit toujours plus facile de se doter de lignes directrices ou de procédures singulières pour étudier ces principes et ces concepts, les définitions et les théories qui sont applicables pour les frontières modernes, qui s'inscrivent donc dans un contexte d'État-nation, ne sont pourtant pas nécessairement adaptées à l'Antiquité²³⁹.

Quiconque se penche sur l'étude des frontières romaines et de la signification du terme *limes* va bien vite se rendre compte que ces notions sont particulièrement ambiguës et que nombreuses sont les différentes interprétations et définitions parmi les historiens classiques. Cela étant dit, notons que depuis le XIXe siècle, il est communément accepté et tenu pour acquis, de la part des Modernes, que le terme *limes* désigne un système de défense utilisé le long des frontières romaines à partir du Ier siècle de notre ère²⁴⁰. En d'autres termes, les mots « *limes* » et « système de frontières fortifiées » sont essentiellement synonyme. Cette définition de Théodor Mommsen a d'ailleurs fait écho chez Luttwak – ainsi que chez plusieurs autres auteurs –, qui l'a accepté et pris en compte dans le but d'élaborer ses théories concernant la défense frontalière de l'Empire. Selon lui, le terme *limes* fait référence à un système défensif cohérent s'appuyant sur une stratégie centralisée et commune à l'ensemble du territoire sous le contrôle impérial²⁴¹. Ce système était de ce fait conçu pour défendre l'Empire contre des menaces et des ennemis extérieurs. Pour ces chercheurs, il est clair qu'à partir des dernières années de règne d'Auguste, les dirigeants à Rome ont conçu un système de frontières fixes, linéaires et élaborées dans l'optique d'une défense territorial, le tout atteint par des visées stratégiques à long terme et qui a pris la place de la stratégie ouverte d'expansionnisme et de zones frontalières de la période républicaine²⁴². C'est ce que Luttwak nomme « frontière scientifique », un terme qui découle également de notre propre

²³⁹ Voir Benjamin Isaac, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Patrice Brun, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir. (Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993), 105-106, qui nous offre, à titre d'introduction pour son article, un court aperçu de comment à travers l'historiographie, principalement allemande, l'étude des frontières, de même que sa signification propre, s'est développée. À l'aide de ce préambule, il démontre que cette manière moderne de traiter les frontières ne s'applique pas aux études anciennes, et encore moins à l'Empire romain.

²⁴⁰ Le premier qui semble avoir formulé et utilisé cette signification dans ses théories est Theodor Mommsen (1817-1903), qui affirme que *limes* fait référence à des structures permanentes de défense ou une organisation militaire et administrative formelle, cf. Theodor Mommsen, « Der Begriff des Limes », *Gesammelte Schriften* 5 (1908) : 456-64.

²⁴¹ Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès (Paris : Economica, 2009 [1976]), *passim*.

²⁴² Charles R. Whittaker, *Rome and Its Frontier*, 6-7; Charles R. Whittaker, « Where Are the Frontiers Now? », dans *The Roman Army in the East*, David L. Kennedy, dir. (Ann Arbor : Journal of Roman Archaeology, 1996), 25-42.

conception moderne des frontières issue des États-nations, ce qui montrerait de surcroît une pleine conscience stratégique des défenses naturelles, de l'acheminement des ressources et des axes de communication, donc les bases logistiques de la défense romaine.

Effectivement, l'une des considérations importantes à retenir, selon cette approche, est l'importance que les Romains auraient accordée aux frontières dites linéaires et naturelles comme les grands fleuves, par exemple le Rhin, l'Euphrate ou le Danube – ces fleuves ont été par ailleurs souvent sous-estimés et considérés comme étant des barrières défensives²⁴³. L'importance des rivières et des fleuves en tant que frontières est renforcée par l'aspect religieux dans la mentalité romaine, où ces cours d'eau représentaient des marqueurs d'identité et d'espace sacré²⁴⁴.

L'Euphrate, de même que tout l'Orient romain, serait complètement différent des autres parties de l'Empire, dans la mesure où les conditions géographiques et le manque d'approvisionnement en eau faisaient en sorte qu'elle était souvent utilisée comme voie d'invasion, et ce, autant du côté romain que du côté Parthe ou Sassanide – il en va de soi également pour le Tigre, où ces fleuves étaient indispensables pour le ravitaillement de l'armée et en tant que voie logistique. Par conséquent, il faut comprendre les rivières et les fleuves de la manière dont ils étaient compris à l'époque ancienne, et non selon nos propres préconceptions modernes de ceux-ci : les rivières et les fleuves ne sont pas des barrières qui entravent le mouvement, mais sont avant tout des moyens de transport et des axes de communication. D'ailleurs, d'un point de vue militaire, les fleuves sont plutôt indéfendables en tant que ligne frontalière : au Proche-Orient, les vallées fluviales du Tigre et de l'Euphrate sont bordées de tous les côtés par le désert. De cette manière, celui qui veut contrôler ou défendre la vallée doit impérativement contrôler les deux banques de la rivière. En temps de paix, elles jouent un rôle particulièrement important d'un point de vue économique ; en temps de guerre, elles servent inévitablement en tant que ligne de ravitaillement

²⁴³ Sur ce point, voir John Brian Campbell, *Rivers and the Power of Ancient Rome*, (Chapel Hill : The University of North Carolina Press, 2012), où l'auteur procède à un survol sur l'importance culturelle, politique et économique des rivières et des fleuves dans le monde de la Rome antique. Campbell soulève notamment la question du rôle militaire de ces cours d'eau pour les Romains, soit de servir de barrières naturelles pour défendre un territoire, soit en tant que moyen d'accès et d'attaque, en d'autres mots servant principalement d'axe de communication et de ravitaillement, et donc à forte connotation logistique.

²⁴⁴ Voir notamment David Braund, « Rivers Frontiers in the Environmental Psychology of the Roman World », dans *The Roman Army in the East*, David L. Kennedy, dir. (Ann Arbor : Journal of Roman Archaeology, 1996), 43-48. Se référer également Traïan Buruiana, « Les cultes des eaux douces à Rome d'après les sources de la république tardive et du Haut-Empire : une idiosyncrasie culturelle? » (Thèse de Ph.D., Université de Montréal, 2021).

et de bases logistiques pour l'avancées des forces romaines impliquées dans le conflit. Nous allons revenir sur ces points plus bas.

Pourtant, bureaucratiquement, elles sont pratiques et convenables dans la mesure où elles fournissent des lignes de démarcation claires et précises – tant et aussi longtemps, évidemment, que les deux États concernés conviennent de les voir ainsi. C'est pour cette raison que Valerie Maxfield affirme que fondamentalement les rivières et les fleuves sont des routes qui unissent, et non des barrières qui divisent²⁴⁵. John C. Mann va plus loin en soutenant le fait qu'il n'y a rien de tel que des « frontières naturelles ». Les rivières n'ont jamais réellement servi, de manière efficace, à titre de barrières dans l'optique de séparer deux groupes de personnes. Il faut considérer le fait que les Romains ont délibérément choisi de tenir de longues parties du Rhin et du Danube comme étant des choix bureaucratiques²⁴⁶.

Les nouvelles découvertes archéologiques, de même que les différentes publications et discussions issues notamment du *Congress of Roman Frontier Studies*²⁴⁷ (ou *Limeskongress* en allemand) ont en quelque sorte amené à une certaine réinterprétation de la signification des frontières tout en s'opposant aux théories affirmant qu'il y a eu une réinvention des frontières romaines en lignes de défense fixes au cours du Principat. L'un des grands noms s'opposant à cette préconception est Charles R. Whittaker qui nous propose dans ses travaux une analyse socio-économique des frontières de l'Empire. Il s'oppose fondamentalement au concept de frontières scientifiques, stratégiques ou même naturelles (comme les rivières ou les chaînes de montagnes par exemple). Ses théories appliquent plutôt un principe qu'il nomme « zones frontalières »²⁴⁸. Selon cette conception, ces zones frontières seraient un endroit d'échanges économiques et culturels entre plusieurs populations. De ce fait, les frontières étaient le plus souvent des limites administratives plutôt qu'une barrière entre « civilisés » et « barbares ». Finalement, Whittaker souligne le fait que le *limes* répondait à des besoins ou à des considérations logistiques – par exemple le ravitaillement des troupes – plutôt que stratégiques. Ainsi, les fortifications et les barrières artificielles, tels les

²⁴⁵ Valerie A. Maxfield, « [The Frontiers]. Mainland Europe » dans *The Roman World*, John Wachter, dir. (Hoboken : Taylor and Francis, 2013 [1987]), 139.

²⁴⁶ John C. Mann, « The Frontiers of the Principate » dans *ANRW* 2.1, Hildegard Temporini et Wolfgang Haase, dir. (Berlin : De Gruyter, 1974), 513.

²⁴⁷ En ce qui concerne notre recherche, le congrès de l'année 2000 à Amman, en Jordanie, nous est particulièrement intéressant.

²⁴⁸ Whittaker aurait en fait utilisé le concept développé par Owen Lattimore en lien avec la Chine et la Mongolie, cf. Owen Lattimore, *Inner Asian Frontier of China* (Boston : Beacon Press, 1962).

murs, les palissades ou les fossés, auraient plutôt comme fonction de contrôler les mouvements de population et les échanges économiques, mais également de voie de communication, notamment à l'aide des cours d'eau.

En ce qui concerne l'Orient romain, Benjamin Isaac rejoint pour ainsi dire les vues de Whittaker. Bien qu'il accepte que les réalités sociales économiques à la périphérie aient eu un certain rôle à jouer dans les prises de décisions, Isaac maintient le fait que ces décisions ont cependant été prises sans en tenir compte. Les politiques frontalières romaines seraient alors influencées principalement par l'idéologie, les tensions internes et les politiques à court terme. Autrement dit, si l'on se fie aux sources littéraires, les raisons expliquant la prise de décision de partir en guerre ou en campagne militaire seraient la cupidité, la poursuite d'une certaine gloire ou plus tard de religion²⁴⁹.

En ce qui concerne l'utilisation et la signification du terme *limes*, Isaac s'oppose fondamentalement à sa conception traditionnelle. En utilisant des sources littéraires faisant référence aux campagnes en Germanie au cours du Ier siècle, il démontre que le mot *limes* est utilisé pour désigner ou décrire la construction de routes militaires servant de support à l'avancée des troupes. Ensuite, de la fin du Ier siècle jusqu'au IIIe siècle, le terme serait alors utilisé pour indiquer une frontière délimitée de l'Empire et non pour faire référence à des structures militaires ou qui seraient en lien avec l'organisation frontalière. Ce ne serait qu'à partir du IVe siècle que le terme *limes* aurait commencé à prendre cette connotation. En effet, à partir de l'époque de Dioclétien et de la Tétrarchie, le *limes* désignait un district ou une région sous le commandement d'un *dux*, et donc aurait une fonction administrative et non pas défensive ou en lien avec des structures militaires. Il n'y aurait finalement pas de mot en latin pour décrire ce que les Modernes définissent par « frontières défendues ». En fin de compte, le *limes* est un système de contrôle de populations ou de défense interne des axes de communication – par exemple contre les pillards ou les raids. La principale question qu'il faut néanmoins se poser au cours de cette recherche consiste

²⁴⁹ Benjamin Isaac, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Patrice Brun, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir. (Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993).

fondamentalement à comment les Romains ont-ils eux-mêmes conçu et structuré l'espace sous forme de routes et de cartes géographiques²⁵⁰?

Ainsi, le choix des limites du territoire impérial chez les Romains ne s'expliquerait pas par un choix cohérent, rationnel et pragmatique, soit un choix d'utiliser les phénomènes naturels pour la défense du territoire – ce qui revient à dire que c'est la topographie qui impose la frontière. Au contraire, les limites de l'Empire « arose by default²⁵¹ », pour reprendre les mots de John C. Mann. Cela ne veut cependant pas dire pour autant que les facteurs géographiques n'ont pas occasionnellement influencé ou même déterminer la planification militaire. Il est en effet très probable que les territoires, du moins en Orient, étaient conquis par les Romains parce qu'ils étaient attrayants à leurs yeux, ou bien que la défense, dans certains cas, fût un facteur pour déterminer où l'action militaire s'arrêtait ou plutôt se limitait. Nous allons aborder davantage la question de la stratégie militaire et de la politique frontalière romaines en Orient dans le dernier chapitre, mais il reste indéniable que le nerf de la guerre reste fondamentalement leur propre conception du territoire et du concept de frontière, et donc par extension leur politique étrangère.

²⁵⁰ Sur ce point, voir Christian Hänger, *Die Welt im Kopf. Raumbilder und Strategie im Römischen Kaiserreich* (Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2001).

²⁵¹ John C. Mann, « The Frontiers of the Principate » *ANRW* II, 1 (1974): 513.

Chapitre II - Connexion entre l'Orient et l'Occident : axes de communication et réseaux commerciaux

L'histoire globale, en tant que courant historiographique²⁵², ou plus précisément dans notre cas l'histoire connectée, en tant que dispositif pratique de recherche, se penche en particulier sur les rencontres entre le monde européen et les sociétés extraeuropéennes. Pour les fervents de l'histoire connectée – voulant se détacher en quelque sorte de l'emphase trop souvent mise sur le rôle de l'État-nation dans les analyses –, les deux canons théoriques qui dominent les recherches sont la « connexion » et la « globalité ». Dans le cadre de notre étude, cela peut se traduire à examiner l'interaction et l'intersection entre « l'universel » (ou le « global ») et le « local »²⁵³.

L'Empire romain en serait un exemple fort intéressant puisque l'on peut y voir une localité, en l'occurrence Rome, exporter plusieurs aspects de leur culture ou de leur idéologie impériale pour les transposer à l'ensemble de leur territoire impérial, qui est censé être, d'après leur propagande, universel²⁵⁴. L'Empire romain, centré autour du bassin méditerranéen, est alors un monde global en soi, dans le sens où si on considère l'expansion romaine comme étant fondamentalement une expansion de leurs réseaux – comme nous l'avons abordé dans la dernière section –, nous pouvons alors considérer la Méditerranée romaine comme un réseau global, universel, comprenant un grand nombre de localités disparates qui sont liées ou connectées structurellement entre elles par une idéologie universelle, la romanisation, le tout touchant autant aux structures culturelles que juridiques, historiques, administratives, religieuses, littéraires, etc.²⁵⁵

²⁵² Le terme « histoire globale » peut *a priori* amener à la confusion, d'autant plus si nous nous référons aux équivalents, ou tout simplement aux « traductions », anglais ; il faut alors faire la distinction entre *global history* et *world history* : le premier « aborde fréquemment aux rivages du contemporain, s'interrogeant sur les “sources” des processus d'expansion du capitalisme ou de généralisation de l'État-nation en prenant acte de leur actualité, tandis que [le second] fréquente plutôt les territoires de l'histoire antique et moderne, en quête moins de précédents que de variations » ; cf. Romain Bertrand, « Histoire globale, histoire connectée » dans *Historiographies. Concepts et débats*, Christian Delacroix et al., dir. (Paris : Gallimard, 2010), 366.

²⁵³ Sur la « globalisation » en général, se référer à *ibid.*, 366-377 ; Bartolomé Yun Casalilla, « “Localism”, Global History and Transnational History : A Reflection From the Historian of Early Modern Europe » *Historisk Tidskrift* 127 (2007) : 659-678 ; concernant spécifiquement Rome : Martin Pitts et M. J. Versluys, dir., *Globalisation and the Roman World : World History, Connectivity and Material Culture* (Cambridge : Cambridge University Press, 2014).

²⁵⁴ Voir le chapitre 1.3.

²⁵⁵ Se référer à *Ibid.*, particulièrement l'introduction rédigée par Pitts et Versluys (pp 3-31) ainsi que l'entrée de Nederveen Pieterse (pp 225-239). Pour les auteurs considérant la Méditerranée comme une région géographique unique, voir Fernand Braudel, *Les mémoires de la Méditerranée : Préhistoire et Antiquité*, éd. Paule Braudel et

En parallèle, Rome fait inévitablement partie à son tour, en tant que localité, d'un autre monde global, cette fois-ci sur une plus grande échelle, qu'est le monde connu²⁵⁶. Selon Pline, cette connexion est possible uniquement grâce à Rome par le biais de la romanisation et de la *pax romana* :

Quis enim non communicato orbe terrarum maiestate Romani imperii profecisse vitam putet commercio rerum ac societate festae pacis omniaque, etiam quae ante occulta fuerant, in promiscuo usu facta?

Qui en effet n'admettrait point qu'en mettant en communication le monde entier, la majesté de l'Empire romain a fait progresser le genre humain, grâce au commerce des marchandises et à l'union apporté par une paix heureuse, et que toutes les productions, même celles qui étaient cachées auparavant, sont devenues d'usage courant?²⁵⁷

(Pline, *Histoire naturelle*, XIV, 1 [2]).

Cette vision du monde connu comme étant un monde ouvert et interconnecté entre ses différentes localités, rendu possible par le pouvoir romain, est d'autant plus visible dans sa description de la ville de Palmyre : « placée [Palmyre] par son destin particulier entre les deux plus grands empires, celui des Romains et celui des Parthes²⁵⁸ » (*Histoire naturelle*, V, 21 [88]). Pour Pline, cette ville se situe à califourchon entre les deux superpuissances qui dominent le bassin méditerranéen et le Proche-Orient et qui les relie par le fait même²⁵⁹. Une ligne plus basse, il donne sa situation géographique en donnant la distance, en « pas »²⁶⁰, qui la sépare de la côte syrienne et de Séleucie-sur-le-Tigre respectivement. Hamish Cameron soutient que cette construction narrative

Roseline de Ayala (Paris : Éditions de Fallois, 1998 [œuvre posthume depuis un manuscrit rédigé en 1969]) ; Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *The Corrupting Sea: a Study of Mediterranean History* (Malden : Blackwell Publishing, 2000) ; Cyprian Broodbank, *The Making of the Middle Sea: a history of the Mediterranean from the beginning to the emergence of the classical world* (New York : Oxford University Press, 2013). Pour un survol de l'historiographie allemande sur le sujet, remontant au moins jusqu'au XIXe s., voir Yossi Ben-Artiz, « The Idea of a Mediterranean Region in Nineteenth- to Mid-Twentieth-Century German Geography », *Mediterranean Historical Review* 19, 2 (2004) : 2-15.

²⁵⁶ Pour la tradition historiographique qui considère Rome comme étant *un* centre au lieu d'être *le* centre, voir Jack Goody, *Theft of History* (Leiden : Cambridge University Press, 2007). Concernant spécifiquement la Méditerranée romaine vis-à-vis le Proche-Orient, l'Asie centrale et l'océan Indien, voir Warwick Ball, *Rome in the East: the transformation of an empire* (Londres et New York : Routledge, 2000) ; Matthew Fitzpatrick, « Provincializing Rome: The Indian Ocean Trade Network and Roman Imperialism », *Journal of World History* 22, 1 (2011) : 27-54.

²⁵⁷ « quis enim non communicato orbe terrarum maiestate Romani imperii profecisse vitam putet commercio rerum ac societate festae pacis omniaque etiam quae ante occulta fuerant in promiscuo usu facta? » ; traduction tirée de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 645.

²⁵⁸ « privata sorte inter duo imperia summa Romanorum Parthorumque est » ; traduction tirée de *Ibid.*, 238.

²⁵⁹ À noter la remarque d'Ernest Will, « Pline l'Ancien et Palmyre : un problème d'histoire ou d'histoire littéraire » *Syria* 62, 3-4 (1985) : 263-269 qui affirme que ce commentaire de Pline devrait plutôt être vu comme un *topos* littéraire, le tout se basant sur une perception vague de Palmyre au lieu d'informations précises et factuelles.

²⁶⁰ Sur les unités de mesures utilisées à l'époque de la Rome antique, se référer à Franck Jerdrzejewski, *Histoire universelle de la mesure*, (Paris : Ellipses, 2002), 77-78.

implique que Pline considère la côte syrienne et Ctésiphon/Séleucie-sur-le-Tigre comme des équivalents pour les deux empires, tant symboliquement que par leur importance en tant que carrefours économiques : Ctésiphon/Séleucie est la capitale et une plaque tournante commerciale d'un vaste empire terrestre ; tandis que la Méditerranée est la principale voie de communication et de mouvement pour les Romains. De plus, Pline sous-entend, par ce passage, que la stabilité interne de l'Empire est indispensable pour sa participation dans ce réseau global de relations et de connexion entre les Romains et les non-Romains, qui se traduit alors par des axes de communication orientés sur les échanges économiques où la Haute Mésopotamie y joue un rôle central²⁶¹.

Chez les géographes impériaux romains, la Haute Mésopotamie est décrite et abordée comme étant fondamentalement un espace de connexion interimpériale, et cet espace joue d'autant plus un rôle central dans le réseau économique international justement par son aspect connecteur et par son contexte global où Rome a une certaine agentivité marquante. Cet aspect est d'ailleurs un point central parmi les auteurs de la période impériale lorsqu'ils s'adonnent à une description de cette région du monde. Dans l'*Expositio totius mundi et gentium*, un traité géographique anonyme conservé en latin et datant du IV^e siècle, l'emphase est mise sur le fait que les cités des provinces orientales romaines se focalisent spécifiquement sur le commerce : « On dit qu'elle [la cité de Bostra] fait de grandes opérations commerciales²⁶² » (*Expositio*, XXXVIII) ; « On dit qu'elle [la ville de Césarée, en Cappadoce] expédie partout les excellentes marchandises que voici : vêtements en poils de lièvre, belles peaux de Babylone et beaux chevaux des haras impériaux²⁶³ » (*Expositio*, XL). Qui plus est, les empires de l'Iran vont également jouer un rôle d'intermédiaire dans ce réseau global de connexion et d'échanges économiques de niveau mondial, étant également en quelque sorte la pierre angulaire qui permet le contact entre Rome et les civilisations et les peuples d'Asie centrale et d'Extrême-Orient, en l'occurrence la Chine et l'Inde : « comme ils [les

²⁶¹ Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland*, (Leiden et Boston : Brill, 2019), 326-327.

²⁶² Traduction tirée de Anonyme, *Expositio totius mundi et gentium*, trad. et éd. par Jean Rougé. Paris : Les Éditions du Cerf, 1966, 177.

²⁶³ *Ibid.*

Perses] donnent < la possibilité de commercer aux peuples limitrophes de leur pays >, ils paraissent posséder < de tout > en abondance²⁶⁴ » (*Expositio*, XIX)²⁶⁵.

C'est dans cette visée que va donc s'inscrire ce prochain chapitre, soit la Haute Mésopotamie en tant qu'espace de connexion entre l'Orient et l'Occident ainsi qu'en tant que carrefour commercial et voie majeure de communication et de mouvement. Bien évidemment, nous allons nous pencher sur l'intérêt, d'un point de vue militaire, romain pour ces réseaux commerciaux.

2.1 Le commerce longue distance

Κάντεϋθεν ἐπ' αὐτὸν τὸν ὠκεανὸν ἐλθὼν, τὴν τε φύσιν αὐτοῦ καταμαθὼν καὶ πλοῖόν τι ἐς Ἰνδίαν πλέον ἰδὼν, εἶπεν ὅτι “πάντως ἂν καὶ ἐπὶ τοὺς Ἰνδοὺς, εἰ νέος ἔτι ἦν, ἐπεραιώθην”. Ἰνδοὺς τε γὰρ ἐνενοεῖ, καὶ τὰ ἐκείνων πράγματα ἐπολυπραγμόνει, τὸν τε Ἀλέξανδρον ἐμακάριζε

S'étant avancé delà jusqu'à l'Océan, et instruit de la nature de cette mer [le golfe Persique], il [Trajan] dit, à la vue d'un vaisseau cinglant pour l'Inde : “Je ne manquerais pas d'aller chez les Indiens, si j'étais encore jeune”. Il songeait aux Indiens, s'informait des affaires de ces peuples, et vantait le bonheur d'Alexandre²⁶⁶

(Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 29)

Le commerce longue distance, entre l'Empire romain et l'Orient, a depuis longtemps façonné les esprits, et ce, autant dans l'imaginaire collectif des Romains²⁶⁷ que d'un point de vue académique chez les Modernes. Cet imaginaire, qu'a apporté les accomplissements d'Alexandre le

²⁶⁴ *Ibid.*, 155.

²⁶⁵ Du moins, ceci est vrai pour la période sassanide (l'*Expositio* a été rédigé au IVe siècle et la dynastie des Sassanides est arrivée au pouvoir en 224).

²⁶⁶ Traduction tirée de Dion Cassius, *Histoire romaine*, tome 8, trad. de E. Gros, 1866, Paris : Firmin Didot.

²⁶⁷ Charles R. Whittaker, « “To Reach India and Pursue the Dawn”: the Roman view of India » *Studies in History* 14, 1 (1998) : 11, 15.

Grand – toujours présents dans l’esprit de l’empereur Trajan (98-117 EC) quatre siècles plus tard –, a parallèlement alimenté « l’appétit » des sujets romains pour les biens orientaux provenant de la Chine ou de l’Inde, communément appelés « produits de luxe »²⁶⁸. Avant de poursuivre plus loin, une courte clarification s’impose. Dans les faits, ces « produits de luxe » consistent essentiellement à des matières premières et des produits manufacturés venant de l’Est : ces produits, à l’époque, sont considérés comme des biens de luxe. *A priori*, la soie chinoise et les gemmes de tout genre sembleraient représenter la plus grosse part de ce marché, mais il est de plus en plus démontré, dans la littérature moderne, que de nombreux produits, comme l’encens, les aromatiques et le poivre, sont devenus des nécessités dans la vie des sujets romains, autant à des buts médicaux que religieux ou culinaires²⁶⁹.

Fondamentalement, nous pouvons dégager deux artères principales parmi lesquelles les biens orientaux parvenaient jusqu’au bassin méditerranéen, ou *vice versa* : (1) par voie maritime directe depuis l’Inde au travers de l’océan Indien pour atteindre la mer Rouge en contournant la péninsule arabique ; (2) par voie terrestre depuis la Chine via la « route de la soie » passant au travers de l’Asie centrale et de l’Empire parthe²⁷⁰. Concernant la première voie commerciale, cette dernière comporte elle-même deux variantes, soit allant directement de l’Inde aux ports de l’Égypte et de l’Arabie méridionale et occidentale, soit au travers du golfe Persique et du désert de Syrie via Palmyre ou de la Haute Mésopotamie en remontant le cours de l’Euphrate. Il faut alors comprendre qu’il y avait plusieurs itinéraires possibles que les marchands et commerçants pouvaient emprunter pour se procurer des marchandises orientales, et dans de nombreux cas, les marchands combinaient les voyages terrestres et maritimes²⁷¹.

²⁶⁸ Samuel T. Parker, « The Roman ‘Aqaba Project: the 2000 campaign » *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 46 (2002) : 55.

²⁶⁹ Steven Sidebotham, *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa, 30 B.C. – A.D. 217*, (Leiden : E.J. Brill, 1986), 15 ; Kenneth McPherson, *The Indian Ocean: a history of people and the sea*, (Delhi : Oxford University Press, 1995 [1993]), 79-82.

²⁷⁰ Pour un aperçu de l’histoire et des recherches archéologiques de la « route de la soie », voir Valerie Hansen, *The Silk Road: a new history*, (Oxford et New York : Oxford University Press, 2012) ; voir également la discussion sur la nature et les opérations des réseaux commerciaux entre l’Empire romain et l’Asie centrale de Nathanael Andrade, « The Voyage of Maes Titianos and the Dynamics of Social Connectivity Between the Roman Levant and Central Asia/West China », *MedAnt* 18 (2015) : 41-74.

²⁷¹ Pour une description de ces deux variantes ainsi que les facteurs pris en compte par les marchands pour choisir laquelle emprunter, voir Eivind H. Seland, « The Persian Gulf or the Red Sea? Two Axes in Ancient Indian Ocean Trade, Where to Go and Why » *The Archaeology of Travel and Communication* 43, 3 (2011) : 398-409. Voir également Jean-François Salles, « Antique Maritime Channels from the Mediterranean to the Indian Ocean » dans *From the Mediterranean to the China Sea. Miscellaneous Notes*, Claude Guillot, Denys Lombard et Roderich Ptak, éd. (Wiesbaden : Harrassowitz Verlag, 1998), 46-47.

Depuis au moins le II^e millénaire AEC, il y avait une multitude de petits réseaux locaux d'échanges économiques qui s'opéraient sur ces deux artères principales²⁷². À l'époque hellénistique, ou plus précisément à l'époque séleucide et lagide, ces axes de communication et d'échanges économiques étaient déjà bien en vigueur. En effet, les biens et marchandises indiens atteignaient les marchés occidentaux à Antioche ou Gaza via la région du golfe en remontant la vallée fluviale de l'Euphrate²⁷³. Par conséquent, lorsque les Romains, à cette époque, prennent finalement le contrôle de ces régions de la Méditerranée orientale et les administrent directement en les organisant en province, ils ont par le fait même tout simplement pris le contrôle des territoires où le commerce longue distance était déjà fermement établi²⁷⁴.

Concernant l'artère commerciale de la mer Rouge, c'est pourtant réellement à partir de l'époque romaine, plus précisément entre le I^{er} siècle AEC et le I^{er} siècle EC, que celle-ci va de devenir de plus en plus active de manière soutenue²⁷⁵. Nous pouvons voir chez Strabon qu'en effet, depuis l'annexion de l'Égypte à la suite de la victoire d'Octave (Auguste) contre Marc-Antoine en 30 AEC, le volume des échanges commerciaux avec l'Orient au travers de la mer Rouge vers l'Inde a augmenté de manière significative : « nous pouvons témoigner qu'on voyait jusqu'à cent vingt navires mettre la voile de Myoshormos pour l'Inde, alors que précédemment, sous le règne des Ptolémées, bien peu de gens avaient l'audace de lancer leurs navires et de faire commerce de la marchandise indienne²⁷⁶ » (*Géographie*, II, 5, 12). Plus loin dans son œuvre, Strabon nous informe également sur l'augmentation massive des revenus tirés de ce commerce avec l'Inde. Ceci peut être expliqué par la hausse des expéditions maritimes dans la mer d'Arabie en comparaison avec l'époque hellénistique d'une part – qui revient à dire, par extension, une augmentation du volume

²⁷² Sur les échanges commerciaux entre la région du golfe et le nord de l'Inde durant l'âge du Bronze, voir Shereen Ratnagar, *Trading Encounters: from the Euphrates to the Indus in the Bronze Age*, (New Delhi : Oxford University Press, 2004).

²⁷³ Jean-François Salles, « Antique Maritime Channels from the Mediterranean to the Indian Ocean » dans *From the Mediterranean to the China Sea. Miscellaneous Notes*, Claude Guillot, Denys Lombard et Roderich Ptak, éd. (Wiesbaden : Harrassowitz Verlag, 1998), 58.

²⁷⁴ Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 16.

²⁷⁵ *Ibid.*, 61 ; voir également Matthew Adam Cobb, *Rome and the Indian Ocean Trade from Augustus to the Early Third Century CE*, (Leiden et Boston : Brill, 2018), 28-60 qui présente comment les Romains ont poursuivis et augmenté l'héritage lagide du commerce avec l'Orient tout en démontrant comment ils ont contribué, en tant que participants majeurs, au dynamisme socio-économique du réseau commerciale allant de la Méditerranée occidentale à l'océan Indien.

²⁷⁶ « ὅτι καὶ ἑκατὸν καὶ εἴκοσι νῆες πλέοιεν ἐκ Μυὸς ὄρμου πρὸς τὴν Ἰνδικήν, πρότερον ἐπὶ τῶν Πτολεμαϊκῶν βασιλείων ὀλίγων παντάπασι θαρρούντων πλεῖν καὶ τὸν Ἰνδικὸν ἐμπορεύεσθαι φόρτον » ; traduction tirée de Strabon, *Géographie*, texte établi et traduit par Germaine Aujac, 1969, Paris : Les Belles Lettres, 93.

des échanges –, ainsi que la perception des taxes qui en découle d'autre part²⁷⁷ – il y a une double perception de taxes, l'une sur l'importation et l'autre sur l'exportation.

La meilleure source documentaire que nous disposons concernant les routes commerciales de la mer Rouge est probablement le *Periplus Maris Erythraei*. Cette oeuvre décrit essentiellement les principaux ports de l'océan Indien où les marchands romains échangeaient des biens européens contre des biens orientaux tout en nous fournissant une liste des objets importés et exportés, ce qui démontre une activité commerciale intense sur cette artère²⁷⁸. Le *Periplus* met également en lumière l'aspect segmenté du commerce dans l'océan Indien : il était plutôt rare qu'un seul marchand fasse l'entièreté du voyage de l'Égypte à l'Inde ; il faut donc voir le commerce longue distance entre Rome et l'Inde comme un système compartimenté et de commerce redistributif, probablement divisé en secteurs spécialisés²⁷⁹. Cependant, en raison du fait que le *Periplus* est fondamentalement un guide pour les marchands romains, la portée de cette source est alors relativement restreinte, dans le sens où elle ne se limite uniquement qu'à une seule route, autrement dit en ignorant les itinéraires alternatifs qui étaient utilisés à la même époque.

Bien qu'on affirme souvent que les routes maritimes de la mer Rouge et de l'océan Indien étaient celles où il y avait le plus grand trafic commercial²⁸⁰ – que cela soit une réalité de l'époque ou que ça soit tout simplement dû au hasard des sources et des trouvailles archéologiques²⁸¹ –, cela ne veut pas dire pour autant que les autres itinéraires alternatifs n'étaient pas empruntés et utilisés. Les découvertes archéologiques nous confirment au contraire que peu importe quelle artère commerciale était plus proéminente que l'autre à une époque donnée, il y avait néanmoins une continuité dans le trafic maritime autant dans le golfe Persique que dans la mer Rouge²⁸². Ainsi, les routes commerciales terrestres passant par la Mésopotamie et le Croissant fertile – en suivant d'un

²⁷⁷ Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 13.

²⁷⁸ Jean-François Salles, « Antique Maritime Channels from the Mediterranean to the Indian Ocean » dans *From the Mediterranean to the China Sea. Miscellaneous Notes*, Claude Guillot, Denys Lombard et Roderich Ptak, éd. (Wiesbaden : Harrassowitz Verlag, 1998), 61-62.

²⁷⁹ *Ibid.*

²⁸⁰ Voir, entre autres, Roberta Tomber, *Indo-Roman Trade. From Pots to Pepper*, (Londres : Duckworth, 2008), 109-116 ; Katrien Rutten, « The Roman Fine Wares of ed-Dur (Umm al-Qaiwain, U.A.E.) and Their Distribution in the Persian Gulf and the Indian Ocean », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 18, 1 (2007) : 8-24.

²⁸¹ Il y a peu d'évidences de l'activité commerciale des Romains dans la région du golfe Persique, ce qui pourrait provenir du fait que les ports de cette région étaient dominés par les marchands arabes ou perses, cf. Jean-François Salles, « The Periplus of the Erythraean Sea and the Arab-Persian Gulf », *Topoi. Orient-Occident* 3, 2 (1993) : 513.

²⁸² Jean-François Salles, « Antique Maritime Channels from the Mediterranean to the Indian Ocean » dans *From the Mediterranean to the China Sea. Miscellaneous Notes*, Claude Guillot, Denys Lombard et Roderich Ptak, éd. (Wiesbaden : Harrassowitz Verlag, 1998), 48.

point de vue relatif la vallée fluviale de l'Euphrate – sont également des artères vitales dans les échanges économiques entre l'Occident et l'Orient au cours des premiers siècles de la période impériale²⁸³. Ce sont à présent précisément ces routes que nous allons aborder en délaissant en quelque sorte le commerce maritime de l'océan Indien pour ne pas sortir du cadre de notre étude.

2.2 Les routes de l'Euphrate

En comparaison avec les routes maritimes de l'océan Indien, nous disposons que de très peu d'évidences concernant les artères commerciales terrestres reliant l'Empire romain et l'Orient par l'intermédiaire de l'Empire parthe et de la Mésopotamie, mais nous savons néanmoins qu'elles existaient²⁸⁴. L'une de ces évidences nous provient d'un itinéraire, les *Étapes parthes* d'Isidore de Charax, datant du règne d'Auguste ou possiblement de Tibère²⁸⁵. Isidore était un Greco-Nabatéen de la ville de Spasinou Charax, ce qui revient à dire qu'il était de langue et culture grecques tout en étant un sujet de l'Empire parthe. D'ailleurs, Pline le cite régulièrement comme étant une autorité en ce qui concerne les questions purement géographiques²⁸⁶. L'une de ses œuvres portant son nom nous est parvenue : les « Σταθμοί Παρθικοί », que les Romains ont traduit par « *Mansiones Parthicae* », soit les « *Étapes parthes* » en français ou « *Parthian Stations* » en anglais.

Essentiellement, les *Étapes parthes* sont un itinéraire allant d'Antioche à Séleucie-sur-le-Tigre en suivant le cours de l'Euphrate – dans les faits, les « stations », ou « étapes », commencent réellement à Séleucie de l'Euphrate/Apamée (Zeugma)²⁸⁷, soit à l'endroit où la traversée de

²⁸³ Voir la discussion de David F. Graf, « The Silk Road Between Syria and China » dans *Trade, Commerce, and the State in the Roman World*, Andrew Wilson et Alan Bowman, dir. (Oxford et New York : Oxford University Press, 2018), 443-530.

²⁸⁴ David F. Graf, « The Silk Road Between Syria and China » dans *Trade, Commerce, and the State in the Roman World*, Andrew Wilson et Alan Bowman, dir. (Oxford et New York : Oxford University Press, 2018), 506-507.

²⁸⁵ Pour les débats concernant la datation des *Étapes parthes*, voir la discussion de Marie-Louise Chaumont, « Études d'histoire parthe V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre selon l'itinéraire d'Isidore de Charax » *Syria* 61, 1-2 (1984) : 65. Cette auteure, au travers de cet article, dément les théories des Modernes affirmant que la date de composition des *Étapes parthes* remonte au III^e siècle AEC, qu'elle juge beaucoup trop haute. Pour se faire, Chaumont s'est penchée sur les propres sources possibles d'Isidore, qui, selon elle, reposeraient en majorité sur des listes d'étapes, autrement dit des itinéraires, faites par des marchands dans un but pragmatique. Elle arrive à cette conclusion en affirmant que la plupart des toponymes et particularités géographiques présents dans le document sont purement araméens, la langue des autochtones de la région couverte, soit de Zeugma à Séleucie-sur-le-Tigre.

²⁸⁶ Pline, *Histoire naturelle*, II, 62 [242, 243, 245, 246] ; IV, 30 [102], 37 [121] ; V, 6 [40], 9 [47], 33 [127], 35 [129], 36 [132], 39 [139].

²⁸⁷ Zeugma, « Ζεύγμα » en grec ancien, qui signifie « pont/lien », est en réalité une appellation pour désigner la ville de Séleucie de l'Euphrate, fondée vers 300 AEC par Séleucos I^{er} Nicator, l'un des Diadoques et fondateur de la dynastie des Séleucides. Avec Apamée, elles se situent de part et d'autre de l'Euphrate. C'est pour cette raison que le

l'Euphrate se fait généralement le mieux²⁸⁸ –, ainsi que de Séleucie-sur-le-Tigre jusqu'aux frontières du nord-ouest de l'Inde (nommé « Scythie »), là où le pouvoir parthe cesse. Brièvement, la route franchit l'Euphrate à Séleucie/Zeugma, traverse l'Osroène en descendant le cours du Balikh pour ensuite atteindre l'Euphrate. De là, au confluent des deux fleuves, elle va suivre l'Euphrate jusqu'au Naarmalcha²⁸⁹ (= « canal royal ») pour ensuite rejoindre le Tigre et Ctésiphon/Séleucie-sur-le-Tigre. Jusqu'à peu près la bouche du Khabour, les stations se situent sur la rive gauche (orientale) de l'Euphrate ; à partir de Nabagath (Circesium), elles se situent sur la rive droite (occidentale)²⁹⁰. Isidore nous informe que tout au long de cette route, il y avait des caravansérails, qui ont à la base été érigés par les Achéménides le long de leur « route royale » allant de Suse à Sardis²⁹¹. Il faut cependant comprendre que l'itinéraire d'Isidore ne représente pas uniquement les étapes de la route royale achéménide, mais contient également certains caravansérails fortifiés par les Parthes, et d'autres qui ont été maintenus par les Romains²⁹².

Pourtant, bien que les *Stations parthes* soient essentiellement une description de l'une des routes commerciales de l'Euphrate, Isidore nous informe que très peu, si ce n'est pas aucunement, sur le trafic économique de la région, ni sur les biens qui y étaient transportés ou sur le volume de ces échanges. Ainsi pour dire que la portée de cette source est relativement restreinte, dans le sens où l'itinéraire ici décrit nous est déjà bien connu (il l'est d'ailleurs encore utilisé à notre époque) – cependant, il faut mentionner qu'il révèle d'importants centres commerciaux ou stratégiques le

nom de « Zeugma » supplante les autres, puisque Zeugma « relie » ces villes ensemble. Cf. Pline, *Histoire naturelle*, V, 21 [86] ; VI, 30 [119] ; Jörg Wagner, *Seleukia am Euphrat / Zeugma*, (Wiesbaden : L. Reichert, 1976), 52 ; M. L. Chaumont, « Études d'histoire parthe : V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax » *Syria* 61 (1984) : 69. Voir également Michal Gawlikowski, « Thapsacus and Zeugma. The Crossing of the Euphrates in Antiquity » *Iraq* 58 (1996) : 123-133 qui pense fermement que Séleucie/Zeugma est en réalité la ville de Thapsacus ; elle aurait tout simplement changé de nom à l'époque hellénistique.

²⁸⁸ Sur la traversée de l'Euphrate à cet endroit, voir, entre autres, Pline, *Histoire naturelle*, V, 21 [86].

²⁸⁹ Sur le Naarmalcha, voir François Paschoud, « Le Naarmalcha : à propos du tracé d'un canal en Mésopotamie moyenne », *Syria*. 55, 3-4 (1978) : 345-359.

²⁹⁰ Pour une description plus détaillée de cet itinéraire, étapes par étapes, stations par stations, se référer à W.H. Schoff, *Parthian Stations. By Isidore of Charax. An Account of the Overland Trade Route Between the Levant and India in the First Century B.C. The Greek Text, With Translation and Commentary*, (Philadelphie : Commercial Museum, 1914) ; Marie-Louise Chaumont, « Études d'histoire parthe V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre selon l'itinéraire d'Isidore de Charax » *Syria* 61, 1-2 (1984) : 63-107 ; Michal Gawlikowski, « La route de l'Euphrate d'Isidore à Julien » dans *Géographie historique au Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, gresques, romaines, byzantines) : Actes de la Table Ronde de Valbonne 16-18 septembre 1985*, Pierre-Louis Gatier, Bruno Helly et Jean-Paul Rey-Coquais, dir. (Paris : Éditions du CRNS, 1988) : 77-98. Voir également les Fig. 8-10.

²⁹¹ Hérodote, *Histoires*, V, 52 les mentionne.

²⁹² W.H. Schoff, *Parthian Stations. By Isidore of Charax. An Account of the Overland Trade Route Between the Levant and India in the First Century B.C. The Greek Text, With Translation and Commentary*, (Philadelphie : Commercial Museum, 1914).

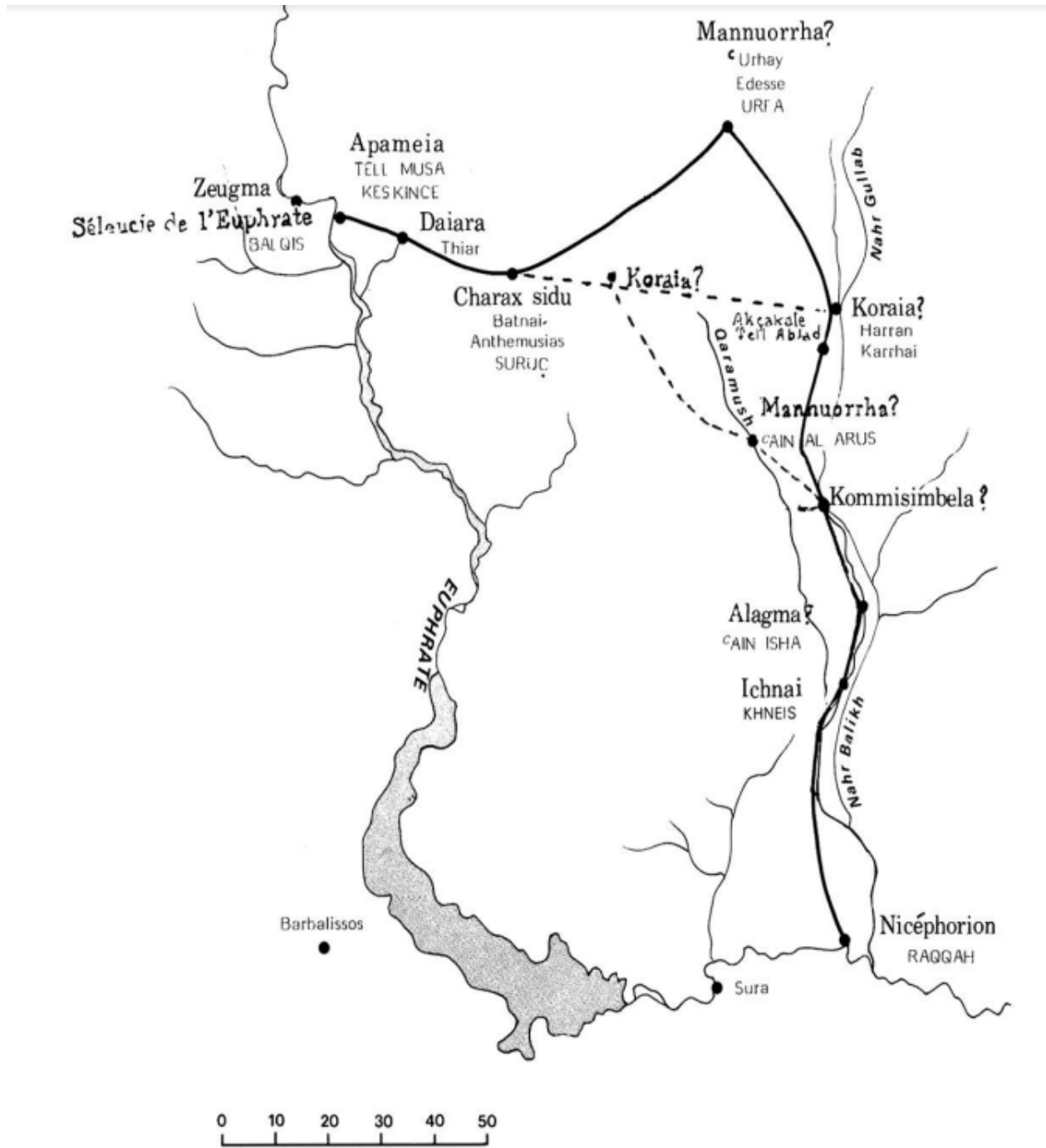


Fig. 8 : La route royale des Parthes 1. De Séleucie de l'Euphrate à Nicéphorion²⁹³

²⁹³ Tirée de M. L. Chaumont, « Études d'histoire parthe : V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax » *Syria* 61 (1984) : 72.

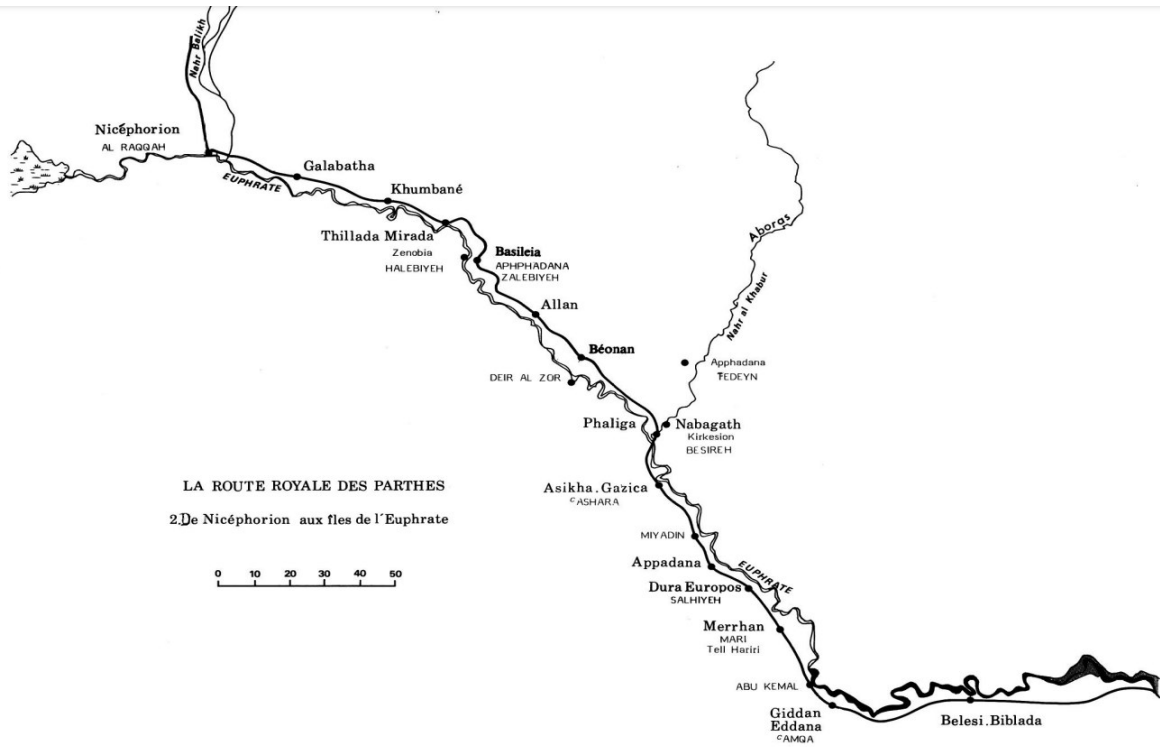


Fig. 9 : La route royale des Parthes 2. De Nicēphorion aux îles de l'Euphrate²⁹⁴

²⁹⁴ *Ibid.*, 81.

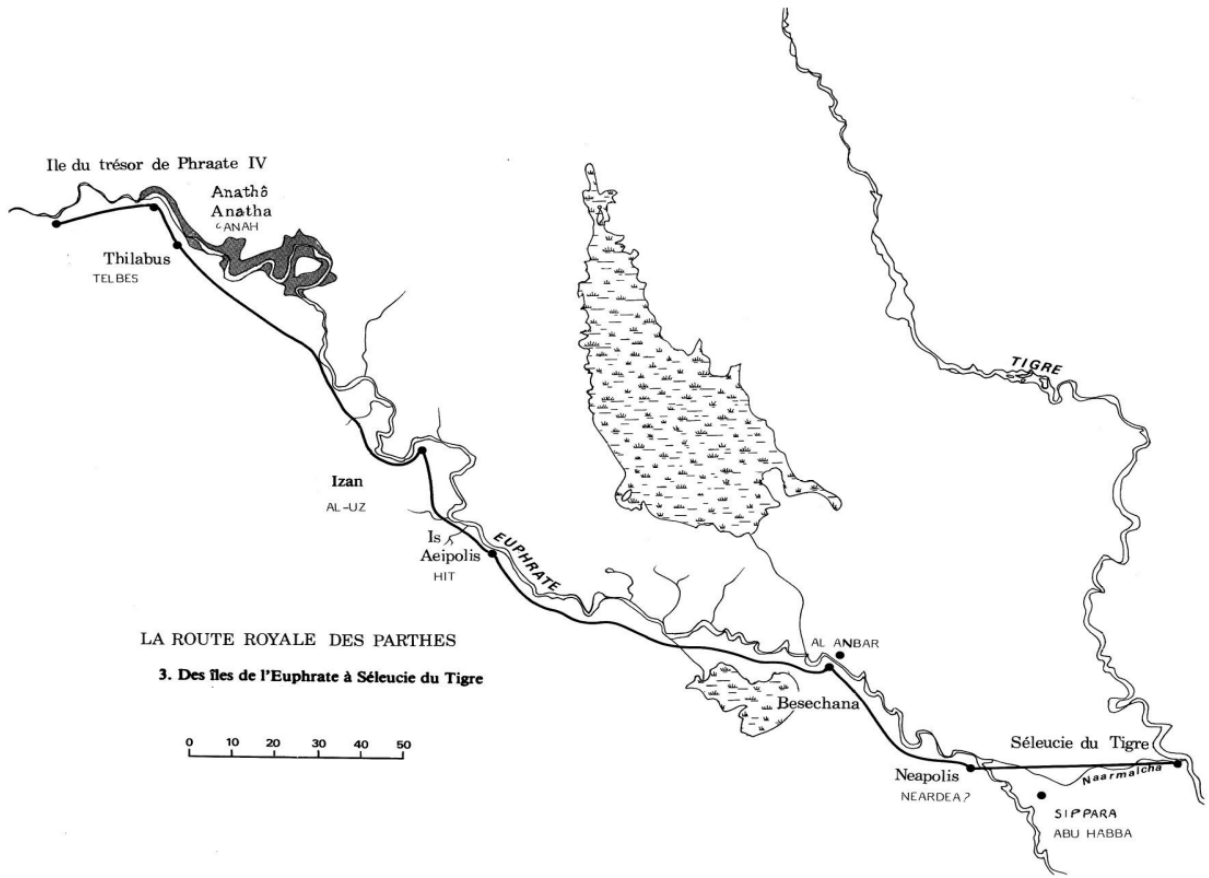


Fig. 10 : La route royale des Parthes 3. Des îles de l'Euphrate à Séleucie-sur-le-Tigre²⁹⁵

²⁹⁵ *Ibid.*, 94.

long de l'Euphrate, dont Zeugma. En effet, cette route était déjà empruntée et connue au temps des Assyriens. Plus tard, les Achéménides l'ont incluse dans leur réseau routier en érigeant plusieurs stations. Sous la domination séleucide, les Macédoniens ont fondé tout au long de cette route des colonies militaires – souvent dans des localités déjà établies et prospères à l'époque – dans une optique stratégique en lien avec la défense des territoires conquis tout en poursuivant leur politique d'hellénisation de ces régions. À l'époque parthe, il semble que la route n'a guère subi de changement ou de modifications considérables²⁹⁶.

Ce que l'on peut principalement tirer de cette source est que n'importe quel voyageur désirant aller vers l'est doit d'abord aller vers le sud-est jusqu'à l'endroit où l'Euphrate et le Tigre sont le plus proches. Ensuite, les axes commerciaux longue distance continuent soit vers le nord-est en Médie, soit vers le sud jusqu'aux bouches du golfe Persique.

Selon Fergus Millar, les *Étapes parthes* ne peuvent pas non plus servir d'équivalent au *Periplus*, mais sur terre, et ce, même si elles nous informent quelque peu sur les routes commerciales de la région et qu'elles nous sont pertinentes pour notre compréhension du commerce longue distance à cette époque²⁹⁷. La raison est simple : l'intérêt de l'auteur, Isidore, n'est pas d'ordre social ou économique, ou même mercantile, mais bien politique. Effectivement, comme nous l'avons déjà mentionné, l'itinéraire commence à Zeugma et fini là où le pouvoir parthe cesse. Entre tout cela, l'auteur se concentre uniquement sur des informations d'ordre politique, principalement du point de vue d'un habitant ou d'un commerçant parthe²⁹⁸, par exemple en élaborant sur si telle ou telle ville est à la base une fondation grecque. De plus, l'itinéraire, dans sa description, est réparti sur dix-neuf régions distinctes²⁹⁹, qui, essentiellement, représente l'organisation provinciale de l'Empire parthe, soit tout simplement les différentes satrapies et par la suite les différentes hyparchies.

Qui plus est, selon Gary Young, il y a peu d'évidences qui nous permettent de croire que l'itinéraire d'Isidore était grandement utilisé dans les premiers siècles de notre ère, du moins en

²⁹⁶ M. L. Chaumont, « Études d'histoire parthe : V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax » *Syria* 61 (1984) : 105-107.

²⁹⁷ Fergus Millar, « Caravan Cities : the Roman Near East and Long-Distance Trade by Land », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 42 (1998) : 120.

²⁹⁸ *Ibid.*

²⁹⁹ Dans son introduction, Isidore nous donne une liste de ces régions : Mésopotamie et Babylonie, Appolloniatide, Chalontide, Médie Cambadène, Médie supérieure, Rhagiane de Médie, Choarène, Comisène, Hyrcanie, Astauène, Parthyène, Apavarcticène, Margiane, Arie, Anavôn, Zarangiane, Sacastène, Arachosie.

comparaison avec les routes maritimes allant de l'Inde jusqu'en Égypte via l'océan Indien³⁰⁰. Dans les faits, les sources que nous disposons, autant littéraires qu'archéologiques ou épigraphiques, ne nous informent aucunement sur le volume de ces échanges. En raison de cela, nous n'avons alors aucun moyen de savoir quelle route ou quelle variante de telle route était le plus utilisée en les comparant entre elles. Ceci est d'autant plus vrai si on considère le fait qu'il y a une forte disparité dans la documentation qui nous est disponible entre la route de la mer Rouge et celle de l'Euphrate et de la Mésopotamie. Toutefois, bien que cette affirmation des Modernes soit principalement basée sur des suppositions, il est fort probable que les routes commerciales de Mésopotamie étaient largement utilisées.

Nous retrouvons pourtant deux passages chez Pline qui peuvent nous informer quelque peu sur ce volume des marchandises échangées : « il n'est pas une année où l'Inde ne soustrait pas à notre empire moins de cinquante millions de sesterces et ne nous renvoie en échange des marchandises qui se vendent chez nous au centuple³⁰¹ » (*Histoire naturelle*, VI, 26 [101]) ; « Mais en vérité la mer d'Arabie est plus heureuse encore : c'est en effet de là que ce pays tire les perles qu'il nous envoie et, selon l'estimation minimale, ce sont cent millions de sesterces que l'Inde, les Sères et cette péninsule arabique enlèvent tous les ans à notre empire³⁰² » (*Histoire naturelle*, XII, 41 [84]). Certains Modernes, dont Moses I. Finley, ont affirmé que ces chiffres avancés par Pline ne pouvaient pas être réellement pris en compte puisqu'ils ne sont pas factuels ; ils découlent au contraire d'une affirmation d'ordre moral venant d'un stoïcien³⁰³ : ce que Pline voulait avancer n'était pas des chiffres concrets, mais plutôt sa préoccupation concernant un certain déséquilibre commerciale entraînant une hémorragie monétaire, dans la mesure où les devises romaines sortaient de l'économie de l'Empire, ou tout simplement de son territoire, pour ne faire entrer que des biens consommables, manufacturés ou des matières premières, sans contrepartie monétaire. Fondièrément, selon Finley, l'assertion de Pline est d'abord et avant tout moralisatrice dans l'optique où il critique un aspect de la société dont il fait partie, soit la *luxuria*, qu'il condamne et

³⁰⁰ Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 189.

³⁰¹ « imperii nostri exhauriente India et merces remittente, quae apud nos centuplicato veneant » ; traduction tirée de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 281.

³⁰² « verum Arabiae etiamnum felicius mare est ex illo namque margaritas mittit. minimaque computatione miliens centena milia sestertium annis omnibus India et Seres et paeninsula illa imperio nostro adimunt » ; traduction tirée de *Ibid.*, 603.

³⁰³ Moses I. Finley, *The Ancient Economy*, (Berkeley : University of California Press, 1999 [édition révisée de 1973]), 132.

considère comme un vice³⁰⁴. Ce passage doit donc être vu plutôt comme le reflet de la mentalité romaine de l'époque en lien avec le rejet de la *luxuria*, le tout dans le but de revenir aux *mos maiorum* (= littéralement « mœurs des anciens »)³⁰⁵.

Fergus Millar critiqua vivement cette assomption de Finley. Selon lui, l'auteur rejette à tort une approche quantitative pour adopter plutôt un « common cultural-psychological framework³⁰⁶ ». En d'autres termes, le jugement moral de Pline n'invalide pas automatiquement les données empiriques qu'il avance. Dans les faits, il nous est impossible – faute de sources qui corroborent ces données – de savoir si ces chiffres sont douteux ou à prendre en considération. Ces deux passages se veulent sans aucun doute alarmistes et traduisent clairement la préoccupation de Pline envers ce drainage monétaire que selon lui subit Rome, mais fondamentalement, il ne parle pas d'or ou d'argent, il nous donne tout simplement leur valeur en termes de sesterces. Le simple fait que Pline exprime son inquiétude en lien avec les coûts du commerce de biens de luxes avec l'Orient témoigne néanmoins que ce commerce longue distance était bien connu à Rome – et non un simple phénomène local – en plus d'être perçu comme un problème important qui mérite une certaine attention, et ce, peut-être aussi par l'empereur lui-même³⁰⁷.

De plus, ce problème d'hémorragie monétaire serait beaucoup moins grave qu'on a voulu le faire croire. Selon Young, si nous examinons minutieusement les sources dont nous avons à notre disposition, principalement le *Periplus*, nous pouvons remarquer qu'une bonne portion du commerce oriental était conduit en se basant sur un système d'échange, soit par le troc ou par l'intermédiaire de l'exportation de produits venant d'Égypte, comme le vin, certains métaux³⁰⁸ ou d'autres produits venant des quatre coins de l'Empire³⁰⁹. Il faut cependant relativiser ces

³⁰⁴ Sur la préoccupation des Anciens dans la littérature ancienne concernant le luxe, voir également Tacite, *Annales*, III, 53, 4 : « Les vêtements que portes, indifféremment, les femmes et les hommes, et ce qui appartient en propre aux femmes, et ce pourquoi, afin de se procurer des pierres précieuses, notre argent est exporté chez les peuples étrangers, voire ennemis? » ; traduction tirée de Tacite, *Annales*, texte établi et traduit par Pierre Grimal, 1993 [1990], Paris : Éditions Gallimard, 138.

³⁰⁵ Sur l'aspect moralisateur concernant le commerce de biens de luxe chez les Romains, voir la discussion de Young (2001), 184-186.

³⁰⁶ Fergus Millar, « Caravan Cities : the Roman Near East and Long-Distance Trade by Land », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 42 (1998), 122.

³⁰⁷ *Ibid.*, 122-123.

³⁰⁸ Pour les métaux, voir Lionel Casson, *The Periplus Maris Erythraei: Text with Introduction, Translation, and Commentary*, (Princeton : Princeton University Press, 1989), 27-29.

³⁰⁹ Gary Young, *Rome's Eastern Trade : International Commerce and Imperial Policy, 31 BC – AD 305*, (Londres : Routledge, 2001), 81-168, 183-184. Voir également A. Walser, « Zur Rolle des Geldes im Handel zwischen dem Imperium Romanum, Südarabien und Indien in der frühen Kaiserzeit » *Münstersche Beiträge zur antiken*

affirmations en y apportant des nuances. En effet, il serait imprudent de nier tout drainage, peut-être moins grave que certains Modernes ont avancé, mais il existait. Prenons pour simple exemple le *Periplus*, qui nous informe que pour obtenir du poivre de Muziris et de Nelcynda, dans le sud de l'Inde, les marchands avaient impérativement besoin de devises³¹⁰ – ce qui est confirmé par les nombreuses pièces de monnaie romaines retrouvées dans cette région.

Il y a un autre point considérable que nous trouvons important de remettre en perspective : si on compare le volume de ces trésors de pièces de monnaie retrouvés en Dacie ou en Germanie, par exemple, avec ceux qui ont été retrouvés en Inde, la différence est notable, dans le sens où la quantité de monnaies retrouvées en Inde est nettement inférieure. Il serait alors raisonnable de penser que le drainage monétaire dans des régions comme la Germanie ou la Dacie était soit plus élevé, soit comparable³¹¹.

Ainsi, ce problème de déséquilibre commercial entraînant une hémorragie monétaire n'est pas un aussi gros problème que certains auteurs ont voulu faire croire. Même si ce l'était, les dirigeants à Rome en étaient soit inconscients, soit insouciant, ou tout simplement n'ont rien fait pour régler ce problème. Dans les faits, les Romains ont construit des routes, des stations caravanières, des ports, des installations et infrastructures dans le but de protéger militairement les caravanes de marchands. En d'autres termes, ils ont encouragé le commerce avec l'Orient, et non découragé. La raison est particulièrement simple : ce réseau commercial, par l'intermédiaire des taxes d'importation, rapporte des revenus considérables à l'État impérial, nous allons revenir sur ce point plus bas.

Pour revenir aux *Étapes parthes*, il y avait en réalité deux variantes à cet itinéraire, qui probablement étaient beaucoup plus utilisées par les marchands au cours de notre période pour cette étude : (1) au travers du désert de Syrie via Palmyre ; (2) ainsi qu'au travers du désert des steppes de Mésopotamie. En ce qui concerne la deuxième – nous allons revenir sur la route de Palmyre dans la prochaine section –, Strabon est la meilleure évidence dont nous disposons :

Handelsgeschichte 20, 2 (2001) : 81-107 qui argumente que le commerce romano-oriental se faisait principalement par le troc, et que les devises y jouaient un rôle minimal.

³¹⁰ *Periplus*, 29.

³¹¹ Pour les chiffres exacts, ainsi que pour une étude de ces trésors retrouvés à cet endroit, se référer à Christopher Howgego, « The Supply and Use of Money in the Roman World 200 B.C. to A.D. 300 » *JRS* 82 (1992) : 1-31 ; Kenneth W. Harl, *Coinage in the Roman Economy, 300 B.C. to A.D. 700*, (Baltimore et Londres : John Hopkins University Press, 1996), 309-312.

ὕπὸ τῶν Μαλίων νυνὶ λεγομένων, καὶ τῆς ἐκείνων ἐρημίας ἢ ὁδὸς τοῖς ἐκ τῆς Συρίας εἰς Σελεύκειαν καὶ Βαβυλῶνα ἐμπορευομένοις ἐστίν. Ἡ μὲν οὖν διάβασις τοῦ Εὐφράτου κατὰ τὴν Ἀνθεμουσίαν ἐστὶν αὐτοῖς, τόπον τῆς Μεσοποταμίας· ὑπέρκειται δὲ τοῦ ποταμοῦ σχοίνους τέτταρας διέχουσα ἢ Βαμβύκη, ἣν καὶ Ἐδεσσαν καὶ Ἰερὰν πόλιν καλοῦσιν, ἐν ἣ τμῶσι τὴν Συρίαν θεὸν τὴν Ἀταργάτιν. Διαβάντων δὲ ἡ ὁδὸς ἐστὶ διὰ τῆς ἐρήμου ἐπὶ τοὺς τῆς Βαβυλωνίας ὄρους μέχρι Σκηνῶν, ἀξιολόγου πόλεως ἐπὶ τινος διώρυγος ἰδρυμένης. Ἔστι δ' ἀπὸ τῆς διαβάσεως μέχρι Σκηνῶν ἡμερῶν πέντε καὶ εἴκοσιν ὁδός. Καμηλῖται δ' εἰσὶ, καταγωγὰς ἔχοντες τοτὲ μὲν ὑδρείων εὐπόρους τῶν λακκαίων τὸ πλεόν, τοτὲ δ' ἐπακτοῖς χρώμενοι τοῖς ὕδασι. Παρέχουσι δ' αὐτοῖς οἱ Σκηνῖται τὴν τε εἰρήνην καὶ τὴν μετριότητα τῆς τῶν τελῶν πράξεως, ἥς χάριν φεύγοντες τὴν παραποταμίαν διὰ τῆς ἐρήμου παραβάλλονται, καταλιπόντες ἐν δεξιᾷ τὸν ποταμὸν ἡμερῶν σχεδόν τι τριῶν ὁδόν. Οἱ γὰρ παροικοῦντες ἐκατέρωθεν τὸν ποταμὸν φύλαρχοι, χώραν οὐκ εὐπορον ἔχοντες, ἦττον δὲ ἄπορον νεμόμενοι, δυναστείαν ἕκαστος ἰδίᾳ περιβεβλημένος ἴδιον καὶ τελώνιον ἔχει, καὶ τοῦτ' οὐ μέτριον. χαλεπὸν γὰρ ἐν τοῖς τοσοῦτοις καὶ τοῦτοις αὐθάδεσι κοινὸν ἀφορισθῆναι μέτρον τὸ τῷ ἐμπόρῳ λυσιτελές.

L'itinéraire suivi par les marchands qui de la Syrie se dirigent vers Séleucie et vers Babylone traverse tout le territoire et tout le désert des Arabes Scénites (des Maliens, pour dire comme certains auteurs aujourd'hui) : c'est à la hauteur d'Anthémusie, localité dépendant de la Mésopotamie, qu'ils passent l'Euphrate ; ils laissent derrière eux, à 4 schoenes au-dessus du fleuve, la ville de Bambycé, ville qu'on désigne aussi sous les noms d'Édesse et de Hiérapolis et dont les habitants ont un culte particulier pour Atargatis, l'une des déesses syriennes ; puis, après avoir passé le fleuve, ils coupent le désert dans la direction de la frontière babylonienne et atteignent ainsi Scenae, ville importante bâtie sur le bord d'un canal. Du passage de l'Euphrate à Scenae on compte vingt-cinq journées de marche. Dans le trajet, on rencontre des hôtelleries tenues par des chameliers et toujours bien pourvues d'eau, soit d'eau de citerne (ce qui est le cas le plus habituel), soit d'eau apportée [à dos de chameau comme les autres provisions]. Les Scénites n'inquiètent pas ces marchands, ils modèrent même en leur faveur les droits qu'ils exigent d'ordinaire. Les marchands le savent, et, plutôt que de continuer à suivre la rive ultérieure du fleuve, ils s'engagent hardiment dans le désert, en ayant soin d'avoir toujours le fleuve à leur droite et de s'en tenir à une distance moyenne de trois journées : autrement, ils auraient affaire aux chefs des tribus établies des deux côtés du fleuve, lesquelles possèdent là des terrains moins arides que le désert lui-même, mais encore assez pauvres ; et, comme ces phylarques sont tous indépendants les uns des autres, il leur faudrait payer à chacun un droit particulier et toujours fort élevé, vu qu'il serait bien difficile d'amener un si grand nombre d'intéressés, d'humeur généralement peu traitable, à fixer un tarif commun qui fût avantageux aux marchands³¹²

(Strabon, *Géographie*, XVI, 27)

D'abord, ce que nous pouvons tirer de ce passage est que certains marchands empruntaient la route de l'Euphrate pour aller de la Syrie jusqu'en Babylonie ou à Séleucie/Ctésiphon, et ce, en passant

³¹² Traduction tirée de Strabon, *Géographie*, trad. et éd. par Amédée Tardieu, Paris : Librairie de L. Hachette et Cie, 1867.

par le territoire des Scénites³¹³. Bien que sa description topologique de l'itinéraire soit relativement vague, Strabon met pourtant l'accent sur les différentes activités le long de la route. En d'autres mots, au lieu de décrire la région en détail d'un point de vue géographique, il fait plutôt référence aux commodités disponibles aux commerçants le long de cet itinéraire, en l'occurrence les différentes stations, les points d'approvisionnement en eau et tout ce qui concerne la collecte de taxes. Cela fait donc en sorte que Strabon nous offre essentiellement une description d'une route mercantile, en plus d'être selon le point de vue des marchands eux-mêmes : le passage concerne d'abord le mouvement de ces marchands pour finir avec les difficultés d'obtenir un avantage commercial dans cette profession.

En ce qui concerne l'approvisionnement en eau, Strabon nous informe que ce sont les différentes haltes routières qui s'assurent qu'il y en a suffisamment pour les marchands, et non les caravanes elles-mêmes qui en transportent avec elles tout le long de leur voyage. Selon Cameron, ceci sous-entend un haut degré d'organisation de la part des guides en chameaux en conjonction avec les tribus locales concernant le transport d'eau pour s'assurer que les citernes soient toujours bien remplies³¹⁴. Cette perspective mercantile et logistique de l'itinéraire de Strabon met d'ailleurs en lumière sa propre conception de la Mésopotamie en tant que « tout ». À noter qu'il omet de décrire les importants centres urbains le long de l'Euphrate, par exemple les cités hellénistiques de Nicéphorion, Doura-Europos ou Circesium – soit il les omet intentionnellement, soit il les inclut parmi les phylarques. Cela étant dit, Cameron arrive donc à la conclusion que selon la propre conception de Strabon de cet espace, l'activité commerciale n'est pas connectée avec la culture sédentaire des terres fertiles de la Haute Mésopotamie. Les interactions présentes dans ces descriptions, entre les marchands et les populations locales, concernent uniquement la route qui traverse ainsi la Mésopotamie. Dans les faits, chez Strabon, cet itinéraire ne sert pas à relier ou à connecter les cités de la Mésopotamie entre elles ou au monde extérieur, mais agit plutôt comme un transit qui relie les espaces méditerranéen et iranien. Autrement dit, la Mésopotamie n'est nul

³¹³ Le terme « scénite » est normalement traduit par « peuples vivant dans des tentes » (« *tent-dwellers* » en anglais). Cependant, Strabon, particulièrement dans le passage cité ci-dessus, utilise ce terme plutôt pour désigner la région qui se situe entre le Tigre et l'Euphrate en Moyenne et Basse Mésopotamie, soit la Babylonie. Cf. Fred M. Donner, « Xenophon's Arabia », *Iraq* 48 (1986) : 4 ; Michael Macdonald, « “Les Arabes en Syrie” or “La pénétration des Arabes en Syrie” », *Topoi. Orient-Occident* 4 (2003) : 315.

³¹⁴ Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland*, (Leiden et Boston : Brill, 2019), 240.

autre qu'un espace de mouvement transitoire entre l'Empire romain et les empires de l'Iran ; cette route est plutôt une voie qui passe par cet endroit au lieu d'être intégrée dans un réseau local.

Finalement, l'essentiel que nous pouvons retenir du passage de Strabon est que les marchands, après le passage de l'Euphrate, restent à une distance de trois jours de marche du fleuve. La raison de ce détour est que les chefs des tribus scénites, qui vivent plus à l'intérieur dans le désert de Mésopotamie, sont plus modérés dans leurs droits de passage que les phylarques présents le long de l'Euphrate en plus de fournir de l'eau pour les convois de caravanes, comme nous venons de la mentionner plus haut. Comme l'a expliqué Strabon, si un marchand ou un groupe de marchands décide d'emprunter l'itinéraire qui suit le cours de l'Euphrate pour atteindre la Basse Mésopotamie et la région du golfe (autrement dit celui d'Isidore de Charax), il devra inévitablement passer sur les territoires de ces différents phylarques. Cependant, bien qu'ils soient sous la zone d'influence parthe, à l'époque, ces phylarques restaient relativement indépendants. En effet, sous les Arsacides, l'Empire parthe était un État décentralisé où il y avait une multitude de royaumes ou de principautés semi-indépendants³¹⁵. Chacun de ces phylarques, individuellement, avait alors la liberté de gérer leur propre politique intérieure tout en gardant leurs institutions politiques, ce qui inclut évidemment la collecte de taxe sur les droits de passage. Ainsi, si un marchand décide de faire le voyage, disons, d'Antioche jusqu'au golfe Persique par l'intermédiaire de l'Euphrate, il devra payer des droits de passage à chacun de ces États-clients, l'un à la suite de l'autre. C'est pour cette raison que selon Strabon, les commerçants choisissaient plutôt de rester à trois jours de marche à l'est de l'Euphrate, pour justement éviter ces différentes taxes de douane. Le voyage au travers du désert de Mésopotamie, pour sa part, était plus périlleux, mais moins coûteux.

Par la construction narrative qu'utilise Strabon, soit de nous offrir un itinéraire alternatif par l'intermédiaire de la comparaison, cela sous-entend que n'importe quel marchand avait inévitablement un choix : atteindre la région du golfe Persique par l'intermédiaire de l'Euphrate lui-même, ou plutôt traverser le désert de Mésopotamie à une distance de trois jours de marche du fleuve. Simplement par le fait que le choix nous est donné témoigne de l'existence même de ces deux variantes de la même route, et ce, déjà bien établies au Ier siècle AEC. La pérennité de ces

³¹⁵ Neilson C. Debevoise, *A Political History of Parthia* (Chicago : University of Chicago Press, 1938), 143-178 ; Edward Dąbrowa, « The Arsacid Empire » dans *The Oxford Handbook of Iranian History*, Touraj Daryaee, dir. (Oxford : Oxford University Press, 2012), 164-186.

routes du nord, peu importe la variante, nous est d'autant plus visible dans un passage d'Ammien Marcellin, un auteur plus tardif du IV^e siècle, lorsqu'il nous donne la description d'une foire commerciale à Batnae (Anthemusia), une ville de Haute Mésopotamie se situant entre la ville de Séleucie de l'Euphrate/Apamée et le Balikh :

Batnae municipium in Anthemusia conditum Macedonum manu priscorum ab Euphrate flumine breui spatio disparatur, refertum mercatoribus opulentis, ubi annua sollemnitate prope Septembris initium mensis ad nundinas magna promiscuae fortunae conuenit multitudo ad commercanda quae Indi mittunt et Seres aliaque plurima uehi terra marique consueta

La ville de Batné, fondée jadis en Anthémusie par une bande de Macédoniens, est séparé de l'Euphrate par une courte distance ; elle est pleine de riches commerçants quand une solennité annuelle, vers le début de septembre, rassemble pour une foire une foule considérable de toutes conditions, pour acheter les marchandises qui proviennent des Indes et du pays des Sères et beaucoup d'autres produits transportés d'ordinaire par terre et par mer³¹⁶

(Amm. Marc., *Histoire*, XIV, 3, 3)

A priori, bien qu'Ammien parle rarement dans ses digressions des activités économiques de ces régions de Mésopotamie, il cite néanmoins de nombreuses cités et villes qu'Isidore mentionne également, ce qui témoigne bien évidemment de la survie, d'un point de vue économique, de ces villes (entre le I^{er} siècle AEC et le IV^e siècle EC), mais également de la pérennité des mouvements le long de cette route ainsi que de leur usage commercial³¹⁷. Qui plus est, la référence aux biens provenant de la Chine (« pays des Sères ») pourrait également évoquer la fameuse « route de la soie » passant à cet endroit pour atteindre le bassin méditerranéen. Ammien fait pourtant également allusion aux biens indiens, ainsi qu'à des marchandises qui sont parvenus jusqu'à Batnae par voie terrestre et maritime.

Selon Fergus Millar, ce que ces références signifient nous est expliqué lorsqu'Ammien, plus loin dans son œuvre, s'adonne à la description de la campagne militaire de 363 sous l'empereur Julien en Mésopotamie contre les Sassanides, dont il a lui-même participé en tant qu'officier³¹⁸ :

³¹⁶ Traduction tirée de Amm. Marc., *Histoire*, tome I, texte établi et traduit par Édouard Pelletier, 1968, Paris : Les Belles Lettres, 67.

³¹⁷ Voir la discussion de Hamish Cameron, *Making Mesopotamia : Geography and Empire in a Romano-Iranian Borderland*, (Leiden et Boston : Brill, 2019), 247.

³¹⁸ Fergus Millar, « Caravan Cities : the Roman Near East and Long-Distance Trade by Land », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 42 (1998), 127-128. Sur Ammien Marcellin en tant qu'historien militaire et en tant que militaire lui-même, se référer à Louis Dilleman, « Ammien Marcellin et les pays de l'Euphrate et du Tigre » *Syria* 38, 1-2 (1961) : 87-158 ; Gary A. Crump, *Ammianus Marcellinus as a Military Historian*, (Wiesbaden : Steiner, 1975).

depuis Antioche, Julien marche son armée jusqu'à l'Euphrate en passant par Beroea (Alep) et Hiérapolis ; après la traversée du fleuve, il se dirige ensuite vers Batnae et après Carrhes. De là, il feint de rejoindre le Tigre pour plutôt descendre le cours du Balikh jusqu'au confluent de l'Euphrate et suivre ce fleuve jusqu'au Naarmalcha, et finalement Séleucie/Ctésiphon³¹⁹. Autrement dit, Julien emprunte exactement la route que les *Étapes parthes* d'Isidore en fait la description.

C'est exactement ce dernier aspect que nous devons prendre en compte : en temps de paix, ces routes jouent un rôle économique prééminent, certes, mais en temps de guerre, elles jouent principalement un rôle de lignes de communication, de ravitaillement et d'avancées en territoires ennemis. Ce qui est certain, c'est que cette route de l'Euphrate, celle qu'Isidore nous décrit, a pendant longtemps gardé une certaine fonction de voie stratégique (dans le sens moderne du terme). Lors des expéditions militaires des empereurs Trajan (114-117 EC)³²⁰, Verus (161-166 EC) et Julien (363) en Mésopotamie contre les Parthes ou les Sassanides, ces trois empereurs ont utilisé le transport fluvial, soit l'Euphrate lui-même, en tant que lien principal entre leur empire et leur ligne d'avancement en territoire ennemi. Si on se fie à Strabon, la route de l'Euphrate était régulièrement délaissée par les marchands et les caravanes depuis au moins le Ier siècle AEC. Que la vallée de l'Euphrate, à l'époque d'Auguste, soit réellement bloquée ou non – pour reprendre les mots de Franz Cumont³²¹ –, l'Euphrate était de toute évidence grandement utilisé militairement en tant que voie logistique et de ravitaillement au cours des guerres que Rome a entrepris contre les empires de l'Iran.

Charles Whittaker a démontré que le ravitaillement pour une armée en marche, lorsqu'elle est en territoire ennemi, est bien évidemment plus qu'important et impératif puisqu'elle lui est impossible de s'appuyer uniquement sur la production agricole des marchés locaux – qui sont d'ailleurs extrêmement imprévisibles, et ce, même dans une période de grand développement provincial³²². Une autre étude de Myfanwy L. Jones, concernant pour sa part un fort romain datant du IIe siècle EC au Pays de Galles, a démontré que même si une région peut, théoriquement,

³¹⁹ Amm. Marc., *Histoire*, XXIII, 2-3.

³²⁰ Grâce au *Partica* d'Arrien, une œuvre perdue à l'exception de quelques fragments, certaines étapes de la campagne militaire de Trajan contre les Parthes nous sont connues, dont plusieurs correspondent à l'itinéraire d'Isidore : Phaliga, Anatha et Naarda (possiblement Neapolis). Voir Arrien, *Parthica*, frag. 8, 10 et 64 ; cf. A. G. Roos et Gerhard Wirth, dir., *Flavius Arrianus vol. II. Scripta Minora et Fragmenta*, (Monachii : In aedibus K.G. Saur, 2002), 229, 230, 243.

³²¹ Franz Cumont, *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)*, (Paris : P. Geuthner, 1926), xxxv-xxxvi.

³²² Charles R Whittaker, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994), 101.

subvenir à l'alimentation des soldats, il y avait néanmoins une certaine quantité de nourriture qui y était importée pour l'approvisionnement des soldats stationnés dans cette région³²³. Pourtant, les études et ces calculs théoriques sur le ravitaillement des soldats ignorent presque tout le temps deux facteurs importants, soit les caprices du climat ainsi que la difficulté des communautés de subsistance d'augmenter significativement leur production agricole dans une optique de subvenir aux besoins d'une armée en marche ou des soldats stationnés aux marges de l'Empire. Les Anciens et les hommes militaires de l'époque étaient parfaitement conscients de l'importance du ravitaillement et d'importer de la nourriture pour une armée, qu'elle soit stationnée aux limites de l'Empire ou dans un territoire ennemi lors de campagnes militaires³²⁴.

Qui plus est, dans son analyse de l'armée de Trajan lors de ses deux campagnes militaires en Dacie (101-102 EC ; 105-106 EC), Ian Richmond remarque que tous les forts légionnaires frontaliers que l'empereur a établis en Europe se situent tous – à l'exception de León, en Ibérie (Espagne) – directement sur un grand fleuve puisque le transport fluvial offre une bonne alternative au trafic routier ainsi que « a more rapid conveyance for armies on campaign³²⁵ ». Le transport fluvial était ainsi vu comme étant un élément essentiel dans l'organisation des campagnes militaires et du ravitaillement de ces armées en marche – bien évidemment, quand l'expédition en question se déroulait dans une région où il y avait effectivement un fleuve ou une rivière navigable.

La question à soulever désormais est à savoir si ce principe peut s'appliquer à la frontière orientale et à la Mésopotamie en raison de la grande urbanisation et la capacité supérieure de production agricole de ce territoire – autrement dit du Croissant fertile – en comparaison avec la région danubienne (Dacie, soit la Roumanie d'aujourd'hui). Quoi qu'il en soit, T. B. Mitford a pourtant démontré que l'établissement des forts légionnaires en Orient allait de pair avec l'avancée de l'armée de Trajan lors de sa campagne contre les Parthes³²⁶. Ainsi, ces installations militaires ne servent pas à la défense territoriale, ou même à assurer l'hégémonie romaine de cette région, mais

³²³ Myfanwy Lloyd Jones, *Society and Settlement in Wales and the Marches, 500 B.C. to A.D. 1100*, (Oxford : B.A.R., 1984), 43-45.

³²⁴ Sur ce point, voir Végèce, *Epitoma rei militaris*, III, 3 qui dit que la faim est plus féroce que l'épée (« *ferro saevior fames est* ») ; pour les problèmes de nourriture d'une armée en marche, se référer à Willy Goenman-van Waateringe, « Food for Soldier, Food for Thought » dans *Barbarians and Romans in North-West Europe*, John Barrett et al., dir. (Oxford : B.A.R., 1989), 96-107.

³²⁵ Ian Richmond, *Trajan's Army on Trajan's Column*, (Londres : British School at Rome, 1982), 31.

³²⁶ T. B. Mitford, « Cappadocia and Armenia Minor: Historical setting of the *limes* » *ANRW* II, 7.2 (1980) : 1198-1199.

sont plutôt utilisée comme ligne logistique et comme voie de ravitaillement pour les armées romaines (ou en prévision de futures invasions³²⁷).

Cela étant dit, tout ce que nous savons, et tout ce qui nous importe de savoir, dans le cadre de notre étude, est qu'il y avait bel et bien des axes de communication et des routes commerciales longue distance qui reliaient et connectaient par le fait même les mondes méditerranéen et iranien, ou même l'Extrême-Orient et le sous-continent indien. Whittaker, au travers de ses études socio-économiques des frontières de l'Empire romain, a à de nombreuses reprises mis de l'avant que l'Euphrate n'était pas en effet une ligne frontalière qui divise ou sépare – que ça soit d'un point politique, culturel ou même ethnique –, mais bien une ligne de communication entre le nord et le sud de la Mésopotamie, ou encore entre la Syrie et le golfe Persique³²⁸. Ainsi, l'Empire romain n'est en aucun cas entouré de frontières scientifiques ou naturelles tout comme un cordon sanitaire défensif – comme l'a soulevé Luttwak, par exemple³²⁹ –, du moins pas dans le sens que l'a défini Lucien Febvre, soit une limite où Rome fait inévitablement face à ses ennemis³³⁰. Il faut alors percevoir les frontières romaines plutôt comme des zones frontalières et non des lignes qui empêchent ou bloquent le mouvement, et ce, malgré l'illusion que peuvent donner les murailles, comme le mur d'Hadrien³³¹, ou même les fleuves, comme le Rhin, le Danube et l'Euphrate³³². Il a d'ailleurs été démontré que ces soi-disant frontières sont efficaces contre des pillards, mais pas contre de grandes armées coalisées³³³. Nous le répétons, et nous ne le répéterons jamais assez dans ce mémoire, les fleuves et les rivières connectent, permettent de lier plutôt que séparent ou divisent : ils doivent être perçus comme des routes, des axes de communication et non des frontières linéaires ou scientifiques dans une optique de défense territoriale.

³²⁷ Voir Benjamin Isaac *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*. New-York: Oxford University Press, 2000 [1990], 101-160.

³²⁸ Charles R Whittaker, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994), 78.

³²⁹ Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*. trad. Bernadette et Jean Pagès, (Paris : Economica, 2009 [1976]), *passim*.

³³⁰ Lucien Febvre, *La terre et l'évolution humaine*, (Paris : Albin Michel, 1970 [1922]), 331 ; *Id.*, « Frontière » *Revue de synthèse historique* 45 (1928) : 32.

³³¹ Voir Paul Guichonnet et Claude Raffestin, *Géographie des frontières*, (Paris : Presses universitaires de France, 1974), 16 qui comparent le mur d'Hadrien et la Grande Muraille de Chine ; George Curzon, *Frontiers*, (Oxford : Clarendon University Press, 1907), 25 qui qualifie la Grande Muraille de Chine comme étant « more a line of trespass than a frontier ».

³³² Ceci est la principale théorie qu'avance Whittaker au travers de ses études sur le sujet., cf. *infra*, 5.

³³³ Luo Zewen Dai Lenbo, « Pourquoi la muraille fut construite » dans *La Grande Muraille*, Hubert Delahaye, dir. (Paris : Armand Collin, 1982 [1978]), 42-51.

2.3 Le rôle de Palmyre

En 1932, Michael Rostovtzeff qualifia Palmyre de « cité caravanière » (« *caravan city* ») – et même la seule *vraie* cité caravanière, comparativement à Doura-Europos ou à Pétra par exemple –, dans le sens où c'est ce qui définit son caractère propre : Palmyre est une cité de commerce, et ce, non pas avec l'échange local de biens, mais plutôt avec le commerce longue³³⁴. Sa « vocation » serait donc principalement économique, et c'est d'ailleurs principalement de cet aspect qu'elle en tire sa prospérité notoire. Cette affirmation a donné lieu à une tendance historiographique qui voit justement Palmyre comme une ville solennellement commerciale, la désignant comme un « port romain du désert³³⁵ », ou de la « Venise des sables³³⁶ ». Cependant, cette prédominance du commerce de Palmyre pourrait bien être attribuée au hasard des sources qui nous sont parvenues³³⁷. Comme nous l'avons vu plus haut, il y avait plusieurs routes alternatives que les marchands pouvaient emprunter pour transporter des biens et marchandises de la Syrie jusqu'à la région du golfe (ou *vice versa*), et puisque les sources sont complètement muettes sur le volume de ces échanges, il nous est alors impossible de déterminer laquelle de ces routes était la plus. Le simple fait que des alternatives existaient – et ce, même avant la destruction de Palmyre par les Romains en 272 suite à leur tentative de former leur propre empire – témoigne par le fait même que le volume de ces échanges, ainsi que de la demande romaine pour les biens orientaux, était assez élevé pour que ces différentes routes soient bel et bien utilisées en grand nombre par les marchands.

Néanmoins, certains modernes se sont penchés sur la question des coûts et du temps de transport si l'on compare un voyage maritime à un voyage terrestre³³⁸. Richard Duncan-Jones a avancé certains chiffres concernant le ratio des prix de transport, soit maritime : fluviale : terrestre = 1 : 4.9 : 28³³⁹. La raison de cette différence de prix, où le coût du transport terrestre est nettement plus élevé, peut être expliquée par le fait que sur une courte distance, les animaux de trait, ainsi

³³⁴ Michael Rostovtzeff, *Caravan Cities*, (Oxford : The Clarendon Press, 1932).

³³⁵ Javier Teixidor, *Un port romain du désert : Palmyre et son commerce d'auguste à Caracalla*, (Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984).

³³⁶ Ernest Will, *Les Palmyréniens. La Venise des sables*, (Paris : Armand Colin, 1992).

³³⁷ Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 173.

³³⁸ Voir, entre autres, Owen Lattimore, « The Frontier in History » dans *Studies in Frontier History : Collected Papers, 1928-1958* (Oxford : Oxford University Press, 1962), 479 ; Kenneth D. White, *Greek and Roman Technology*, (Ithaca : Cornell University Press, 1984), 127-140 ; Richard Duncan-Jones, *The Economy of the Roman Empire: quantitative studies* (Cambridge : Cambridge University Press, 1982), 366-369.

³³⁹ *Ibid.*

que les marchands eux-mêmes, consommaient la marge de profit que pouvaient leur rapporter leurs marchandises. Cependant, le voyage terrestre à l'aide de chameaux était différent, puisque ces animaux pouvaient brouter directement dans les steppes de Mésopotamie. D'ailleurs, dans l'édit de Dioclétien concernant les prix de marchandises, le prix de transport par chameau est établi à environ 20% moins cher³⁴⁰. Ce dernier point pouvait en effet rendre la route de Palmyre relativement intéressante pour un commerçant voulant faire le voyage entre la Syrie et le golfe Persique³⁴¹.

Pour remettre tout ceci en contexte, notons d'abord que Palmyre est une ville se situant en plein milieu du désert de Syrie, à proximité d'une oasis, ainsi qu'à la limite de la ligne de 200 mm d'isohyète. Par sa position idéale, soit à mi-chemin entre l'Euphrate et la côte méditerranéenne, elle a su s'insérer dans le réseau commercial entre l'Empire romain et l'Empire parthe et ainsi devenir extrêmement prospère et florissante, tout comme l'a mentionné Pline, cité plus haut³⁴². Il y a toutefois un certain problème concernant les sources de Palmyre ou celles qui font mention du commerce palmyrien (Palmyre n'a pas produit de sources littéraires qui nous sont parvenues) : ni avant, ni après Pline, aucun auteur ancien n'a qualifié cette ville comme étant un centre commercial d'envergure ni comme étant la pierre angulaire du commerce oriental romain passant par la Mésopotamie. Cependant, nous avons des évidences directes, soit environ une trentaine d'inscriptions concernant des honneurs donnés à des marchands qui sont revenus d'expéditions caravanières, datant toutes de 19 à 260 EC³⁴³. De ces inscriptions, nous pouvons déduire la direction de ces échanges économiques ainsi que des moyens mis en place pour organiser ou protéger ces expéditions. Encore une fois, ces sources restent muettes sur la nature de ces échanges

³⁴⁰ Dioclétien, *Edictum de pretiis rerum venalium*, traduction anglaise tirée de Antony Kropff, Academia (2016), https://www.academia.edu/23644199/New_English_translation_of_the_Price_Edict_of_Diocletianus.

³⁴¹ Benjamin Isaac, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Patrice Brun, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir. (Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993), 111.

³⁴² Voir Appien, *Les Guerres Civiles à Rome*, V, 1, 9 [37] : « En effet, comme se sont des commerçants [les Palmyréniens], ils font venir de la Perse des produits de l'Inde ou d'Arabie pour les distribuer dans l'empire romain » ; traduction tirée d'Appien, *Les Guerres Civiles à Rome V*, trad. par Philippe Torrens, 2020, Paris : Les Belles Lettres, 87.

³⁴³ Voir, en terme général, l'acte de colloque *Palmyra and the Silk Road: international colloquium, Palmyra, 7-11 April 1992*, (Damas : Directorate-General of Antiquities and Museums Syrian Arab Republic, 1996). Pour les inscriptions de Palmyre (c'est cette numérotation que nous allons par la suite adopter en utilisant le diminutif « Inv. » suivi du numéro du fascicule et du numéro de l'inscription), se référer Jean Cantineau *et al.*, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, (Beyrouth : Musée national syrien de Damas, 1930-1975), 3 vol. [12 fascicules] ; voir également Michal Gawlikowski, « Palmyra as a Trading Center » *Iraq* 56 (1994) : 27-33 qui nous offre une liste exhaustive.

et sur le volume des biens échangés, ce qui fait en sorte que certaines analyses académiques modernes se basent uniquement sur des spéculations.

Ce que nous pouvons principalement tirer de ces inscriptions – sans vouloir entrer trop dans les détails et dans l’analyse de chacune de ces inscriptions individuellement – est que les commerçants palmyriens traversaient régulièrement le désert de Syrie en direction de Doura-Europos ou de Hit. À partir de là, ils utilisaient l’Euphrate comme voie de transport pour atteindre le royaume de Mésène (Characène), se situant à l’embouchure du Tigre et de l’Euphrate dans la région du golfe Persique, jusqu’à la ville de Spasinou Charax ou de Vologaesia³⁴⁴. Selon Michal Gawlikowski, il n’y a aucune évidence qui nous permet de croire qu’ils se sont intéressés aux routes terrestres traversant la région de Séleucie-sur-le-Tigre/Ctésiphon pour atteindre le plateau iranien et la « route de la soie » en Asie centrale, du moins selon ces sources épigraphiques³⁴⁵. Dans les faits, très peu d’inscriptions de Palmyre font référence au commerce longue distance avec l’Asie centrale. À part les deux inscriptions de 17 et 24 EC³⁴⁶ – qui mentionnent respectivement des marchands palmyriens de Séleucie et Babylone –, toutes les autres font référence au commerce du golfe Persique : certaines caravanes reviennent à Palmyre depuis Vologaesia³⁴⁷, d’autres continuent jusqu’à Spasinou Charax³⁴⁸, tandis que d’autres entreprennent le voyage maritime eux-mêmes jusqu’en Inde³⁴⁹.

Avant de poursuivre plus loin, une petite digression sur le transport fluvial est alors nécessaire. Gawlikowski s’est d’ailleurs penché sur la question et a affirmé que le transport de marchandises par les commerçants palmyriens entre la Syrie et la région du golfe se faisait majoritairement par l’intermédiaire de l’Euphrate ; autrement, si on considère le temps et le coût de transport, faire le voyage à pied aurait été illogique ainsi qu’une perte de temps et d’argent³⁵⁰.

³⁴⁴ Voir André Maricq, « Classica et Orientalia » *Syrie* 36 (1956) : 264-276 qui situe l’*emporium* de Vologaesia proche de Séleucie/Ctésiphon. Cette affirmation a été rejeté par des études postérieures, cf. Michal Gawlikowski, « Palmyra as a Trading Center » *Iraq* 56 (1994) : 28-29.

³⁴⁵ Michal Gawlikowski, « Palmyra as a Trading Center » *Iraq* 56 (1994) : 28-29.

³⁴⁶ *Inv.*, IX, 6 ; 1.

³⁴⁷ *Inv.*, X, 91.

³⁴⁸ *Inv.*, X, 95.

³⁴⁹ *Inv.*, X, 96.

³⁵⁰ Michal Gawlikowski, « Le commerce de Palmyre sur terre et sur eau » dans *L’Arabie et ses mers bordières I. Itinéraires et voisinages. Séminaire de recherche 1985-1986*, Jean-François Salles, dir. (Lyon : GS. Maison de l’Orient méditerranéen, 1988), 163-172 ; *Id.*, « Palmyra as a Trading Center » *Iraq* 56 (1994) : 30.

En fait, seulement les traversées des déserts, entre les rivières ou les fleuves, Palmyre, Hit et la Méditerranée devaient impérativement se faire à pied ou à dos de chameaux³⁵¹.

Nous avons des évidences que les Palmyréniens utilisaient en effet des radeaux, le *kelek*, pour transporter les marchandises sur l'Euphrate. C'est d'abord l'archéologue français Henri Seyrig, en 1968, qui démontra l'utilisation des *kelek* sur l'Euphrate en se basant sur une inscription provenant de la Grande colonnade de Palmyre (la principale avenue à colonnade de la ville) dédiée aux *askonautopoi*, soit les fabricants de ces radeaux qui utilisaient des peaux de chèvres comme voile³⁵². Selon Seyrig, si nous prenons en considération le fait que Palmyre se situe en plein milieu d'un désert aride, ces produits que fabriquaient ces *askonautopoi* ne pouvaient pas avoir une autre fonction que le transport fluvial de marchandises sur l'Euphrate. Plusieurs auteurs, postérieurement, ont d'ailleurs supporté cette affirmation³⁵³.

Ceci s'applique pour le voyage vers l'aval, autrement dit en direction du golfe Persique depuis la Syrie romaine, tout comme l'ont fait de nombreuses fois les armées romaines pour se rendre à Ctésiphon, mentionnées plus haut. En ce qui concerne le voyage vers l'amont, soit pour le retour à Palmyre depuis la région du golfe, la navigation à contrecourant, plus difficile, était alors possible au moins jusqu'à Hit, ce qui est corroboré par Strabon et certaines tablettes cunéiformes plus anciennes³⁵⁴. À partir de Hit, ou de Doura-Europos, le voyage devait nécessairement se faire par voie terrestre ; grâce aux techniques de photographie aérienne de Mouterde et Poidebard, nous avons d'ailleurs découvert un sentier qui relie Palmyre à Hit³⁵⁵.

Donc, nous avons plusieurs évidences qui nous permettent d'affirmer que Palmyre était bel et bien impliquée dans ce commerce longue distance, sans pour autant en connaître réellement la vraie portée de cette implication puisque nous avons un certain manque d'indices quantitatifs

³⁵¹ *Id.*, « The Roman Frontier on the Euphrates ». *Mesopotamia* 22 (1987) : 80.

³⁵² Henri Seyrig, « Les fils du roi Odainat » *Annales archéologiques de Syrie* 13 (1963) : 161-166. Sur le transport fluvial sur l'Euphrate, voir également Strabon, *Géographie*, XVI, 3, 3 ; Pline, *Histoire naturelle*, V, 20 [84], 21 [89].

³⁵³ Michal Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate » *Syria* 60 (1983) : 53-68 ; *Id.*, « Le commerce de Palmyre sur terre et sur eau » dans *L'Arabie et ses mers bordières I. Itinéraires et voisinages. Séminaire de recherche 1985-1986*, Jean-François Salles, dir. (Lyon : GS. Maison de l'Orient méditerranéen, 1988), 163-172 ; Eivind H. Seland, *Ships of the Desert and Ships of the Sea: Palmyra in the world trade of the first three century CE* (Wiesbaden : Harrassowitz, 2016), 47-51. *Contra* : Michel Tardieu, *Les paysages reliques. Routes et haltes syriennes d'Isidore à Simplicius*, (Louvain et Paris : Peeters, 1990), 71-72 qui contredit l'utilisation de *kelek* sur l'Euphrate, mais qui reconnaît pourtant l'utilisation de bateau sur ce fleuve.

³⁵⁴ Cf. Michal Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate » *Syria* 60 (1983) : 30.

³⁵⁵ René Mouterde et Antoine Poidebard, « La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au IIe siècle ap. J.-C. d'après une inscription retrouvée au S.-E. de Palmyre (Mars 1930) » *Syria* 12, 2 (1932) : 101-115.

concernant le volume de ces échanges. Alors qu'elle était la raison qui poussait les marchands à emprunter cette route de Palmyre plus qu'une autre?

Finissons par noter que le succès et la sécurité des caravanes dépendaient en grande majorité des relations avec les peuples nomades arabes du désert et avec leurs chefs (les *cheikhs*). Il faut alors s'imaginer des relations complexes d'hospitalité, de dépendance et de parentage entre ces chefs de tribus et les notables de Palmyre. C'est seulement sous ces conditions que le mouvement caravanier empruntant cette route, par l'intermédiaire de Palmyre – qui est essentiellement la voie la plus directe entre la région du golfe Persique et la côte méditerranéenne, disons depuis Antioche –, aurait pu exister, du moins comparativement à la route du nord qui passe par Zeugma pour traverser l'Euphrate (comme l'a décrit Isidore) et dont le coût de transport était moins élevé³⁵⁶.

Dans plusieurs cas, la sécurité des caravanes pouvait s'appuyer justement sur les bonnes relations avec les peuples nomades du désert, qui revenaient dans la plupart des cas à des sortes de paiements offerts à ces tribus nomades. Parfois, cependant, il fallait en venir aux armes et au combat pour protéger ces convois. Nous avons une inscription, datant de 199 EC, qui fait honneur à Oêlos, fils de Makkaïos, pour avoir repoussé une attaque de nomades qui menaçait un convoi de marchandises palmyriennes :

Par décret du Sénat et du Peuple, les quatre tribus (ont dressé) ces images d'Ogêlos (fils de) Makkaïos (fils) de Agegos de Séouras, qui (les) a assistés de toute sa valeur et de son courage, notamment par de multiples commandements militaires contre les nomades, qui a toujours procuré la sécurité aux commerçants et aux caravanes [...] en son honneur, en l'an [5]10 (janvier 199)³⁵⁷

(*Inv. X*, 44)

C'est alors seulement dans ces conditions que Palmyre a su s'insérer dans le commerce longue distance tout en devenant une ville extrêmement prospère (il suffit d'aller observer les vestiges de la ville pour s'en apercevoir).

³⁵⁶ Voir la discussion de Michal Gawlikowski, « Palmyra as a Trading Center » *Iraq* 56 (1994) : 27-33 ; Fergus Millar, « Caravan Cities : the Roman Near East and Long-Distance Trade by Land », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 42 (1998) : 132-135.

³⁵⁷ Traduction tirée de *Inventaire des inscriptions de Palmyre X*, Jean Cantineau *et al.* Beyrouth : Musée national syrien de Damas, 1930-1975, 31.

2.4 Implication de l'État romain dans le commerce longue distance

La question à se poser désormais, dans le cadre de notre étude, est à savoir la place que prenaient ces axes de communication et ces perspectives commerciales dans les prises de décisions du gouvernement impérial ou provincial, et ce, autant d'un point de vue économique ou mercantile que militaire ou stratégique. Autrement dit, quelle était l'attitude de Rome face au commerce longue distance et quel poids ce dernier avait sur la politique étrangère romaine ainsi que sur les motifs ou les buts des expéditions militaires entreprises en Mésopotamie ou au Proche-Orient en général?

Les routes qu'empruntaient les marchands – plus précisément celles qui suivent le croissant fertile et qui relie la Syrie au golfe Persique en passant par la vallée fluviale de l'Euphrate – pourraient, logiquement, avoir un certain poids dans les prises de décisions stratégiques ou sur la politique extérieure romaine seulement par le fait que cette région représente essentiellement les zones où les conflits entre Rome et les empires de l'Iran se déroulaient dans la grande majorité des cas. *A priori*, ceci relève du « gros bon sens », mais le « gros bon sens » n'est jamais bon conseiller.

Depuis le début du XXe siècle, l'historiographie sur les échanges économiques entre le monde occidental romain et l'Orient a principalement mis l'accent sur le fait que Rome, autant au niveau impérial que provincial, a adopté une politique agressive et proactive envers le commerce longue distance³⁵⁸. Pour faire un parallèle avec les États modernes, cela reviendrait à dire que Rome optait pour une attitude interventionniste dans les réseaux commerciaux en Orient. En effet, les études sur le sujet ont voulu démontrer que les sphères étatiques à Rome ont tenté d'encourager ou de promouvoir certaines routes commerciales pour ainsi éliminer les intermédiaires non romains –

³⁵⁸ Voir notamment Martin P. Charlesworth, *Trade Routes and Commerce of the Roman Empire* (Hildesheim : G. Olms, 1961 [1924]) ; E. H. Warmington, *The Commerce Between the Roman Empire and India* (Cambridge : Cambridge University Press, 1928) ; James I. Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire: 29 B.C. to A.D. 641* (Oxford: Clarendon Press, 1969) ; J. Thorley, « The Development of Trade between the Roman Empire and the East under Augustus », *Greece and Rome* 16, 2 (1969) : 209-241 ; *Id.*, « The Silk Trade between China and the Roman Empire at Its Height, Circa A.D. 90-130 », *Greece and Rome* 18, 1 (1971) : 71-80 ; A. Negev, « The Nabataeans and the Provincia Arabia », *ANRW* 2, 8 (1977) : 520-686 ; Jean-Paul Rey-Roquais, « Syrie romaine, de Pompée à Dioclétien », *JRS* 68 (1978) : 54 ; Walter Schmitthenner, « Rome and India: Aspect of Universal History during the Principate », *JRS* 69 (1979) : 90-106 ; Jean-Paul Rey-Roquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes » dans *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Fahd, dir. (Leiden : Brill, 1989), 225-239 ; Eivind H. Seland, *Ports and Political Power in the Periplus: complex societies and maritime trade on the Indian Ocean in the first century AD*, (Oxford : British Archaeological Reports, 2010) ; Rajan Gurukkal, *Rethinking Classical Indo-Roman Trade: political economy of eastern Mediterranean exchange relations* (New Delhi : Oxford University Press, 2016).

qui se résument essentiellement aux Arabes et aux Parthes – afin d’amener le commerce de biens de luxe entre les mains des Romains eux-mêmes. Qui plus est, toujours selon ces théories, ces aspects économiques auraient grandement influencé la politique étrangère romaine dans les provinces orientales de l’Empire tout en étant d’importantes considérations stratégiques lors des différentes expéditions militaires, par exemple lors de l’annexion du royaume nabatéen en 106 EC ou lors de la guerre parthique de Trajan entre 114 et 117 EC. Ainsi, ce commerce longue distance aurait un certain poids politique et diplomatique entre les deux grandes puissances.

Si nous admettons que la viabilité de ces routes commerciales dépendait en partie de la paix entre les deux empires – en temps de guerre, logiquement et intuitivement, ces routes sont inévitablement impraticables, ou du moins fortement restreintes –, on pourrait alors supposer que les Parthes avaient un certain moyen de pression économique sur Rome puisque ces axes commerciaux passaient directement par leurs territoires. Par conséquent, certains experts ont attribué le contrôle de ces routes commerciales comme étant l’un des motifs principaux, si ce n’est pas *le* motif, de Rome pour s’engager dans une campagne militaire en Mésopotamie. Ceci a amené à une tendance historiographique qui voit les Parthes comme des intermédiaires – et par le fait même des parasites si nous suivons les théories marxistes – dans ce réseau économique ainsi qu’une tentative de leur part d’exercer un monopole sur le commerce de biens de luxe. De ce fait, certains Modernes ont affirmé que l’élimination de ce monopole était *la* raison pourquoi Trajan a entrepris une guerre contre les Parthes³⁵⁹. Nous allons donc à présent nous pencher sur les évidences qui nous permettent de valider ou d’invalider ces deux aspects de ces théories, soit la présence et la place prééminente des intermédiaires non romains ainsi que d’un monopole parthe dans ce commerce longue distance.

Tout d’abord, d’un point de vue historiographique, les études de la première moitié du XXe siècle sur le commerce oriental romain ont plus récemment été critiquées et sont devenues en quelque sorte « obsolètes » dans la mesure où elles comportaient de trop nombreux biais attribuables à leur contexte colonial de production : une insistance sur la participation et la dominance du rôle des Romains dans ces échanges économiques ainsi qu’une utilisation de sources

³⁵⁹ Voir E. H. Warmington, *The Commerce Between the Roman Empire and India* (Cambridge : Cambridge University Press, 1928), 91-92 ; Jean-Paul Rey-Coquais, « Syrie romaine, de Pompée à Dioclétien » *JRS* 68 (1978) : 54 ; *Id.*, « L’Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes » dans *L’Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Fahd, dir. (Leiden : Brill, 1989), 235.

occidentales exclusivement³⁶⁰. Sur ce dernier aspect, il faut cependant mentionner que les sources orientales, ou plus particulièrement les sources archéologiques indiennes, étaient à l'époque limitées, du moins jusqu'à la fin des années 40 et le début des années 50 à la suite de publications de Mortimer Wheeler portant sur les excavations entreprises à Arikamedu, dans le sud de l'Inde³⁶¹. Cependant, Wheeler est tout de même encore figé dans une tradition académique colonialiste et interprète, à tort, ce site portuaire tamoul (Arikamedu) comme étant une colonie romaine mercantile³⁶².

Plus récemment, en 1978, Manfred Raschke publia son article – qui s'apparente plutôt à une monographie – « *New Studies in the Roman Commerce with the East* », qui reste encore aujourd'hui fondamental dans le domaine³⁶³. S'insérant dans un sens dans le courant de pensée dit « postcolonialisme » (« *Postcolonial Studies* »), cette étude met particulièrement l'emphase sur l'idée que les attitudes sociales et les institutions sont les facteurs les plus importants lorsque l'on veut déterminer la quantité, la qualité et le type d'activités commerciales dans une société tout en incluant, à leur juste valeur, le rôle et la place qu'avaient les différents acteurs dans ces réseaux d'échanges économiques. La particularité de son article, si on le compare aux autres études semblables de son époque, réside dans l'étendue de son corpus documentaire – qui ne se limite pas seulement aux documents occidentaux –, utilisant les nombreuses sources à notre disposition : littéraires, épigraphiques, numismatiques, archéologiques, linguistiques, de secondes mains provenant de sinologues, etc.

À travers de son étude, Raschke arrive à la conclusion que la diffusion de la soie chinoise et que le développement de ce réseau commercial jusqu'en Europe ne sont dus ni à une planification gouvernementale sensée et prévoyante au travers de ses institutions, ni à un certain capitalisme

³⁶⁰ Voir E. H. Warmington, *The Commerce Between the Roman Empire and India* (Cambridge : Cambridge University Press, 1928).

³⁶¹ Mortimer Wheeler, « Arikamedu: an Indo-Roman trading-station on the east coast of India », *Ancient India* 2 (1946) : 17-124 ; *Id.*, *Rome Beyond the Imperial Frontiers* (Londres : G. Bell, 1954). Pour une étude plus récente qui nous offre un vaste corpus archéologique, voir Roberta Tomber, *Indo-Roman Trade. From Pots to Pepper*, (Londres : Duckworth, 2008).

³⁶² Voir la discussion de Kasper Grølund Evers, *World Apart Trading Together: the organisation of long-distance trade between Rome and India in Antiquity*, (Oxford : Archaeopress, 2017), 4-6. Pour une relecture de ces trouvailles anciennes à la lumière de données archéologiques nouvelles : Vimala Begley, dir., *The Ancient Port of Arikamedu: new excavations and researches 1989-1992*, (Pondichéry : École française d'Extrême-Orient, 1996) ; *id.*, dir., *The Ancient Port of Arikamedu. Volume Two: new excavations and researches 1989-1992*, (Paris et Bangkok : École française d'Extrême-Orient, 2004).

³⁶³ Manfred G. Raschke, « *New Studies in the Roman Commerce with the East* », *ANRW* 9, 2 (1978) : 604-1378.

agressif – soit pour trouver de nouveaux marchés afin d’exporter leurs surplus ou pour répondre à la demande romaine –, mais seraient plutôt la conséquence d’un phénomène socio-économique. En effet, la montée du nomadisme chez les peuples des steppes au nord et à l’ouest de la Chine des Han, passant d’une économie pastorale sédentaire à une économie semi-nomadique transhumante, serait le facteur le plus significatif qui a participé à la diffusion des biens et marchandises chinoises jusqu’au bassin méditerranéen, et non en raison d’une organisation rationnelle d’un commerce à grande échelle³⁶⁴. De cette manière, les biens et marchandises chinoises ont atteint les marchés européens grâce à une série d’échanges non coordonnés au travers de la guerre (butins de guerre et raids), d’échanges de cadeaux diplomatiques (tributs, mariages, etc.) et de commerce à petite échelle (principalement avec le troc)³⁶⁵. Autrement dit, les biens chinois ont voyagé en petite quantité jusqu’aux confins de l’Eurasie par l’intermédiaire d’une multitude de lignes naturelles de communication plutôt que par une soi-disant « route de la soie », soit une unique route caravanière officielle³⁶⁶. Comment ces marchandises se sont rendues, étape par étape, jusqu’en Empire romain, nous est inconnu, mais ces séquences d’échanges impliquaient fort probablement des intermédiaires tels que les Sogdiens, les Bactriens, les Indiens et les Parthes³⁶⁷.

Ceux qui nous intéressent particulièrement ici, bien évidemment, sont les Parthes. Selon Raschke, si nous considérons leur situation politique et militaire, il y a peu d’évidence qui nous

³⁶⁴ Voir également Anthony F. P. Hulsewé, « Quelques considérations sur le commerce de la soie au temps de la dynastie des Han » dans *Mélanges de sinologie offerts à Monsieur Paul Demiéville*, vol. II (Paris : Presse universitaire de France, 1974), 117-165, un sinologue qui arrive aux mêmes conclusions de Raschke bien qu’il se base sur des raisonnements différents.

³⁶⁵ Voir également Marta Zuchowska, « Palmyra and the Chinese Silk Trade » dans *Palmyrena – City, Hinterland and Caravan Trade Between Orient and Occident : Proceedings of the Conference Held in Athens, December 1-3, 2012*, Jørgen Christian Meyer, dir. (Oxford : Archaeopress, 2016), 29-38.

³⁶⁶ Pour le rejet du « mythe » d’une simple route caravanière coordonnée qui traverse l’Asie centrale pour atteindre les marchés européens, se référer également à Fergus Millar, « Caravan Cities : the Roman Near East and Long-Distance Trade by Land », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 42 (1998) : 119-137, qui discrédite Isidore et opte plutôt pour une description d’une route militaire traversant l’Iran au lieu d’une artère commerciale connectant la Mésopotamie et l’Orient romain à l’Extrême-Orient ; Warwick Ball, *Rome in the East: the transformation of an empire* (Londres et New York : Routledge, 2000), 137-139 ; Maurice Sartre, « Syria and Arabia » dans *CAH XI*, Alan K. Bowman, Peter Garnsey et Dominic Rathbone, dir. (Cambridge : Cambridge University Press, 2000 [2^e édition]), 656-659 ; Gary K. Young, *Rome’s Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 190-191.

³⁶⁷ Dans les faits, toutes relations entre l’Empire romain et la Chine sont indirectes ; l’expédition de Maes Titianus en 80 EC, qui nous est connu au travers de Marinus de Tyr, lui-même cité par Ptolémée (*Traité de géographie*, I, 11, 7), en est l’exception. En ce qui concerne le rôle et la place qu’avaient ces intermédiaires dans le commerce romano-chinois, voir Manfred G. Raschke, « New Studies in the Roman Commerce with the East », *ANRW* 9, 2 (1978) : 637-650 ; voir également la discussion de David F. Graf, « The Silk Road Between Syria and China » dans *Trade, Commerce, and the State in the Roman World*, Andrew Wilson et Alan Bowman, dir. (Oxford et New York : Oxford University Press, 2018), 443-530.

permet d'affirmer un quelconque monopole ou embargo de leur part dans le but d'exclure les marchands romains du commerce de la soie et ainsi en tirer un maximum de profit³⁶⁸. En réalité, depuis le début de la période impériale romaine, l'Empire parthe était composé d'une multitude de royaumes vassaux semi-indépendants, sans qu'il y ait une centralisation politique forte³⁶⁹. Ces royaumes avaient par le fait même leurs propres relations diplomatiques avec Rome. Si nous ajoutons par-dessus cela leurs nombreuses crises dynastiques où Rome joua un rôle important³⁷⁰, les Arsacides manquaient inévitablement de contrôle politique sur leur empire pour être en mesure d'adopter de manière efficace une telle politique commerciale cohérente.

Concernant leur situation militaire, il n'y a pas non plus d'évidence qui nous permet de croire que les Parthes avaient une force de frappe suffisante pour exercer une certaine pression politique ou économique envers Rome. En réalité, leur force militaire, face à Rome, était plutôt faible. Effectivement, bien que depuis la défaite romaine à la bataille de Carrhes (53 AEC), les Parthes se sont dotés d'une réputation de supériorité militaire face aux Romains, ces derniers ont rapidement appris à contrecarrer la cavalerie lourde et les archers montés parthes, qui avaient été, faut-il le mentionner, la source de leur succès. À partir du I^{er} siècle EC, les Romains étaient majoritairement victorieux dans les guerres qui les opposaient aux Parthes³⁷¹. Dans les faits, il a été répertorié que les attaques de la part des Parthes sur les provinces romaines, sur une période de trois siècles, représentent seulement la moitié de celles de la part des Romains contre l'Empire parthe ; il n'a jamais été prouvé de surcroît que c'était à l'initiative des Parthes³⁷².

Concrètement, la seule évidence provenant des Anciens eux-mêmes que nous disposons concernant une certaine tentative de la part des Parthes d'exclure les Romains de ce commerce longue distance réside dans un passage d'une source chinoise, soit le *Hou Han-Shou*, également appelé le *Livre des Han postérieurs* : « Le roi [des Romains] désirait constamment entrer en relations diplomatiques avec les *Han* ; mais le *Ngan-si* [Parthie], voulant faire avec lui le commerce des soies chinoises, lui opposait des obstacles en sorte qu'il ne pouvait pas avoir des

³⁶⁸ Manfred G. Raschke, « New Studies in the Roman Commerce with the East », *ANRW* 9, 2 (1978) : 641.

³⁶⁹ Neilson C. Debevoise, *A Political History of Parthia* (Chicago : University of Chicago Press, 1938), 143-178 ; Edward Dąbrowa, « The Arsacid Empire » dans *The Oxford Handbook of Iranian History*, Touraj Daryaee, dir. (Oxford : Oxford University Press, 2012), 164-186.

³⁷⁰ *Ibid.*

³⁷¹ Manfred G. Raschke, « New Studies in the Roman Commerce with the East », *ANRW* 9, 2 (1978) : 641.

³⁷² Charles R. Whittaker, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994), 59.

communications personnelles [avec la Chine]³⁷³ » (*HHS*, CXVIII, 5a). Le *Hou Han-Shou* est essentiellement une œuvre littéraire, rédigée par l'historien, philosophe et politicien chinois Fan Ye, qui compile un certain nombre d'histoires et de sources antérieures. Bien que cette œuvre fût composée au Ve siècle EC, elle relate l'histoire des Han orientaux (25-220 EC) ; le chapitre CXVIII, traitant des pays occidentaux, couvre pour sa part les années 25 à 125 EC³⁷⁴. Cependant, certains sinologues ont remis en question l'étendue des sources documentaires dont Fan Ye avait à sa disposition en mettant en lumière des anachronismes présents dans ce chapitre³⁷⁵. Selon Raschke, si nous donnons un quelconque crédit à cette œuvre, cet épisode fait inévitablement référence aux IV^e et Ve siècles, soit au moment où les Sassanides restreignaient le mouvement à leurs frontières avec Rome pour contrer l'espionnage³⁷⁶. Ceci peut être corroboré par le manque d'évidence archéologique concernant des installations construites par les Parthes dans le but de contrôler, diriger ou protéger le commerce caravanier en Mésopotamie et dans le golfe Persique (par exemple à l'aide de routes, de ponts, de caravansérails, etc.) ; il y en a pourtant une multitude datant de la période sassanide³⁷⁷.

De plus, pour qu'un monopole parthe puisse être mis en place et être réellement efficace – avec des tarifs fixes et un certain contrôle sur le commerce –, il ne peut y avoir des routes ou des itinéraires alternatifs à ceux qui passent par la Mésopotamie et par le golfe Persique³⁷⁸. C'est exactement ce que le *Periplus Maris Erythraei* nous informe : des routes commerciales maritimes connectaient le subcontinent indien (le nord de l'Inde est nommé « Scythie » dans le *Periplus*) et la mer Rouge³⁷⁹. Ainsi, les commerçants romains pouvaient se procurer des marchandises chinoises directement en Inde – ces dernières atteignaient l'Inde par voie terrestre au travers de l'Asie centrale et le Gange³⁸⁰ – et par la suite atteindre le bassin méditerranéen par l'intermédiaire de la

³⁷³ Traduction tirée de Édouard Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le "Heou Han Chou" : Avant-propos », *T'oung Pao* 8, 2 (1907) : 185.

³⁷⁴ Édouard Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le "Heou Han Chou" : Avant-propos », *T'oung Pao* 8, 2 (1907) : 150.

³⁷⁵ Hans Bielenstein, « The Restoration of the Han Dynasty, with Prolegomena on the Historiography of the Hou Han Shu », *BMFEA* 26 (1956) : 9-15, 21-23 ; Paolo Daffinà, « The Return of the Dead », *East and West* 22, 1 (1972) : 88-89.

³⁷⁶ Manfred G. Raschke, « New Studies in the Roman Commerce with the East », *ANRW* 9, 2 (1978) : 641-642, 820-821.

³⁷⁷ Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 178.

³⁷⁸ *Ibid.*, 178-180.

³⁷⁹ Pour Barbarikon : *Periplus*, XXXIX ; pour Barigaza : *Periplus*, IL ; pour Cottonara (Nelcynda) : *Periplus*, LVI ; pour la région du Gange : LXIV.

³⁸⁰ Voir le *Periplus* XXXIX ; XLVIII ; LXIV.

mer Rouge et finalement d'Alexandrie d'Égypte, probablement le centre commercial le plus important de l'Empire (qui peut également être mise en parallèle avec Antioche-sur-l'Oronte³⁸¹). Fondamentalement, la majorité des sources littéraires et archéologiques suggèrent que la principale source de soie chinoise pour l'Empire romain était l'Inde, et non par l'intermédiaire des routes terrestres traversant l'Asie centrale et atteignant les territoires sous domination parthe³⁸². De cette manière, si les Parthes tentaient d'exclure les Romains de ce commerce longue distance ou de monter les prix à l'aide d'un monopole ou en contrôlant le flux de marchands passant sur leurs territoires, les commerçants n'avaient qu'à aller à Alexandrie pour se procurer les marchandises orientales, ou bien directement en Inde par voie maritime.

D'autre part, nous avons également des évidences chez les Anciens qui nous indiquent un certain trafic commercial partant de l'Inde jusqu'à la région du Pont en passant par la Bactriane et la mer Caspienne :

adicit idem Pompei ductu exploratum, in Bactros septem diebus ex India perveniri ad Bactrum flumen quod in Oxum influat, et ex eo per Caspium in Cyrum subvectos, et V non amplius dierum terreno itinere ad Phasim in Pontum Indicas posse devehī merces

À ce qu'ajoute le même Varron, sous la conduite de Pompée, on a découvert que l'on met sept jours pour venir de l'Inde en Bactriane, au bord de la rivière Bactrus qui se jette dans l'Oxus, et que les marchandises indiennes qu'on amène de ce pays, par la Caspienne, dans le Cyrus, peuvent être portées par voie de terre, en cinq jours au plus, jusqu'au Phasim en direction du Pont³⁸³

(Pline, *Histoire naturelle*, VI, 19 [52])

Ce passage de Pline nous informe aucunement sur le volume des biens et marchandises échangés, ce qui revient à dire à quel point cet itinéraire était utilisé, mais témoigne néanmoins qu'il y avait certainement des routes alternatives à celles qui passent par la région du golfe en plus de montrer que les marchands avaient une certaine liberté de mouvement en territoires parthes – ce qui

³⁸¹ Antioche et Alexandrie sont deux carrefours commerciaux où convergent inévitablement les biens et marchandises provenant du commerce oriental ; toutes les marchandises indiennes ou chinoises passent par ces villes avant d'entrer dans les marchés romains. Sur ce point, voir la discussion de Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 174-175. Pour Alexandrie : Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 13.

³⁸² Manfred G. Raschke, « New Studies in the Roman Commerce with the East », *ANRW* 9, 2 (1978) : 630-631 ; Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 28.

³⁸³ Traduction tirée de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. par Stéphane Schmitt. Paris : Gallimard, 2013, 268.

contredit par le fait même les théories voulant que les Parthes ont tenté de monopoliser et de contrôler le commerce de biens chinois ou indiens en direction du bassin méditerranéen.

Ce flux de marchandises orientales partant de l'Inde vers le Pont-Euxin est d'autant plus attesté par Strabon : « Ajoutons que l'Oxus, qui forme la limite entre la Bactriane et la Sogdiane, passe pour être d'une navigation si facile, que les marchandises de l'Inde, transportées par cette voie, descendent sans peine jusqu'en Hyrcanie, d'où elles se répandent ensuite, au moyen des fleuves, dans toutes les contrées environnantes jusqu'au Pont³⁸⁴ » (*Géographie*, II, 1, 15) ; « ce fleuve [Oxus] est aisément navigable et qu'il sert à transporter une bonne partie des marchandises de l'Inde jusqu'à la mer Hyrcanienne, par laquelle ces marchandises gagnent en peu de temps la côte d'Albanie, pour remonter ensuite le Cyrus, atteindra le versant opposé et redescendre alors jusqu'à l'Euxin [mer Noire]³⁸⁵ » (*Géographie*, XI, 7, 3)

Dans une opinion plus nuancée, bien qu'il rejette l'idée d'un monopole, Nathanael Andrade affirme que les Parthes s'efforçaient d'empêcher le mouvement des marchands romains vers le plateau iranien et l'Asie centrale³⁸⁶. Les bénéfices tirés de ce commerce longue distance en seraient l'une des principales raisons. Qui plus est, les évidences qu'il nous présente pour soutenir ses propos – qui se résument en majorité à celles présentées plus haut –, suggèrent que l'intérêt des Parthes se limitait principalement à la collecte de taxes directes sur les produits et biens échangés. Ainsi, Séleucie-sur-le-Tigre/Ctésiphon servait en quelque sorte de point de rencontre entre les commerçants romains et iraniens – ou même palmyriens –, tout en étant une plaque tournante d'un réseau de connexions sociales et commerciales entre l'Orient et l'Occident³⁸⁷.

Essentiellement, nous n'avons aucune évidence concrète qui nous permet d'affirmer une quelconque tentative parthe de contrôler ou d'obstruer le mouvement terrestre au travers de leur territoire, du moins de manière intentionnelle ; au contraire, nous en avons qui nous suggèrent

³⁸⁴ « Καὶ τὸν Ὠξὸν δὲ τὸν ὀρίζοντα τὴν Βακτριανὴν ἀπὸ τῆς Σογδιανῆς οὕτω φασὶν εὐπλοῦν εἶναι ὥστε τὸν Ἰνδικὸν φόρτον ὑπερκομισθέντα εἰς αὐτὸν ῥαδίως εἰς τὴν Ὑρκανίαν κατὰγεσθαι καὶ τοὺς ἐφεξῆς τόπους μέχρι τοῦ Πόντου διὰ τῶν ποταμῶν » ; traduction tirée de Strabon, *Géographie*, trad. et éd. par Amédée Tardieu, Paris : Librairie de L. Hachette et Cie.

³⁸⁵ « καὶ πολλὰ τῶν Ἰνδικῶν φορτίων κατὰγειν εἰς τὴν Ὑρκανίαν θάλατταν, ἐντεῦθεν δ' εἰς τὴν Ἀλβανίαν περαιοῦσθαι καὶ διὰ τοῦ Κύρου καὶ τῶν ἐξῆς τόπων εἰς τὸν Εὐξείνιον καταφέρεσθαι » ; *Ibid.*

³⁸⁶ Nathanael Andrade, « The Voyage of Maes Titianos and the Dynamics of Social Connectivity Between the Roman Levant and Central Asia/West China », *MedAnt* 18 (2015) : 51-60.

³⁸⁷ Voir également Marta Zuchowska, « Palmyra and the Chinese Silk Trade » dans *Palmyrena – City, Hinterland and Caravan Trade Between Orient and Occident : Proceedings of the Conference Held in Athens, December 1-3, 2012*, Jørgen Christian Meyer, dir. (Oxford : Archaeopress, 2016), 29-38.

l'opposé, comme nous avons pu le voir avec la relative liberté de mouvement qu'avaient les marchands palmyriens dans la région du golfe et de l'Euphrate. Plus concrètement encore, nous avons l'exemple de Maes Titianus. Dans sa *Géographie* (I, 11, 6-7), Ptolémée nous informe brièvement, d'un marchand, Maes Titianus – en citant lui-même Marinus de Tyr –, qui aurait obtenu la distance entre la ville d'Hiérapolis sur l'Euphrate et le bassin du Tarim³⁸⁸ :

Mais la distance depuis le passage ci-dessus mentionné de l'Euphrate [Hiérapolis] jusqu'à la tour de pierre, étant, selon lui [Marinus], de 876 schoenes ou 26 280 stades, et celle de la tour de pierre à Sères, capital des Sines, de sept mois de marche, c'est-à-dire 36 200 stades [...] il [Marinus] qu'un certain *Maës* appelé aussi Titien, macédonien de nation, et marchand de profession comme son père, a consigné par écrit les mesures prises de ce voyage, quoiqu'il n'y soit jamais allé, s'étant contenté d'envoyer des gens chez les Sères³⁸⁹

(Ptolémée, *Géographie*, I, 11, 6-7)

Ce passage nous est très révélateur concernant le mouvement possible et présent sur les routes commerciales connectant le monde méditerranéen, en l'occurrence ici le Levant romain, et l'Asie centrale. Sans vouloir entrer trop dans les détails et dans les analyses poussées, cet épisode nous montre le niveau de liberté de mouvement que jouissaient les marchands romains en territoires parthes et au-delà : même si, comme nous l'avons précédemment établi, les marchands palmyriens avaient une nette préférence pour le commerce maritime au travers du golfe Persique et de l'Océan indien (pour se rendre eux-mêmes directement en Inde), il y avait quand même la possibilité de se procurer de la soie ou autres biens chinois par l'intermédiaire des routes terrestres traversant l'Asie centrale³⁹⁰. En effet, dans le cadre de notre étude, que Maes Titianus ait lui-même ou non fait le voyage nous importe peu ; ce que nous devons retenir, par ce passage, est qu'il n'y a de toute apparence pas de tentative de la part des Parthes d'entraver ou de contrôler le mouvement des

³⁸⁸ Bien qu'il y ait un certain nombre de débats concernant les dates où Maes aurait exercé sa profession de marchand, il est communément accepté, mais non universellement, qu'il marchandait dans le nord de la Syrie romaine au cours du Ier siècle de notre ère, soit au moment où le bassin du Tarim était sous le contrôle de la dynastie Han grâce à P'an Chao, ce qui a permis la libre circulation des biens chinois sur ces routes. Cf. J. Thorley, « The Silk Trade between China and the Roman Empire at Its Height, circa A.D. 90-130 », *Greece and Rome* 18, 1 (1971) : 71 ; Nathanael Andrade, « The Voyage of Maes Titianos and the Dynamics of Social Connectivity Between the Roman Levant and Central Asia/West China », *MedAnt* 18 (2015) : 41-42. Sur les origines et les dates de Maes, voir Paul Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maës Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *CRAI* 149, 3 (2005) : 929-969 ; *contra* : Igor Pyankov, « Romano-Parthian Merchants on the Silk Road: the road leading to the crossing over the Oxus » dans *Parthica : incontri di culture nel mondo antico*, 14 (Pise et Rome : Fabrizio Serra Editore, 2012) : 145-148.

³⁸⁹ Traduction tirée de Claude Ptolémée, *Traité de géographie*, trad. par l'abbé Halma, 1828, Paris : Eberhart, 30-31.

³⁹⁰ Gary Young, *Rome's Eastern Trade : International Commerce and Imperial Policy, 31 BC – AD 305*, (Londres : Routledge, 2001), 172-3.

marchands romains sur leurs territoires et sur les routes qui relient la Méditerranée et l'Asie centrale³⁹¹.

Ainsi, les théories qui affirment que les Parthes ont tenté d'instaurer un monopole commercial en empêchant le contact entre les Chinois et les Romains sont peu crédibles – et de même de ces motifs économiques comme étant *la* raison de s'embarquer dans une guerre en Mésopotamie de la part des Romains. Si c'était bel et bien le cas, un marchand comme Maes Titianus (ou ses agents) n'aurait pas pu faire ce voyage aussi librement et facilement. Même si la politique étrangère romaine aurait été affectée par des intérêts mercantiles, il n'y a pas de motifs apparents de cette sorte au travers de leurs relations avec l'Empire parthe³⁹².

Ensuite, concernant les intermédiaires et leur place dans le commerce longue distance, Raschke nous informe que ces derniers ne seraient pas si éloignés géographiquement : ils seraient en réalité majoritairement des sujets romains ou tout simplement des Romains eux-mêmes³⁹³. Dans une étude plus récente, Kasper Evers analyse le commerce indo-romain en adoptant une approche par le bas – dans les faits, il opte pour une perspective globale, mais soutenue par de nombreuses études de cas –, tout en considérant, dans son analyse, non seulement la distribution des marchandises et des biens, mais également la production, le transport et les transactions de ceux-ci³⁹⁴. Selon lui, le principal acteur économique dans l'organisation du commerce de l'océan Indien et de ses marchés ne serait pas l'État lui-même, mais était plutôt des groupes de particuliers, comme des associations ou des guildes de marchands, des *collegia*, des diasporas, etc³⁹⁵. Essentiellement, Evers insiste sur la participation des riches familles campaniennes ainsi que des financiers d'Alexandrie dans ces échanges économiques³⁹⁶, où ils faisaient le plus souvent eux-mêmes le

³⁹¹ Pour certains Modernes, cet épisode de Maes Titianus serait en fin de compte une anomalie : J. Thorley, « The Development of Trade between the Roman Empire and the East under Augustus », *Greece and Rome* 16, 2 (1969) : 214 ; J. Ferguson, « China and Rome », *ANRW* II, 9/2 (1978) : 594. Cependant, si nous acceptons le fait qu'il n'y avait pas de tentative des Parthes de contrôler ou de monopoliser le trafic caravanier sur les routes terrestres venant de l'Asie centrale, cet épisode ne sort pas de l'ordinaire.

³⁹² Gary Young, *Rome's Eastern Trade : International Commerce and Imperial Policy, 31 BC – AD 305*, (Londres : Routledge, 2001), 179-180.

³⁹³ Manfred G. Raschke, « New Studies in the Roman Commerce with the East », *ANRW* 9, 2 (1978) : 645.

³⁹⁴ Kasper Grølund Evers, *World Apart Trading Together: the organisation of long-distance trade between Rome and India in Antiquity*, (Oxford : Archaeopress, 2017).

³⁹⁵ *Contra* : Moses I. Finley, *The Ancient Economy. Updated with a New Foreword by Ian Morris*, (Berkeley : University of California Press, 1999 [1973]).

³⁹⁶ Voir également Charles R. Whittaker, « Indian Trade Within the Roman Imperial Network » dans *Rome and Its Frontiers: the dynamics of empire* (Londres : Routledge, 2004), 163-180 qui démontre – en utilisant la documentation et les découvertes archéologiques qui nous sont disponibles – qu'en raison du coût et de la complexité de ces entreprises

voyage jusqu'en Inde pour se procurer des biens orientaux et ensuite revenir en territoires romains (principalement à Alexandrie) pour payer des taxes, rembourser leurs prêts et finalement vendre leurs marchandises dans les marchés méditerranéens ou du Proche-Orient. Les profits qu'un simple cargo pouvait leur procurer étaient loin d'être négligeables, ce qui rapportait par le fait même d'énormes revenus à l'État par l'intermédiaire des taxes.

Qui plus est, toujours selon Evers, il y aurait finalement une participation égale de la part des Romains et des Indiens dans ces échanges économiques, dans le sens où la demande romaine était fortement liée à l'approvisionnement indien, et *vice versa* d'un point de vue relatif. Cet aspect aurait été facilité et rendu possible grâce à des institutions similaires dans le monde romain et indien. Fondamentalement, il voit le commerce longue distance indo-romain comme étant une collaboration impliquant non seulement l'Inde et Rome, mais aussi la Mésopotamie, le sud de la péninsule Arabique ainsi que l'Afrique de l'Est : il met en lumière des évidences qui témoignent de la présence de groupes de marchands arabes ou indiens dans les ports d'Égypte et dans l'océan Indien, et ce, même si les marchands romains y sont proéminents³⁹⁷.

Contrairement à Evers, Rajan Gurukkal affirme que les acteurs indiens jouent un rôle minimal dans ce réseau d'échanges économiques³⁹⁸. Gurukkal affirme qu'il serait faux de croire que Rome et l'Inde ont des rôles similaires dans ces transactions et ces échanges. Pour démontrer cela, il met en lumière le contraste entre la complexité de l'organisation institutionnelle de l'Empire romain, qui était impliqué – au minimum indirectement – dans les nombreux aspects de ces réseaux économiques (par l'intermédiaire des taxes, des protections, des cadres légaux, etc.), et les sociétés agraires et claniques de l'Inde ; selon lui, ces dernières ne possédaient pas les infrastructures ou une organisation sociale nécessaire pour s'impliquer de la sorte. Bref, cet auteur nous présente un réseau d'échanges économiques dominé par une forte implication organisée de l'État romain, doublé d'une participation passive de la part des communautés indiennes qui ne font que répondre, dans un sens, à la demande et à l'appétit romain pour les biens de luxe. Cependant, selon Roberta Tomber, Gurukkal sous-estime l'importance des preuves et des sources archéologiques tout en ne

commerciales, ce serait en réalité les riches marchands ou les *consortia* de marchands qui auraient financé des petits marchands agissant de manière autonome.

³⁹⁷ Voir également, entre autres, Kasper Grølund Evers, « Cave of Revelations : Indian Ocean trade in the light of the Socrotran Graffiti », *Journal of Indian Ocean Archaeology* 10-11 (2014-2015) : 19-37.

³⁹⁸ Rajan Gurukkal, *Rethinking Classical Indo-Roman Trade: political economy of eastern Mediterranean exchange relations* (New Delhi : Oxford University Press, 2016).

reconnaissant pas leur apport aux différentes analyses essentielles qui ne doivent en aucun cas être mis de côté³⁹⁹.

Fondamentalement, nous nous retrouvons donc avec deux visions, ou plutôt deux conclusions différentes : Evers voit le commerce longue distance indo-romain comme une collaboration impliquant non seulement l'Inde et les Méditerranéens, mais également une multitude d'autres acteurs économiques ; tandis que Gurukkal y voit une participation minimale de l'Inde dans ce réseau d'échanges commerciaux. Pourtant, ces deux auteurs se rejoignent sur un point : c'est la demande romaine pour les biens et marchandises orientales qui a stimulé les échanges entre le subcontinent indien et la Méditerranée, ainsi qu'une participation active de la part de Rome dans ce réseau économique, que ça soit de la part de l'État en tant que tel ou bien de la part de particuliers ou d'associations de marchands. Cela étant dit, si nous acceptons ce dernier point, cela fait en sorte que les théories stipulant que Rome s'est engagée dans des guerres en Mésopotamie pour éliminer les intermédiaires non romains tombent par le fait même.

Le seul réel intérêt de la part des Romains dans le commerce longue distance avec l'Orient réside dans la collecte de taxes et dans les revenus que cela pouvait leur procurer. Ceci est visible autant dans les politiques que dans les infrastructures mises en place par l'État impérial ou provincial. Comme l'a soulevé Tomber, l'intérêt de Rome dans l'océan Indien était principalement d'ordre diplomatique, et non de contrôle impérial : le profit et les intérêts peuvent être vu au travers de l'imposition de la taxe d'État de 25% sur les biens et marchandises importés en territoire romain ; c'est ce qu'on appelle la *tetarte*, qui était extrêmement lucratif pour Rome⁴⁰⁰. Cette taxe d'importation était prélevée à Alexandrie, et fort probablement aussi à Antioche, Leukè Komè (un port nabatéen de la mer Rouge), Tyr, etc.

Ainsi, la préoccupation de l'État romain, dans ce commerce longue distance oriental, se résumait essentiellement à la collecte de la *tetarte*, mais également à protéger ces revenus, c'est-à-dire de s'assurer que les caravanes arrivent à bon port en toute sécurité à ces points de collecte de

³⁹⁹ Roberta Tomber, « A Study in Contrasts : two new historical accounts of Indo-Mediterranean trade », *JRS* 31 (2018) : 948-952, qui fait référence principalement à un article de Gurukkal de 2015, cf. Rajan Gurukkal, « Classical Indo-Roman Trade. A misnomer in political economy », *Economic & Political Weekly* 48, 26-27 (2013) : 67-78.

⁴⁰⁰ Pour le volume des revenus tirés de la *tetarte*, qui est non négligeable, voir Gary K. Young, *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305* (Londres : Routledge, 2001), 187-190 ; Matthew Adam Cobb et Troy Wilkinson, « The Roman State and Red Sea Trade Revenue » dans *Newtwork Spaces. The spatiality of networks in the Red Sea and Western Indian Ocean*, Caroline Durant *et al.*, dir. (Lyon : MOM Éditions, 2022), 213-226.

taxe. Que les sphères dirigeantes en étaient conscientes ou non, ou si elles ne s'en préoccupaient tout simplement pas, n'est pas important dans notre analyse globale de ce réseau d'échanges économiques ; tout ce qui nous importe de savoir, c'est que l'État romain, tant au niveau impérial que provincial, n'a absolument rien fait pour intervenir dans ce réseau commercial outre que de s'assurer du prélèvement des taxes d'importation. Autrement dit, Rome adoptait pour une politique de laissez-faire économique.

Nous arrivons alors au dernier point que nous voulons soulever, c'est-à-dire de l'essence fondamentale du contrôle romain en Orient : Rome se préoccupait uniquement de la protection des routes commerciales ou des axes de communication et de mouvement, au lieu de se concentrer sur un territoire spécifique⁴⁰¹. La particularité de la frontière orientale de l'Empire, en comparaison avec les *limes* du Rhin, du Danube ou d'Afrique du Nord par exemple, est qu'elle est une frontière ouverte, en plus d'être caractérisée par des jeux d'intérêts mutuels de la part des différents acteurs impliqués, en l'occurrence les Romains, les Parthes/Sassanides ainsi que les peuplades nomades ou locales – notons par le fait même que Palmyre avait des représentants dans tous les grands centres commerciaux de l'Empire parthe. Cependant, bien que ce commerce oriental fût extrêmement profitable et lucratif pour l'État impérial, tout en occupant la majorité de ses préoccupations en Orient, il est clair, selon Isaac, que Rome ne voulait en aucun cas mettre en danger sa sécurité vitale pour la protection de ces routes commerciales. L'exemple que cet auteur utilise à de nombreuses reprises est l'épisode de Zénobie. En effet, lorsque Rome a réussi à mater la tentative de Palmyre de former son propre empire en Orient au cours de la Crise du III^e siècle, Rome n'a jamais hésité à détruire cette ville florissante malgré le fait qu'elle rapportait d'énormes revenus à Rome par l'intermédiaire du commerce longue distance⁴⁰².

Ainsi, du point de vue de la politique frontalière romaine, la présence militaire sur le front oriental doit être perçue comme appartenant à un système de protection de ces routes commerciales et non d'une stratégie centrale de défense territoriale face à un ennemi militairement puissant, soit les Parthes ou les Sassanides.

⁴⁰¹ Benjamin Isaac, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Patrice Brun, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir. (Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993), 111.

⁴⁰² *Ibid.*

Chapitre III - Stratégie militaire et politique étrangère

3.1 Prise de décision

Au LXXVe livre de son œuvre *Histoire romaine*, Dion Cassius pose un regard critique sur l'empereur Septime Sévère (193-211 EC) concernant la guerre qu'il a menée en Orient face aux Parthes et de la création des provinces de la Mésopotamie et de l'Osroène qui en résultat :

ἔλεγέτε μεγάλην τέ τινα χώραν προσκεκτῆσθαι καὶ πρόβολον αὐτὴν τῆς Συρίας πεποιῆσθαι. ἐλέγχεται [p. 200] δὲ ἐξ αὐτοῦ τοῦ ἔργου καὶ πολέμων ἡμῖν συνεχῶν, ὡς καὶ δαπανημάτων πολλῶν, αἰτία οὕσα: δίδωσι μὲν γὰρ ἐλάχιστα, ἀναλίσκει δὲ παμπληθῆ, καὶ πρὸς ἐγγυτέρους καὶ τῶν Μήδων καὶ τῶν Πάρθων προσεληλυθότες ἀεὶ τρόπον τινὰ ὑπὲρ αὐτῶν μαχόμεθα

Il [Septime Sévère] se vanta d'avoir ajouté un vaste territoire à l'empire, et d'avoir fait de cette ville le boulevard de la Syrie. Mais les événements ont suffisamment montré que cette acquisition a été pour nous la cause de guerres continuelles, ainsi que de frais nombreux, car elle rapporte peu et dépense beaucoup, et nous, étant aux prises avec les Mèdes et les Parthes, nos voisins, nous combattons à chaque instant, pour ainsi dire, pour la défense de ce territoire⁴⁰³

(Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXV, 3, 2-3)

A priori, ce passage révèle deux types de justification concernant cette campagne militaire : la première relève d'un certain impérialisme romain, tandis que la deuxième est sans aucun doute d'ordre stratégique. De plus, la critique que Dion adresse à l'égard de l'empereur met en lumière deux préoccupations majeures prises en compte au moment de prendre la décision de partir en expédition militaire ou non, soit la balance entre les gains et les pertes, ainsi que l'engagement stratégique au sens large que cela implique⁴⁰⁴.

Nous ne pouvons pas être certains si Dion – un ex-consul et un conseiller de Septime Sévère – avait réellement cette opinion ou non au cours du règne de ce dernier⁴⁰⁵. Si c'était bien le cas, nous n'avons pas plus de raison de croire qu'il en a fait part à Septime Sévère. Dans le cas contraire, si nous nous fions aux informations qu'il nous donne au travers de sa narration – le statut de *colonia* est donné à Nisibis (LXXXVI, 6, 2) ; la province de Mésopotamie est sous l'autorité d'un *eques*

⁴⁰³ Traduction tirée de Dion Cassius, *Histoire romaine*, trad. de E. Gros, 1866, Paris : Firmin Didot.

⁴⁰⁴ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982): 1.

⁴⁰⁵ Cette section de son œuvre aurait été composée au plus tôt vers 220 EC, cf. Fergus Millar, *A Study of Cassius Dio*, (Oxford : Clarendon Press, 1964), 28-72, 193-194.

(LXXV, 3, 2) –, il aurait pu formuler ce point de vue seulement de manière *post eventum*⁴⁰⁶. Quoiqu'il en fût, Dion n'a clairement pas participé à la prise de décision pour savoir si Rome devrait ou non partir en guerre contre les Parthes en Mésopotamie.

Cela étant dit, ce passage soulève une question fondamentale si nous voulons comprendre le portrait global de la stratégie militaire et de la politique frontalière de l'Empire romain, à savoir dans les mains de qui (ou de quoi) le pouvoir décisionnel reposait? En d'autres termes, les décisions d'ordre militaire, de relations étrangères et d'organisation territoriale étaient-elles prises par le centre – les plus hautes sphères dirigeantes, soit une instance gouvernementale officielle ou l'empereur lui-même –, ou pouvons-nous remarquer au contraire que les périphéries jouissaient d'une certaine autonomie régionale? Qui plus est, ces décisions, étaient-elles prises de manière *ad hoc*, dans l'optique d'un but précis et unique, ou étaient-elles le produit d'une réflexion à long terme et élaborée de manière rationnelle, logique et cohérente? Les réponses à ces questions seront impératives si nous voulons être en mesure de bien saisir le processus de prise de décision de la part de l'État romain, et donc par extension de quelle manière toute la question de la politique étrangère, frontalière et militaire s'articulait parmi les élites dirigeantes à Rome.

Depuis les quarante dernières années, de nouveaux modèles d'interprétation, amenés principalement par l'archéologie – qui continue constamment d'apporter de nouvelles découvertes et de produire de nouvelles publications –, ont peu à peu commencé à remettre en doute la présomption affirmant que les changements opérés aux périphéries de l'Empire étaient dictés de manière rationnelle par le centre du pouvoir – par opposition à localement – au lieu d'être en réponse aux réalités et aux conditions socio-économiques des marges du territoire impérial. Ainsi, assumer qu'il y avait en quelque sorte un « omniscient decision maker⁴⁰⁷ » reviendrait à ne pas considérer les facteurs sociaux, culturels et économiques, pour ainsi dire de ne pas prendre en compte le contexte historique. Comme l'a soulevé Benjamin Isaac, la réalité de la situation aux périphéries représente bien évidemment des facteurs non négligeables dans les prises de décision à Rome, mais il maintient néanmoins le fait que ces décisions, prises par le centre, ne tenaient pas compte, dans la majorité des cas, de ces réalités socio-économiques. Les politiques impériales

⁴⁰⁶ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982): 1.

⁴⁰⁷ James A. Moore, « Forager/Farmer Interactions: Information, Social Organization, and the Frontier » dans *The Archaeology of Frontiers and Boundaries*, Stanton W. Green et Stephen M. Perlman, dir. (Londres et New York : Academic Press, 1985), 96.

seraient plutôt majoritairement influencées par l'idéologie romaine, les tensions internes, la relation entre l'empereur et l'armée, ainsi que le besoin de la part l'empereur de maintenir son pouvoir politique⁴⁰⁸ – plus tard, la religion serait également un facteur important dans le processus décisionnel, mais cela dépasse notre cadre chronologique⁴⁰⁹.

Il faut pourtant être conscient que les priorités aux différentes époques ou même selon les différents empereurs, changent, et parfois même drastiquement, mais il faut de surcroît reconnaître l'opposition entre la cupidité à court terme des classes dirigeantes – en particulier de l'empereur – et ce qui est profitable à long terme. Si nous faisons un survol des guerres⁴¹⁰ qui impliquaient directement Rome, nous pouvons apercevoir un certain schéma récurant où Rome opte pour une politique militaire agressive fonctionnant par cycles : des guerres majeures d'expansion – dans la majorité des cas initié par Rome elle-même –, suivies d'une période de consolidation où des intellectuels argumentent que l'Empire devrait absorber seulement ce qui est profitable et qu'il faudrait adopter une politique militaire rationnelle tout en affirmant qu'une guerre continue ou une expansion sans pause va les épuiser rapidement⁴¹¹. Avant de continuer plus loin sur les motifs des Romains pour entreprendre une guerre ou d'adopter une politique frontalière donnée, il importe avant tout de se pencher sur la question à savoir dans les mains de qui exactement ces décisions reposaient.

Centre – périphéries

Après l'instauration du Principat par Auguste, c'est l'empereur lui-même qui prend la charge du déploiement des troupes et de l'armée, mais plus important encore, c'est également ce dernier qui prend personnellement la décision de guerre ou de paix. Dans la littérature ancienne, les guerres (ou la paix) du Ier et du IIe siècle de notre ère sont toutes décrites comme étant une

⁴⁰⁸ Benjamin Isaac, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Patrice Brun, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir. (Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993), 105-114.

⁴⁰⁹ Voir, de manière sommaire, J.-P. Martin, A. Chauvot et M. Cébeillac-Gervasoni, *Histoire Romaine* (Malakoff : Armand Collin, 2019 [5^e éd.]), *passim*, 324-326.

⁴¹⁰ Voir le survol chronologique *supra*, xii-xvi.

⁴¹¹ John C. Mann, « The Frontiers of the Principate » *ANRW* II, 1 (1974) : 513 ; Benjamin Isaac, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Patrice Brun, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir. (Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993), 105-114.

décision personnelle de l'empereur ; les auteurs anciens assument systématiquement ce principe, ce qui doit probablement être dans un sens le reflet de la réalité⁴¹². Selon Tacite, par exemple, c'est l'empereur Tibère qui décida personnellement de ne pas poursuivre les hostilités face aux Frisons, un peuple germanique présent sur le front rhénan : « Tibère dissimulait l'importance de notre revers, pour ne pas à avoir à confier la guerre à quelqu'un⁴¹³ » (Tacite, *Annales*, IV, 74, 1⁴¹⁴). Un autre exemple significatif nous provient cette fois-ci de Flavius Josèphe en lien avec les ordres que le légat de Syrie, Lucius Vitellius, reçut de Tibère, probablement vers l'année 35⁴¹⁵. À la suite de querelles de mariage et concernant des droits territoriaux entre Arétas IV, roi de Pétra, et Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, ce dernier écrivit à Tibère pour lui demander son aide militaire. Tibère ordonna alors à Vitellius de marcher son armée contre Arétas (Flavius Josèphe, *Les antiquités juives*, XVIII, 5, 1). Cependant, lorsque Vitellius arriva à Jérusalem, il reçut la nouvelle de la mort de l'empereur et retourna en Syrie avec son armée puisqu'il n'avait plus le pouvoir de mener cette guerre parce que le contrôle des affaires étrangères et que la décision de paix ou de guerre étaient désormais dans les mains de Caligula, le successeur de Tibère (*Les antiquités juives*, XVIII, 5, 3). Au travers de ces deux exemples – seulement deux parmi plusieurs –, nous pouvons voir à quel point la décision de paix ou de guerre de la part de l'empereur est suprême et sans équivoque.

Bien évidemment, l'empereur n'était la seule instance gouvernementale qui était incluse dans les prises de décision, mais d'un point de vue relatif cependant. Les *comitia* (« assemblées »), en outre, jouaient un rôle important dans les prises de décision concernant la guerre et les traités de paix, et ce, même encore au début de l'époque impériale. De plus, le Sénat était également un élément important lors des prises de décision en lien avec les affaires militaires ou de politique étrangère – du moins jusqu'au milieu du II^e siècle – dans le sens où il représentait un forum où des opinions contraires se faisaient entendre lors d'un débat suivit par un vote⁴¹⁶. Malgré tout, selon

⁴¹² Voir la discussion de Brian Campbell, *War And Society in Imperial Rome, 31 BC-AD 284*, (Londres et New-York : Routledge, 2002), 9-15.

⁴¹³ Tacite, *Annales*, texte établi et traduit par Pierre Grimal, 1993 [1990], Paris : Éditions Gallimard, 200.

⁴¹⁴ Pour le contexte plus large entourant ce passage, ou tout simplement de la guerre contre les Frisons, voir Tacite, *Annales*, IV, 72-75.

⁴¹⁵ Cf. Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 8-9.

⁴¹⁶ Fergus Millar, *The Emperor in the Roman World, 31 BC-AD 337* (Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1977), 341-354 ; Voir également *Id.*, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 ». *Britannia* 23 (1982) : 4-5 pour plusieurs exemples de ce rôle de la part du Sénat ainsi que pour la disparition graduelle de cette fonction aux siècles suivants. Pourtant, même à cette époque, l'empereur continuait d'envoyer des rapports au Sénat en lien avec les affaires militaires et diplomatiques, cf. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIV, 9, 1 (pour Auguste) ; Suétone, *Caligula*, XLIV ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 29, 1-3 (pour Trajan) ; LXXVII, 12, 3 (pour Caracalla) ; LXXIII, 27, 3 (pour Macrin).

Fergus Millar, ces procédures ne représentaient pas pour autant des véhicules de décision ; elles étaient plutôt pertinentes dans la mesure où elles servaient à formuler les notions de ce qui constituait le succès de Rome dans ses politiques militaires et diplomatiques, et donc à former des présuppositions sur lesquels les futurs objectifs vont se reposer⁴¹⁷. Nous pouvons faire écho à ces propos en mettant en lumière le fait qu'il n'y avait pas, parmi les instances impériales, de bureau officiel, ni de ministère ou même un état-major ou un quartier général responsables des affaires relevant du domaine militaire, de la politique étrangère ou de la politique frontalière. L'entourage bureaucratique impérial a alors essentiellement des fonctions à caractère civil : recevoir et entendre des ambassades ou de cas légaux, répondre aux *libelli*, rédiger des lettres officielles en latin ou en grec, etc.⁴¹⁸

Outre ces organes gouvernementaux et bureaucratiques – qui n'ont en réalité pas vraiment de pouvoir décisionnel –, l'empereur s'entourait généralement de conseillers, de proches à qui il faisait confiance, soit les *amici* (= « amis »)⁴¹⁹ ; ensemble, ils forment le conseil privé de l'empereur, c'est ce qu'on appelle le *consilium principis* (= « conseil du Princeps (empereur)»). Le premier à avoir mis sur place ce genre de conseil fût Auguste, et le *consilium* le plus célèbre dans la littérature ancienne reste probablement celui qu'il convoqua pour entendre les prétendants au trône d'Hérode le Grand, roi de Judée :

Προσκεψάμενος δὲ ὁ Καῖσαρ τὰ παρ' ἀμφοῖν κατ' ἰδίαν τό τε μέγεθος τῆς βασιλείας καὶ τὸ πλῆθος τῆς προσόδου, πρὸς οἷς τὸν ἀριθμὸν τῆς Ἡρώδου γενεᾶς, προαναγνοὺς δὲ καὶ τὰ παρὰ Οὐάρου καὶ Σαβίνου περὶ τούτων ἐπεσταλμένα, συνέδριον μὲν ἀθροίζει τῶν ἐν τέλει Ῥωμαίων, ἐν ᾧ καὶ τὸν ἐξ Ἀγρίππα καὶ Ἰουλίας τῆς θυγατρὸς θετὸν παῖδα Γάιον πρῶτως ἐκάθισεν, ἀποδίδωσι δὲ λόγον αὐτοῖς

Lorsque César eut examiné, indépendamment les unes des autres, les allégations des deux parties, l'importance du royaume, les montant des revenus ainsi que le nombre des descendants d'Hérode, et qu'il eut pris connaissance des rapports que sur ces sujets lui avaient envoyés Verus et Sabinus, il réunit un conseil de Romains haut placés, où il fit aussi

⁴¹⁷ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 5.

⁴¹⁸ Alan H. M. Jones, *The Later Roman Empire, 262-602: a social, economic, and administrative survey, vol. I*, (Oxford : B. Blackwell, 1964), 174-178 ; Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 5-6. Pour les fonctions de l'entourage impériale, voir Dion Cassius, *Histoire romaine*, LII, 33, 5.

⁴¹⁹ Sur les conseillers et les proches de l'empereur, se référer à John A. Crook, *Consilium principis: Imperial councils and counsellors from Augustus to Diocletian*, (New York : Arno Press, 1975 [1955]), 21-30 ; Fergus Millar, *The Emperor in the Roman World, 31 BC-AD 337* (Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1977), 4-7, 119-122 ; Helmut Halfmann, *Itinera principum : Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im Römischen Reich*, (Stuttgart : F. Steiner Verlag Wiesbaden, 1986), 92-103.

siéger pour la première fois, Caius, fils d'Agrippa et de Julie, qu'il avait adopté. Il donne alors la parole aux parties⁴²⁰

(Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 2, 4 [25])⁴²¹

Nous comprendrons par ce passage que le *consilium* de l'empereur était choisi, selon son bon vouloir, parmi les « Romains hauts placés » (« τῶν ἐν »), soit essentiellement des personnes de rang sénatorial ou équestre⁴²².

Il est important de préciser que le *consilium* n'est pas un organe gouvernemental ni un corps administratif officiel, ce qui fait en sorte qu'il n'était pas soumis à des réglementations strictes en lien avec sa composition⁴²³ – autant d'un point de vue quantitatif que qualitatif. Il faut alors comprendre que ces conseillers n'ont pas de pouvoir décisionnel réel : c'est l'empereur, et uniquement l'empereur, qui décide s'il va, ou non, les convoquer, les consulter et écouter leurs conseils, et ce, même s'il y a une unanimité parmi les différents membres sur une question donnée. Nous avons plusieurs exemples dans la littérature de certains empereurs qui décident de ne pas écouter son *consilium* et de prendre une décision qui va complètement à l'encontre des conseils de ses *amici*. Pour illustrer ce point, notons un passage de Dion Cassius qui nous relate l'épisode où Commode, à la suite de la mort de Marc-Aurèle, son père, décide de ne pas continuer la guerre sur le Danube, ce qui va à l'encontre de ce que ses *amici* lui ont conseillé de faire⁴²⁴ :

Κόμμοδος ταῖς ὑποθήκαις καὶ συμβουλίαις χαίρειν εἰπὼν, καὶ τοῖς βαρβάροις σπεισάμενος, ἐς τὴν Ῥώμην ἠπειχθη, μισόπονός τε ὦν καὶ τῆς ἀστικῆς ῥαστώνης ἐπιθυμῶν.

Commode avait dix-neuf ans lorsque son père mourut, lui laissant pour curateurs plusieurs des membres les plus considérables du Sénat, dont il abandonna les conseils et les avertissements pour revenir en hâte à Rome, après avoir fait la paix avec les barbares⁴²⁵

(Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXIII, 1, 2)

⁴²⁰ Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, texte établi et traduit par André Pelletier, 1980, Paris : Les Belles Lettres, 16.

⁴²¹ Voir également, entre autres, Tacite, *Annales*, XV, 24-25 où Néron, en 63, reçoit des ambassades parthes en lien avec la question arménienne et va consulter, pour prendre sa décision, les « plus grands personnages de la cité (“*principes civitatis*”) » ; Tacite, *Histoires*, II, 31-33 où Othon délibèrent avec son conseil de cinq personnes par rapport à la guerre civile ; Juvénal, *Satire*, IV pour la même procédure avec Domitien. À noter cependant que Juvénal nous offre ce que lui-même s'imagine, de manière comique, ou plutôt satirique, de ce qui aurait été ce *consilium* de Domitien.

⁴²² Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 6-7.

⁴²³ Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 8.

⁴²⁴ Voir également Hérodien, *Histoires des empereurs romains*, I, 6, 3 pour cet épisode.

⁴²⁵ Traduction tirée de Dion Cassius, *Histoire romaine*, tome 8, trad. de E. Gros, 1866, Paris : Firmin Didot.

Ainsi, les décisions qui seraient, logiquement, d'ordre stratégique, tactique ou diplomatique relèveraient directement et uniquement de l'empereur, et ce, bien qu'il s'entourât généralement d'un cercle de proches conseillers.

Il est pourtant particulièrement difficile de savoir ce qu'il se disait lors de ces conseils puisqu'ils étaient justement privés. Ceci soulève alors une certaine question que nous devons nous poser : pourquoi, alors, pouvons-nous réellement croire ce que les auteurs anciens affirment de ce qui s'est dit lors de ces *consilia*? Susan Mattern soulève un point intéressant, soit celui que dans la mentalité et la culture de la Rome antique, la séparation entre le domaine littéraire, ou disons académique ou intellectuel, et celui de la politique n'est pas aussi évident qu'il peut l'être aujourd'hui pour nous Modernes⁴²⁶. En effet, les auteurs qui relatent ces faits proviennent du même milieu des élites dirigeantes qui faisaient partie du *consilium* de l'empereur ou de n'importe quel organe gouvernemental⁴²⁷. Ainsi, leurs réflexions – qu'elles soient d'ordre stratégique, de politique étrangère ou autre – reflètent dans un sens la pensée que les proches conseillers de l'empereur avaient, en théorie, lors des *consilia* puisqu'ils provenaient du même milieu, ont eu une éducation similaire et avaient le même statut dans la société romaine de l'époque⁴²⁸.

Qui plus est, ces conseillers restent tout de même des hommes « ordinaires », des hommes riches et faisant partie de l'élite dirigeante, certes, mais néanmoins ordinaires dans le sens où ils ne sont pas des experts ayant reçu une formation spécifique en ce qui concerne le domaine militaire, économique, administratif, juridique ou même de science politique – la classe sénatoriale était considérée apte à diriger simplement par la vertu de leur naissance ou de leur rang ; leur éducation et leur formation consistaient seulement à exposer leurs idées de manière dissuasive⁴²⁹ –, ce qui

⁴²⁶ Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 3-4.

⁴²⁷ Helmut Halfmann, *Itinera principum : Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im Römischen Reich*, (Stuttgart : F. Steiner Verlag Wiesbaden, 1986), 49-58 ; voir également Tacite, *Annales*, I, 24 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXII, 1, 2.

⁴²⁸ Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 3-4.

⁴²⁹ Autrement dit, ils avaient une éducation littéraire, se concentrant essentiellement sur la rhétorique. Sur les compétences de cette aristocratie, voir Ramsey MacMullen, *Roman Government's Response to Crisis A.D. 23-337*, (New Haven : Yale University Press, 1976), 49-8. Sur la classe d'officier ou sur la hiérarchie militaire romaine en général, se référer à Yann Le Bohec, *L'Armée Romaine Sous le Haut-Empire*, (Paris: Éditions Picard, 2018 [2002]), 63-90.

fait inévitablement en sorte qu'il y a une absence de fonction distincte entre les membres du conseil privé⁴³⁰.

Les Romains n'ont pas non plus développé l'idée de spécialisation géographique, c'est-à-dire de créer un haut niveau d'expertise sur une région spécifique de l'Empire ou du monde⁴³¹ ; nous avons, dans la littérature, qu'un seul exemple connu d'un sénateur qui a été tribun militaire, légat de légion et gouverneur de la même province, soit Agricola. Ainsi, comme il est de mise bien souvent dans la mentalité romaine, les critères pris en compte pour choisir un gouverneur ou un commandant d'armée mettaient l'accent sur les qualités morales et l'éloquence plutôt que sur l'expérience et la formation spécialisée de l'individu⁴³². Ainsi, le choix des dirigeants à Rome se basait sur le rang social, sur la loyauté et sur les accomplissements littéraires, ce qui revient à dire que ceux qui avaient un poids dans les prises de décision liées à la politique étrangère ou frontalière n'étaient pas des experts, mais plutôt des membres d'une élite sociale.

Selon Whittaker, c'est pour cette raison que lorsque nous nous penchons sur les évidences concernant le conseil impérial, présentes dans la littérature ancienne, nous pouvons remarquer que la discussion ne porte pas sur des aspects stratégiques, mais relèverait plutôt du domaine de la gestion de crise. En effet, généralement, les *consilia* se préoccupaient davantage de régler les questions internes, administratives et organisationnelles que d'employer les ressources de l'Empire pour atteindre des objectifs à long terme dans le cadre d'une planification rationnelle d'une Grande Stratégie centralisée⁴³³. Ainsi, il est difficile d'y déceler, dans les évidences littéraires, une quelconque tentative de la part de ce cercle restreint d'engager des efforts pour atteindre les buts du politique ; il s'agit ici plutôt de gestions de crise ou des réactions *ad hoc* à une situation particulière.

Avec le portrait que nous venons de dresser, il ne fait aucun doute que les politiques impériales étaient dictées uniquement par l'empereur lui-même. De ce fait, les problèmes qui

⁴³⁰ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 7 ; Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 3-4.

⁴³¹ *Ibid.*, 18-19.

⁴³² *Ibid.* Voir également John E. Lendon, *Empire of Honour: the art of government in the Roman world*, (Oxford : Clarendon University Press, 1997), 40-42.

⁴³³ Charles R. Whittaker, *Rome and Its Frontiers: Dynamics of Empire*, (Londres et New-York: Routledge, 2004), 35-37 ; voir également John A. Crook, *Consilium principis: Imperial councils and counsellors from Augustus to Diocletian*, (New York : Arno Press, 1975 [1955]), 116 pour les évidences.

requéraient une décision immédiate, que cela soit d'ordre militaire, diplomatique ou même stratégique, pouvaient donc uniquement être faites directement à l'endroit où se trouvaient l'empereur et son entourage. Mais qu'est-ce qui se passait lorsqu'un problème, une crise ou une situation particulière en province nécessitait une réaction relativement immédiate? À quel niveau les dirigeants aux périphéries de l'Empire avaient le pouvoir de prendre l'initiative?

Il est particulièrement difficile de déterminer exactement à quel degré les gouverneurs de province, principalement les légats qui dirigeaient des troupes, avaient la liberté d'agir ou d'intervenir de manière autonome⁴³⁴. Nous savons pourtant qu'en absence de l'empereur, les gouverneurs ou les légats recevaient des *mandata* (= « instructions/commandes impériales ») qui pouvaient toucher bien des domaines, comme militaire, administratif, légal, etc.⁴³⁵ Cependant, chez Tacite, nous avons un passage qui suggère que la politique impériale peut *peut-être* consister à donner une certaine liberté au légat de suivre ses propres présomptions jusqu'à ce que de nouveaux facteurs, une nouvelle crise ou leurs propres faits et gestes requièrent une intervention de l'empereur :

Et natio Frisiorum, post rebellionem clade L. Apronii coeptam infensa aut male fida, datis obsidibus consedit apud agros a Corbulone descriptos: idem senatum, magistratus, leges imposuit. Ac ne iussa exuerent praesidium immunivit, missis qui maiores Chaucos ad deditionem pellicerent, simul Gannascum dolo adgrederentur. Nec inritae aut degeneres insidiae fuere adversus transfugam et violatorem fidei. Sed caede eius motae Chaucorum mentes, et Corbulo semina rebellionis praebebat, ut laeta apud plerosque, ita apud quosdam sinistra fama. Cur hostem conciret? Adversa in rem publicam casura: sin prospere egisset, formidolosum paci virum insignem et ignavo principi praegravem. Igitur Claudius adeo novam in Germanias vim prohibuit ut referri praesidia cis Rhenum iuberet

Et la nation Frisons qui, depuis la révolte qui avait suivi le désastre de L. Apronius, était hostile ou d'une loyauté douteuse, nous donna des otages et s'établit sur un territoire délimité par Corbulon ; il leur imposa aussi un sénat, des magistrats, des lois. Et, enfin qu'ils n'enfreignent pas ses ordres, il établit un poste fortifié et envoya des émissaires pour amener les grands Chauques à faire leur reddition et en même temps à tendre un piège à Gannascus et à l'attaquer. Ce guet-apens réussit et était de bonne guerre contre un déserteur et un homme qui nous avait trahis. Mais sa mort impressionna les Chauques et Corbulon semait

⁴³⁴ Sur l'autonomie des dirigeants en province, voir la discussion de Fergus Millar, *The Emperor in the Roman World, 31 BC-AD 337* (Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1977), 7-15 ; Brian Campbell, *The Emperor and the Roman Army 31 BC - AD 235*, (Oxford : Clarendon Press, 1984), 348-362. N.J.E Austin et N.B. Rankov. *Exploratio: Military and Political Intelligence in the Roman World from the Second Punic War to the Battle of Adrianople*, (Oxfordshire et New York : Routledge, 2014 [1995]), 170-184 argumentent pour leur part que les gouverneurs jouissaient d'un degré élevé d'autonomie ; *contra* : David Potter, « Emperors, Their Borders and Their Neighbours : the scope of imperial *mandata* » dans *The Roman Army in the East*, David Kennedy, dir. (Ann Arbor : JRA, 1996), 49-66.

⁴³⁵ *Ibid.*, pour des exemples.

chez eux des germes de révolte, bruit qui réjouit beaucoup de gens, mais que certains accueillirent avec défaveur : pourquoi provoquait-il l'ennemi? Un échec retomberait sur l'État entier ; si, au contraire, il réussissait, un homme qui se distingue est une menace pour la paix et particulièrement à un prince indolent. Aussi Claude interdit-il toute action nouvelle contre les Germanies et il ordonna même de ramener les garnisons au deçà du Rhin⁴³⁶

(Tacite, *Annales*, XI, 19)⁴³⁷

Nous pouvons voir ainsi que les légats impériaux pouvaient prendre certaines décisions significatives, mais que les décisions les plus importantes relèvent néanmoins de l'autorité de l'empereur lui-même, qui reste critique, bien qu'éloignée. Inévitablement, cela nous amène alors à la question du temps de déplacement et la possibilité de communication puisque lorsqu'une situation particulière avait lieu aux périphéries de l'Empire, à quel niveau les dirigeants ou commandants des provinces avaient le luxe d'attendre les instructions de l'empereur?

Nous disposons d'aucune évidence qui permet de croire que les Romains avaient des procédures de signalisation capables de transmettre des messages complexes ou tout simplement des messages sur une longue-distance. La transmission d'instructions ou de communiqués se faisait plutôt, depuis Auguste, à l'aide d'un système de messagers qui faisaient l'entièreté du voyage, qui pour leur part pouvaient de surcroît être interrogés davantage à leur arrivée⁴³⁸. Suétone est assez clair à ce sujet :

Il [Auguste] établit aussi sur toutes les routes militaires, et à de très courtes distances, de jeunes courriers et ensuite des voitures, pour être informé plus tôt de ce qui se passait dans les provinces. Le procédé a paru commode, car les mêmes hommes qui apportent des lettres d'un lieu donné peuvent aussi être interrogés en cas de nécessité⁴³⁹

(Suétone, *Octave Auguste*, XLIX)

⁴³⁶ Traduction tirée de Tacite, *Annales*, texte établi et traduit par Pierre Grimal, 1993 [1990], Paris : Éditions Gallimard, 253.

⁴³⁷ Voir Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 8-9 pour d'autres exemples d'instructions d'un empereur à un gouverneur ou un légat en province, ou au contraire un gouverneur qui demande à l'empereur ce qu'il devrait faire.

⁴³⁸ *Ibid.*, 10-11.

⁴³⁹ Traduction tirée de Suétone, *Vies des douze Césars*, trad. de Théophile Baudement, 1990, Paris : Flammarion, 107.

Ce système reposait donc sur l'utilisation de *diplomata* dans le but de réquisitionner des chevaux et des véhicules de transport ; plus tard, les messages étaient transmis sur un système de relais avec plusieurs *mensiones* sur la route⁴⁴⁰.

En ce qui concerne le temps de transport, Procope affirme, en parlant du système de l'Empire tardif, qu'un messager peut couvrir dix fois plus de distance par jour qu'un voyageur typique⁴⁴¹ (Procope, *Histoire secrète*, XXX), soit par exemple 200 milles romains. William M. Ramsey, pour sa part, a estimé, en 1925, que l'efficacité et la résilience physique du messager permettait de parcourir environ 50 milles romains par jour⁴⁴², ce qui revient à environ 73.6 km/jour⁴⁴³. La réalité se situe probablement entre les deux⁴⁴⁴. Donc, sur ces bases, le voyage de Rome à Antioche, qui est d'environ 3 100 milles romains, prendrait un peu moins d'un mois pour un messager impérial.

Bien évidemment, les voyages maritimes sont significativement plus rapides – s'ils sont possibles, par exemple pendant la bonne saison de navigation –, mais ils sont cependant moins fiables, et ce, principalement en raison de la variabilité des conditions météorologiques qui ne peuvent pas être prévisibles. En effet, un voyage par mer comprend tout son lot de risques, autant dans le temps de transport que dans les risques d'arriver à bon port. Pour illustrer l'aspect hasardeux des voyages maritimes, prenons pour exemple l'anecdote présent chez Flavius Josèphe concernant un voyage allant de Rome à Antioche : les messagers, qui ont été chargés d'apporter un message de la part de Caligula à Pétrone, le légat de Syrie, ont été pris pendant trois mois dans une tempête en mer. Leur voyage a tellement eu un gros délai qu'ils sont arrivés en Syrie 27 jours après que Pétrone reçu le message de la mort de l'empereur⁴⁴⁵. Selon Chester Starr, les voyages par mer dépendent en outre de l'accessibilité et de la disponibilité des bateaux commerciaux pour entreprendre le périple – l'empereur lui-même utilise parfois des bateaux de marchands pour

⁴⁴⁰ M. Amit, « Les moyens de communication et la défense de l'Empire romain » *Parola del Passato* 20 (1965) : 207 ; Anne Kolb, « The Conception and Practice of Roman Rule: the example of transport infrastructure » dans *Geographia Antiqua XX-XXI*, Francesco Prontera, dir. (Florence : Leo S. Olschki, 2011-2012) : 53-71.

⁴⁴¹ Voir également le chapitre 2.3 pour le temps de transport des commerçants.

⁴⁴² William M. Ramsay, « The Speed of the Roman Imperial Post » *JRS* 15 (1925) : 60.

⁴⁴³ Sur les unités de mesures utilisées à l'époque de la Rome antique, se référer à Franck Jerdrzejewski, *Histoire universelle de la mesure*, (Paris : Ellipses, 2002), 77-78.

⁴⁴⁴ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 10-11.

⁴⁴⁵ Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 10, 5 [203] ; *Les antiquités juives*, XVIII, 8, 9 [305].

voyager – puisque nous n’avons aucune évidence qui montre l’utilisation systématique ou régulière de la marine impériale pour le transport de messagers⁴⁴⁶.

Nos comprendrons alors que le système de communication impérial reposait majoritairement sur la force animale par voie terrestre, ce qui néanmoins amène certaines contraintes de temps et de délais avant que la réponse à un message parvienne à destination. Ainsi, ces aspects ont soit fait en sorte que les dirigeants à Rome accordaient une liberté considérable aux commandants locaux, du moins à moyen terme, soit que le processus de consultation paralysait de manière significative les initiatives et les réponses sur le terrain aux périphéries.

Motifs pour entreprendre une guerre ou une campagne militaire

Depuis Edward Gibbon⁴⁴⁷, les historiens de la Rome antique se sont constamment entêtés à vouloir donner des raisons du déclin et de la chute de l’Empire romain. Ceci a inévitablement laissé place aux présomptions que l’Empire était constamment menacé par des ennemis extérieurs, ce qui requiert donc de formuler et de mettre sur place, de la part des Romains, un système efficace et rationnel de défense frontalière. Ainsi, cela revient à assumer que les dirigeants à Rome avaient une idée claire de quelles frontières garantiraient la sécurité des territoires en périphéries. De ce fait, plusieurs campagnes militaires sont analysées par certains Modernes comme ayant pour but d’établir des frontières défendables et sécurisées⁴⁴⁸.

Avant de continuer plus loin, il importe d’adresser la question de la mentalité romaine en lien avec le développement de leur empire. Il est d’abord communément accepté que les Romains prétendaient avant tout à la domination universelle de l’*orbis terrarum*⁴⁴⁹ – du moins en théorie –, et ce, depuis les temps républicains. C’est d’ailleurs l’un des points que John C. Mann reproche à

⁴⁴⁶ Chester Starr, *The Roman Imperial Navy, 31 B.C. – A.D. 324*, (Westport : Greenwood Press, 1975 [1941]), 177-178 ; Michel Reddé, *Mare Nostrum : les infrastructures, le dispositif et l’histoire de la marine militaire sous l’Empire romain*, (Rome : École Française de Rome, 1986) ; Domenico Carro, *Storia della marina di Roma, testimonianze dall’antichità, ovvero, "Le cose della flotta"*, (Rome : Stato Maggiore della Marina, 1992-2003) ; Denis B. Saddington, « Classes. The Evolution of the Roman Imperial Fleets » dans *A Companion to the Roman Army*, Paul Erdkamp, dir. (Malden et Oxford : Blackwell Publishing, 2007), 201-217.

⁴⁴⁷ Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, (New York : Harcourt, 1960 [1776-1789]), 6 vol.

⁴⁴⁸ Voir l’introduction de cette présente étude ; Edward Luttwak, *La grande stratégie de l’Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès, (Paris : Economica, 2009 [1976]), 95-202, *passim*

⁴⁴⁹ Voir le chapitre 1.3. Voir également Claude Nicolet, *L’inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l’Empire romain*, (Paris : Fayard, 1988), 69-96 où il discute de la tendance intellectuelle des Romains d’identifier les frontières de leur empire avec celles du monde habité.

E. Luttwak, en lien avec son cadre chronologique, soit de complètement ignorer la République, et donc par le fait même tout le long processus où Rome a pris le contrôle du bassin méditerranéen⁴⁵⁰. De cette façon, la période que couvre Luttwak⁴⁵¹ représente qu'une infirme partie de stabilité et de calme relatif d'une histoire inscrit sur le temps long. L'image de l'Empire romain que nous offre Luttwak est trompeuse, comme s'il avait « springs into existence, full-size, at the beginning of the book⁴⁵² », sans qu'il n'y ait le moindre changement et ayant toujours la même taille à la fin du livre. Ceci a pour effet de donner l'impression, toujours selon Mann, que cet empire était la norme, comme s'il y avait une taille prédéterminée qu'il fallait atteindre.

La présupposition de certains Modernes stipulant qu'au cours du Principat, Rome a dirigé ses efforts vers l'établissement de frontières scientifiques pour consolider les gains territoriaux acquis lors de la République vient probablement du conseil posthume qu'Auguste a donné à son successeur Tibère, cité plus haut⁴⁵³. Malheureusement, ce passage a souvent été mal interprété par les Modernes puisque dans les faits, les Romains ont toujours assumé que l'expansion allait se poursuivre et ne jamais s'arrêter. Cette mentalité est particulièrement visible chez Tacite lorsqu'il critique Tibère puisque ce dernier n'est pas assez axé vers l'expansion de l'Empire :

nobis in arto et inglorius labor; immota quippe aut modice laccessita pax, maestae urbis res et princeps proferendi imperi incuriosus erat

Pour nous, nos efforts sont à l'étroit, et sans gloire : une paix immuable ou médiocrement troublée, les affaires de la Ville sans joie, un prince alors peu soucieux d'étendre l'Empire⁴⁵⁴

(Tacite, *Annales*, IV, 32, 2)

Fondamentalement, Tacite condamne Tibère, en utilisant la comparaison aux temps républicains (Tacite, *Annales*, IV, 32, 1), ainsi qu'avec n'importe quel autre empereur qui ne fait pas la promotion de l'expansion impériale ; pour lui, cela relève de l'irresponsabilité criminelle. Nous ne savons bien évidemment pas si c'est ce que les empereurs aspiraient réellement, mais il est toutefois évident que c'était en quelque sorte au moins l'idéal à poursuivre pour un empereur. Ce désir est

⁴⁵⁰ John C. Mann, « Power, Force and the Frontiers of the Empire. E.N. Luttwak, *The Grand Strategy of the Roman Empire* ». *JRS* 69 (1979): 176.

⁴⁵¹ Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès, (Paris : Economica, 2009 [1976]).

⁴⁵² John C. Mann, « Power, Force and the Frontiers of the Empire. E.N. Luttwak, *The Grand Strategy of the Roman Empire* ». *JRS* 69 (1979): 176.

⁴⁵³ Tacite, *Annales*, I, 11 : « *consilium coercendi intra terminos imperii* ».

⁴⁵⁴ Traduction tirée de Tacite, *Annales*, texte établi et traduit par Pierre Grimal, 1993 [1990], Paris : Éditions Gallimard, 173.

d'autant plus visible dans la propagande impériale, que l'on retrouve dans les sources numismatiques et épigraphiques principalement, où le titre de « *propagator imperii* » (= « agrandisseur de l'Empire ») est souvent attribué en louage à un empereur victorieux⁴⁵⁵.

Lorsque nous portons un regard plus approfondi sur les motifs et les raisons pour les Romains de partir en guerre, présents chez les auteurs anciens, nous nous rendons vite compte qu'il y a peu d'explications clairement exposées. Lors d'une guerre, il y a deux parties avec des objectifs et des buts différents, et ces objectifs peuvent, décidément, changer en cours de route. Concernant les guerres que Rome a entreprises, nous sommes possiblement exposés, au travers des sources à notre disposition, seulement aux rumeurs qui circulaient parmi les classes dirigeantes ; ou peut-être même aussi que les faits ont été altérés *post eventum* pour glorifier un succès ou condamner un échec⁴⁵⁶. Cependant, les sources littéraires ne doivent pas pour autant être négligées puisqu'elles nous offrent tout de même la perspective des classes éduquées et bien informées⁴⁵⁷.

Dans la littérature moderne, les auteurs sont souvent peu enclins à accepter le fait que la gloire fût la raison d'entreprendre une campagne militaire de la part de l'empereur ; en contrepartie, ils acceptent automatiquement les témoignages des sources lorsque ces dernières affirment que Rome est partie en guerre en raison d'une menace extérieure exercée sur les habitants des provinces en périphéries. Cet aspect, cependant, ne colle pas vraiment avec le portrait du pouvoir décisionnel que nous venons de dresser dans la dernière section, soit le fait que les habitants n'avaient que très peu de moyens, si ce n'est pas aucun, pour forcer un empereur et ses troupes à agir. Les intérêts ou les ambitions personnels de l'empereur est pourtant clairement un facteur qui peut être pris en compte, et nous avons aucun manquement dans les sources pour corroborer ce fait⁴⁵⁸.

Reprenons l'exemple de Commode, cité plus haut, qui décide de ne pas poursuivre la guerre sur le Danube lorsqu'il devient empereur à la suite de la mort de son père Marc-Aurèle. Voici ce qu'Hérodien, pour sa part, pense de cette décision :

⁴⁵⁵ Pour des exemples, voir John C. Mann, « Power, Force and the Frontiers of the Empire. E.N. Luttwak, *The Grand Strategy of the Roman Empire* ». *JRS* 69 (1979) : 177.

⁴⁵⁶ Bernard Lewis, *History, Remembered, Recovered, Invented*, (Princeton : Princeton University Press, 1975).

⁴⁵⁷ Voir la discussion de Benjamin Isaac, « Luttwak's "Grand Strategy" and the Eastern Provinces of the Roman Empire » dans *The Eastern Frontier of the Roman Empire : Proceedings of a Colloquium Held at Ankara in September 1988*, D. H. French et C. S. Lightfoot, dir. (Oxford : BAR, 1989) : 231-234.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, 232.

Τὸν δὲ πόλεμον ἀτελῆ καταλιπεῖν μετὰ τοῦ ἀπρεποῦς καὶ ἐπισφαλῆς. Θάρσος γὰρ ἐμβαλοῦμεν τοῖς βαρβάροις, οὐκ ἐπανόδου πόθον ἀλλὰ φυγὴν καὶ δέος ἡμῶν καταγνοῦσι. Καλὸν δέ σοι χειρωσαμένῳ πάντας αὐτοὺς καὶ τῷ ὑπὸ τὴν ἄρκτον ὠκεανῷ τὴν ἀρχὴν ὀρίσαντι ἐπανελθεῖν οἴκαδε θριαμβεύοντί τε καὶ δεσμίους ἀπάγοντι καὶ αἰχμαλώτους βασιλεῖς τε καὶ σατράπας βαρβάρους. Τούτοις γὰρ οἱ πρὸ σοῦ Ῥωμαῖοι μεγάλοι τε καὶ ἔνδοξοι γεγόνασι

Renoncer à achever définitivement la guerre comporte, outre l'inconvenance, des dangers : nous donnerions confiance aux Barbares, qui verraient moins, dans notre retraite, l'expression de notre souhait de revenir chez nous qu'une fuite et l'effet de notre crainte. Au reste, il te sied de dominer tous ces peuples, de fixer la limite septentrionale de ton Empire à l'Océan, et de revenir chez nous en triomphateur, en traînant derrière toi, sous les chaînes et en captivité, rois et roitelets barbares : c'est par de tels exploits que les Romains qui t'ont précédé ont acquis puissance et célébrité⁴⁵⁹

(Hérodien, *Histoires des empereurs romains*, I, 6, 5-6)

Bien que nous sommes complètement ignorants du statut social et politique d'Hérodien, par exemple s'il faisait partie de l'élite sénatoriale, ou s'il savait réellement ce qui s'était dit lors du *consilium* de Commode⁴⁶⁰ – il est souvent décrit comme n'étant pas du tout fiable⁴⁶¹. Quoi qu'il en soit, il y a deux aspects de la mentalité romaine par rapport à l'expansion territoriale et la guerre qui méritent notre attention. D'abord, le choix de Commode de ne pas poursuivre la guerre sur le Danube est avant tout considéré comme étant déshonorable. Cet aspect est d'ailleurs fortement rattaché au principe de ne démontrer aucune peur face aux peuples barbares, et ce, autant en relation avec ces derniers qu'avec les dirigeants à Rome⁴⁶². En second lieu, ce passage révèle que la gloire personnelle de l'empereur, ainsi que de l'Empire en terme général, est atteinte par la conquête et par l'expansion du territoire impérial – soit, dans ce cas-ci, d'atteindre l'océan au nord. En dernier lieu, le procédé littéraire qu'utilise l'auteur, c'est-à-dire de faire appel au passé pour justifier, si on veut, son raisonnement, démontre le fait que tous ces aspects font partie intégrante et sont typiques de la mentalité romaine sur le sujet, et ce, depuis les temps républicains. À remarquer également que

⁴⁵⁹ Traduction tirée d'Hérodien, *Histoires des empereurs romains*, trad. Denis Roques, 1990, Paris : Les Belles Lettres, 25.

⁴⁶⁰ Whittaker affirme qu'Hérodien était possiblement un procureur équestre, et de ce fait, aurait eu accès à ce genre d'informations. Cf. Herodian, *History of the Empire*, trad. de Charles R. Whittaker, 1969-1970, Cambridge : Harvard University Press, ix-xxiv.

⁴⁶¹ Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 1.

⁴⁶² *Ibid.*, 4.

dans ce passage, Hérodien est complètement muet sur le fait que cette frontière, que Marc-Aurèle a voulu atteindre, avait des objectifs stratégiques⁴⁶³.

Ainsi, la gloire et l'honneur par la conquête a toujours été un aspect central dans la mentalité impériale et la culture romaine, et les empereurs, depuis Auguste, n'ont pas manqué de s'y rattacher le plus possible. Cela est d'autant plus envisageable seulement si l'empereur le fait lui-même, et non au travers de ses subordonnés. En effet, depuis le I^{er} siècle, le commandement militaire direct de la part de l'empereur est une fonction impériale essentielle et de premier plan⁴⁶⁴ ; toutes les campagnes militaires ou les guerres majeures requéraient la présence de l'empereur directement sur le champ de bataille aux commandes de l'armée, et ce, même après que les Sassanides renversèrent les Parthes en Orient. Lorsque l'empereur sassanide Ardashir I^{er} menaça l'Orient romain – et que les négociations de la part des Romains furent infructueuses –, Sévère Alexandre décida de faire lui-même la marche, à la tête d'une armée provenant des provinces danubiennes, jusqu'à Antioche pour prendre les choses en main. Cependant, au cours de la campagne qu'il mena contre les Sassanides, Sévère Alexandre reçut la nouvelle que des peuples germaniques faisaient des incursions sur le Rhin et sur le Danube ; la présence de l'empereur, ainsi que des troupes qu'il avait emmenées avec lui, était nécessaire et indispensable⁴⁶⁵. Avec cet exemple, nous pouvons voir que c'est un fait établi que Sévère Alexandre ressentait le besoin de commander directement ses armées en marche, et ce, même s'il doit quitter ses fonctions à Rome et parcourir pas moins de 3 200 km lors d'un voyage d'environ cinq mois⁴⁶⁶.

Cela étant dit, le facteur le plus décisif pour l'empereur, commandant suprême des corps d'armée directement impliqués dans la guerre, concernant la prise de décision pour partir en expédition militaire reposait majoritairement sur son désir personnel d'acquérir des honneurs, une

⁴⁶³ Sur ce point, se référer à Alessandro Galimberti, dir., *Herodian's World. Empire and Emperors in the III Century*, (Boston : Brill, 2021).

⁴⁶⁴ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 11-13 ; Brian Campbell, *War And Society in Imperial Rome, 31 BC-AD 284*, (Londres et New-York : Routledge, 2002), 10 ; *contra* : Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 12-13 qui affirme qu'avant Trajan, c'était rare que les empereurs prenaient directement le commandement militaire lors des guerres, ou du moins ils restaient assez longtemps et assez proche du front pour augmenter leur réputation et leur prestige.

⁴⁶⁵ Hérodien, *Histoires des empereurs romains*, VI, 4-16.

⁴⁶⁶ Fergus Millar, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 » *Britannia* 23 (1982) : 11-13 pour d'autres exemple qu'il est impératif dans la mentalité impériale qu'un empereur prenne directement les commandes de l'armée lors d'une guerre.

gloire militaire ou même de s'associer à des figures historiques, comme Alexandre le Grand⁴⁶⁷ – et par extension d'assurer sa place sur le trône et son pouvoir en tant que *Princeps* puisque la stabilité du régime impérial repose en partie sur l'image d'un empereur victorieux.⁴⁶⁸ Une simple visite du forum de Trajan et de la colonne Trajane, à Rome, nous montre à quel point ces aspects associés à l'image de l'empereur pouvaient être utilisés à des fins propagandistes ainsi que du désir de Trajan d'afficher son prestige en tant que conquérant et homme militaire accompli⁴⁶⁹. Plus concrètement encore, les sources littéraires regorgent d'exemples qui attribuent la recherche de gloire et d'honneur comme raisons principales, si ce n'est pas la seule, pour partir en guerre : selon Pline le Jeune, Trajan s'est engagé dans une guerre parce qu'il était contraint par « la dignité de l'Empire »⁴⁷⁰ ; selon la *Historia Augustae* (SHA), la raison de Septime Sévère pour engager les hostilités en Mésopotamie, face aux Parthes, est fondamentalement la recherche de gloire⁴⁷¹ ; selon Ammien Marcellin, Julien a refusé une campagne militaire contre les Goths, malgré les conseils de son entourage, parce « qu'il se cherchait de meilleurs ennemis⁴⁷² ».

À la lumière de ces passages, il devient donc difficile de soutenir les théories qui stipulent que les Romains ont constamment eu le désir d'atteindre des frontières défensives par l'entremise

⁴⁶⁷ C'est ce que nous rapporte Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXVII, 7-8 à propos de Caracalla lorsqu'il entreprit une expédition militaire contre les Parthes.

⁴⁶⁸ Benjamin Isaac, *The Near East under Roman rule: selected papers*, (Leiden et New York : Brill, 1998), 420.

⁴⁶⁹ La colonne Trajane avait comme fonction, parmi d'autres, de servir de monument honorifique à l'empereur afin de commémorer ses victoires contre les Daces, et donc par le fait même d'augmenter son prestige personnel et militaire. Qui plus est, la colonne servait à convaincre, ou plutôt à préparer, le peuple, mais également le Sénat, aux prochaines guerres que Trajan prévoyait déjà entreprendre contre les Parthes. Tout cela s'inscrit dans le contexte plus large du forum de Trajan à Rome, dans le sens où, en plus de montrer Trajan comme un commandant militaire victorieux – le piédestal contient une frise représentant un amas d'armes daces, empilé irrégulièrement et qui fait écho à la tradition hellénistique de représenter des trophées de guerre (cf. Filippo Coarelli, *The Column of Trajan*, traduit par Cynthia Rockwell (Rome : Editore Colombo, 2000), 21-22) –, la colonne sert également de belvédère, ouvert au public ; rendu au sommet, l'observateur était donc témoin de toute la richesse, mais surtout la gloire que Trajan a offert au peuple et à l'Empire romains. Pour les fonctions de la colonne Trajane, se référer à Paul Zanker, « Das Trajansforum in Rom » *Archäologischer Anzeiger* 4 (1970) : 499-544 ; Penelope J. E. Davies, « The Politics of Perpetuation : Trajan's Column and the Art of Commemoration » *American Journal of Archeology* 101, 1 (1997) : 41-65 ; Frank Lepper et Sheppard Frere, *Trajan's Column. A new Edition of the Cichorius Plates*, (Gloucester : Alan Sutton, 1988) ; Filippo Coarelli, *The Column of Trajan*, traduit par Cynthia Rockwell (Rome : Editore Colombo, 2000) ; Alexandre Simon Stefan, *La Colonne Trajane : Édition Illustrée Avec les Photographies Exécutées en 1862 Pour Napoléon III* (Paris : Picard, 2015).

⁴⁷⁰ Pline le Jeune, *Panegyrique de Trajan*, XVII, 4 : « Meruisti proxima moderatione, ut quandoque te uel inferre uel propulsare bellum coege rit imperi dignitas, non ideo uicisse uidearis ut triumphares, sed triumphare quia uiceris ».

⁴⁷¹ SHA, *Septime Sévère*, XV, 1 : « Erat sane in sermone vulgari Parthicum bellum adfectare Septimum Severum gloriae cupiditate, non aliqua necessitate deductum » (« La rumeur courait que, si Sévère entreprenait une guerre contre les Parthes, c'était moins poussé par la nécessité que par le désir de gloire »), traduction tirée de *SHA*, trad. André Chastagnol, 327, (Paris : Robert Laffont, 1994).

⁴⁷² Traduction tirée de Amm. Marc., *Histoire*, XXII, 7, 8 trad. Jacques Fontaine, Paris : Les Belles Lettres, 1996.

de guerres dites défensives⁴⁷³. Ainsi, la conquête, pour l'empereur, est principalement un moyen de rehausser son statut et son prestige en tant que commandant militaire victorieux. Le *Princeps* agit alors selon ses propres intérêts ; rien ne nous indique qu'en réalité il se préoccupait des habitants des provinces aux périphéries de l'Empire, et donc qu'il a ressenti le désir ou l'obligation d'assurer leur sécurité. En effet, la protection de ces populations ne va pas de soi, dans le sens où les dirigeants ou l'empereur ne le voient pas comme l'une de leurs responsabilités – pas comme aujourd'hui par exemple, où l'État a le devoir moral ou même légal d'assurer la sécurité de ses citoyens. Dans les faits, les populations sous le joug de l'Empire, ceux qui ne jouissent pas du statut de citoyen, sont considérés presque comme des esclaves. Flavius Josèphe, lorsqu'il relate le discours d'Agrippa, met particulièrement l'accent sur la domination romaine, difficilement supportable, mais inévitable, est comparable à la servitude⁴⁷⁴ ; il en va de même chez Tacite : « Ils prennent les armes et entraînant à la révolte les Trinovantes et tous les autres qui, n'étant pas encore brisés par la servitude⁴⁷⁵ ». Toujours est-il que ça ne veut pas dire pour autant que la protection vitale des populations aux marges de l'Empire face à une menace extérieure n'était pas importante ou sans considération, mais il faut comprendre qu'il y avait plusieurs autres priorités, telles que la perception des taxes, la sécurité d'une région en particulier (comme l'Italie), l'intégrité de la souveraineté de l'empereur, etc.⁴⁷⁶

Isaac nous met en garde qu'il ne faut pas passer par-dessus le fait que dans la mentalité impérialiste romaine, la domination met l'accent sur l'ethnie et non sur une région géographique : les Romains font la conquête d'un peuple, et non d'un territoire ; ils font la guerre à un roi ou un peuple, et non à un État ou un royaume⁴⁷⁷. Tout cela est particulièrement visible lorsqu'on se penche sur la terminologie employée dans les œuvres littéraires, par exemple l'emploi du terme « *Imperium Populi Romani* » (« Empire du peuple romain ») au lieu d'utiliser « *Imperium Romanum* » (« l'Empire romain »)⁴⁷⁸.

⁴⁷³ Sur le concept de « guerre défensive », par opposition à « guerre offensive », se référer à Christian R. Raschle, « Defensive and Offensive Wars, Strategies of: Late Empire » dans *The Encyclopedia of the Roman Army*, Yann Le Bohec, dir. (2015), <https://doi.org/10.1002/9781118318140.wbra0469>.

⁴⁷⁴ Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 345-349.

⁴⁷⁵ Traduction tirée de Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, texte établi et traduit par André Pelletier, 1975-1982, Paris : Les Belles Lettres, 360.

⁴⁷⁶ Voir la discussion de Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, (New-York: Oxford University Press, 2000 [1990]), 392-394 ; voir également *infra* chapitres 1.2 ; 1.3.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, 394-401.

⁴⁷⁸ Voir, à titre d'exemple, Auguste, *Res Gestae Divi Augusti*, V, 26 lorsqu'il parle de l'expansion de l'Empire.

Pour vérifier si la vision moderne qui affirme que les motifs territoriaux et l'établissement de frontières scientifiques, dans le but de protéger les provinces aux périphéries, qui sont la visée stratégique principale des guerres de la fin du Ier siècle jusqu'au IIIe siècle – soit des Flaviens aux Sévères – tiennent la route, prenons pour exemple la campagne militaire en Mésopotamie entreprise par Septime Sévère face aux Parthes (195-196 EC), qui a eu pour résultat l'annexion de la Haute Mésopotamie et de la création de deux nouvelles provinces que sont l'Osroène et la Mésopotamie. Selon E. Luttwak, la raison de cette campagne militaire et de cette annexion était la sécurité vitale du front oriental de l'Empire. La profondeur de la bande de terre contrôlée par Rome – suivant en quelque sorte l'Oronte en raison des réalités géographiques et climatiques de la région –, soit un peu plus de 1 000 miles, opposée à Antioche, est insuffisante pour contenir les armées Parthes s'il adviendrait que ces derniers décident d'envahir la Syrie et que leur armée devait être contenue⁴⁷⁹. C'est d'ailleurs ce que Dion Cassius, cité plus haut, affirme être la raison de Septime Sévère⁴⁸⁰ ; il ne pense pas cependant que c'étaient les réels motifs de ce dernier.

Comme l'a soulevé Isaac, Dion a rédigé cette œuvre après les faits, il était donc témoin que cette expansion territoriale n'a nullement protégé la Syrie, comme nous pouvons le voir également avec la prise d'Antioche par les Sassanides en 253 EC⁴⁸¹. De plus, à remarquer que l'expansion au-delà de l'Euphrate avait déjà commencé sous le co-règne de Marc-Aurèle et Lucius Verus. Brian Campbell rejoint en quelque sorte Isaac sur ce point. Selon lui, bien que l'empereur ait voulu justifier cette guerre par l'excuse de vouloir protéger la Syrie, la vraie raison fût plutôt politique. Lorsque Septime Sévère arriva au pouvoir en 193, il a mené deux guerres civiles, ce qui a entraîné d'énormes pertes du côté romain et ainsi que du mécontentement de la part des classes dirigeantes. Pour changer la donne, il avait donc besoin d'une guerre glorieuse contre un ennemi extérieur, d'où ses campagnes contre les Parthes⁴⁸².

Ainsi, il reste peu probable, à la lumière de ces arguments, que Septime Sévère avait bel et bien entrepris une campagne militaire pour répondre à des besoins stratégiques et de défense territoriale. C'est ce qui nous amène alors inévitablement à notre dernier point pour cette section,

⁴⁷⁹ Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès, (Paris : Economica, 2009 [1976]), 165-168.

⁴⁸⁰ Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXV, 3, 2-3.

⁴⁸¹ Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, (New-York: Oxford University Press, 2000 [1990]), 394-395.

⁴⁸² Brian Campbell, *War And Society in Imperial Rome, 31 BC-AD 284*, (Londres et New-York : Routledge, 2002), 15.

à savoir si les Parthes, ainsi que les Sassanides, étaient réellement une menace pour la sécurité de l'Empire.

Un survol de l'histoire de l'Empire romain en Orient nous permet de remarquer les armées romaines et byzantines ont atteint la région de Ctésiphon/Séleucie-sur-le-Tigre – le cœur impérial et économique de l'Empire parthe et sassanide – environ de sept à neuf fois. Pourtant, dans aucun de ces cas ils l'ont occupée ou annexée de manière permanente. En effet, dans la grande majorité du temps, ces armées ont pillé les campagnes environnantes, parfois même capturé partiellement ou complètement ces deux villes, pour ensuite se retirer aussi vite qu'elles étaient venues⁴⁸³.

Selon Theodor Mommsen, les Romains n'ont jamais accepté, dans leur mentalité et leur caractère qui leur est propre, la présence d'une autre superpuissance, ou tout simplement la coexistence entre deux superpuissances – cela n'implique pas pour autant que les Romains se sentaient menacés par les Parthes ou les Sassanides, et donc ressentaient le besoin constant d'assurer la sécurité vitale des provinces orientales. Cela a eu pour résultat une lutte constante entre les deux États pour le contrôle de la rive occidentale de l'Euphrate⁴⁸⁴.

Si nous portons un regard sur la politique étrangère de Rome en Orient, nous pouvons remarquer un certain schéma systématique : une période d'inaction militaire suivit d'une période de politiques actives. Ce schéma ne montre pas que la sécurité de la Syrie était constamment menacée par les Parthes ou les Sassanides. L'ambition des Parthes en Syrie seraient plutôt de faire des raids et du pillage, mais rien n'indique qu'ils voulaient l'occuper de manière permanente. La stratégie parthe a toujours consisté à faire des raids dans la mesure où ils constituent un bon moyen de faire revenir les soldats romains en Syrie lorsque les légions combattaient en Arménie. Les armées parthes et sassanides ont pris Antioche quelque fois, certes, mais dans aucun des cas ils l'ont occupée de manière permanente ou ont eu le désir d'annexer la région à leur empire. Ce qui est certain, cependant, c'est que les empires de l'Iran n'ont jamais accepté la présence romaine à l'est de l'Euphrate ou la prise de contrôle de l'Arménie par les Romains⁴⁸⁵.

⁴⁸³ Benjamin Isaac, « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Patrice Brun, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir. (Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993), 108.

⁴⁸⁴ Theodor Mommsen, *Römische Geschichte* V, (Berlin : Weidmann, 1894), ch. 9.

⁴⁸⁵ Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, (New-York: Oxford University Press, 2000 [1990]), 28-32.

3.2 Organisation de la frontière et politique frontalière

David Potter a tenté de démontrer, par l'entremise de l'analyse de plusieurs *mandata* présents dans les sources littéraires, que les empereurs de Tibère à Hadrien se sont limités dans l'expansion territoriale de l'Empire, à l'exception d'empereurs quelque peu « troublés ». Selon lui, Hadrien a adopté une politique frontalière manifestement plus défensive que ses prédécesseurs⁴⁸⁶. Elio Lo Cascio est du même avis qu'Hadrien est l'initiateur d'une nouvelle stratégie défensive, le tout découlant d'un calcul des coûts-bénéfices dans le cadre des tensions entre l'idéologie impériale et les réalités des différents théâtres d'opération, d'où son retrait des provinces nouvellement annexées par Trajan quelques années plus tôt⁴⁸⁷. Toujours est-il que les arguments de ces deux auteurs reposent essentiellement sur les comportements historiques des Romains. Si nous posons un regard plus approfondi sur les faits historiques, nous pourrions remarquer une certaine contradiction qui ne s'accorde pas avec ces présomptions qui stipulent un changement dans la politique frontalière au cours du Ier et IIe siècle, soit la consolidation des gains territoriaux par l'intermédiaire de lignes de défense fixes.

Pourtant, comme l'a soulevé Whittaker, si nous brosons un portrait concernant les tentatives d'expansion territoriale ou tout simplement des conquêtes militaires, nous pouvons remarquer qu'entre Tibère et les Sévères⁴⁸⁸, c'est plutôt Hadrien qui sort du lot par ses actions, ou tout simplement qui est un « empereur troublé ». En effet, si on accepte ce portrait qui nous présente une importante liste d'empereurs qui soi-disant sortiraient du commun, il serait bien difficile, en concordance avec les théories de Potter et Lo Cascio, de croire que tous ces personnages ont été des « esprits troublés » psychologiquement⁴⁸⁹.

Penchons-nous alors plus sérieusement sur le développement ou du changement concernant la politique frontalière qui s'est opéré, ou non, à partir de l'époque flavienne, soit le début de notre chronologie. Tout d'abord, c'est Franz Cumont, en 1905, qui fût le premier interpréter la

⁴⁸⁶ David Potter, « Emperors, Their Borders and Their Neighbours : the scope of imperial *mandata* » dans *The Roman Army in the East*, David Kennedy, dir. (Ann Arbor : JRA, 1996), 49-66.

⁴⁸⁷ Elio Lo Cascio, *Il princeps e il suo impero : studi di storia amministrativa e finanziaria romana*, (Bari : Edipuglia, 2000), 81-93.

⁴⁸⁸ Claude en Bretagne et en Afrique du Nord ; Néron en Bretagne et en Orient ; Vespasien et Domitien en Germanie et en Afrique du Nord ; Trajan en Afrique, en Dacie et en Orient ; Antonin le Pieux en Bretagne ; Marc-Aurèle et Verus en Orient ; les Sévères en Afrique du Nord, en Bretagne et en Orient.

⁴⁸⁹ Charles R. Whittaker, *Rome and Its Frontiers: Dynamics of Empire*, (Londres et New-York: Routledge, 2004), 8.

réorganisation frontalière des Flaviens en Orient comme étant fondamentalement une réaction, ou plutôt une adaptation, aux échecs subis de la guerre parthique de Corbulon de 58 à 63 EC sous l'empereur Néron⁴⁹⁰. Cumont, dans son analyse et son interprétation, a mis particulièrement l'emphase sur la construction de routes à cette époque, ce qui a fait écho des années plus tard parmi certains auteurs, tel que A. B. Bosworth, qui voit cette réorganisation frontalière du nord-est de l'Empire comme une tentative d'encercler l'Arménie⁴⁹¹. Néanmoins, ce n'est pas l'opinion qui a été majoritairement acceptée par la suite.

Dans la littérature moderne, il est en effet répandu, d'un point de vue relatif, de percevoir l'activité flavienne en Orient comme étant de nature essentiellement défensive. Vespasien se serait plutôt rendu compte qu'il valait mieux consolider et sécuriser les frontières au lieu de poursuivre davantage l'expansion territoriale, dont en Arménie ou en Haute Mésopotamie par exemple. Ceci a amené à la supposition que les frontières existantes en Orient, ainsi que tout le système d'État-clients, n'étaient pas adéquats pour la sécurité des provinces à sur le front de l'est. Dès lors, selon Luttwak, une autre offensive, cette fois-ci sous Trajan, était donc nécessaire⁴⁹². Son argument repose sur l'interprétation de la distribution des troupes sur le front oriental, le tout en appliquant une certaine rationalisation stratégique moderne aux Romains, faut-il le mentionner, sans pour autant avancer des évidences présentes dans les sources anciennes en support à ses arguments. D'après lui, le contexte géographique de la région a fait en sorte que puisqu'il y a seulement deux légions stationnées en Cappadoce et trois en Syrie, la sécurité de ces provinces n'est pas garantie. Ainsi, si les Parthes peuvent librement déployer leurs troupes et leur armée en Arménie, cela leur permettrait d'envahir ces deux provinces avec force – selon leur choix, soit au sud en Syrie, soit au nord en Cappadoce et vers l'Asie Mineure – sans que les troupes romaines puissent se redéployer à temps pour venir en aide aux légions sous pression⁴⁹³.

Comme nous venons de le voir dans la dernière section, la mentalité romaine, et de ses dirigeants, ne concorde pas vraiment avec l'idée d'arrêter définitivement l'expansion de l'Empire dans l'optique de consolider les frontières existantes et de les sécuriser face à des menaces

⁴⁹⁰ Franz Cumont, « Le gouvernement de Cappadoce sous les Flaviens » *Académie royale de Belgique, Classe de la classe des lettres* (1905) : 197-227.

⁴⁹¹ A. B. Bosworth, « Vespasian's Reorganization of the North-East Frontier » *Antichthon* 10 (1976) : 63-78.

⁴⁹² Edward Luttwak, *La grande stratégie de l'Empire romain*, trad. Bernadette et Jean Pagès, (Paris : Economica, 2009 [1976]), 95-101.

⁴⁹³ *Ibid.*, 100-101.

extérieures. En effet, cette supposition de Luttwak tient pour acquis que la stratégie militaire des Romains en Orient a été planifiée pour la défense territoriale, et non dans l'optique d'une future conquête. Qui plus est, Isaac, en réaction à ces affirmations de Luttwak, soulève plusieurs points qui méritent notre attention⁴⁹⁴.

En premier lieu, selon Isaac, ce scénario que Luttwak élabore est complètement imaginaire. Effectivement, les Empires de l'Iran ont envahi à de nombreuses reprises la province de Syrie, mais en aucun cas ils l'ont fait par l'intermédiaire de l'Arménie. Ensuite, nous n'avons aucune évidence dans les sources littéraires qui nous démontre que les Romains, ou plus spécifiquement Trajan, ont eu ce processus mental ou ont tout simplement qu'ils ont pris en compte ces considérations stratégiques pour formuler leur politique frontalière et étrangère en Orient⁴⁹⁵. Ces présomptions de Luttwak relèveraient tout simplement d'une tentative au XXe siècle de « reconcile what was in fact a policy of expansion with a strategy thought by modern scholars to be defensive⁴⁹⁶ ». Dans les faits, si nous nous penchons sur la littérature ancienne, le motif de Trajan pour entreprendre une conquête en Arménie et en Mésopotamie relèverait seulement de son désir de gloire et de se faire attribuer le titre de « *Parthicus* » ; aucune autre raison est associée à cette guerre :

Μετὰ δὲ ταῦτα ἐστράτευσεν ἐπ' Ἀρμενίους καὶ Πάρθους, πρόφασιν μὲν ὅτι μὴ τὸ διάδημα ὑπ' αὐτοῦ εἰλήφει, ἀλλὰ παρὰ τοῦ Πάρθων βασιλέως, ὁ τῶν Ἀρμενίων βασιλεύς, τῆ δ' ἀληθείᾳ δόξης ἐπιθυμία

Ensuite, il entreprit une expédition contre les Arméniens et les Parthes, sous prétexte que le roi d'Arménie, au lieu de recevoir de lui le diadème, l'avait reçu du roi des Parthes ; mais, en réalité, pour satisfaire son désir de gloire⁴⁹⁷

(Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 17, 1)

Frank Lepper, pour sa part, avance que l'intention de Trajan lorsqu'il est parti en guerre contre les Parthes était d'établir une frontière fixe et permanente⁴⁹⁸. Pour supporter ses propos, Lepper a utilisé des sources archéologiques et épigraphiques, soit une borne milliaire retrouvé à 1 km de Singara – le long de l'axe routier est-ouest qui permet la traversée de l'Euphrate –, érigé le

⁴⁹⁴ Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, (New-York: Oxford University Press, 2000 [1990]), 50-53.

⁴⁹⁵ Il en va de même parmi les auteurs anciens, soit l'absence complet de ce genre d'argument stratégique. Voir, entre autres, Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 121.

⁴⁹⁶ Ibid., 50.

⁴⁹⁷ Traduction tirée de Dion Cassius, *Histoire romaine*, trad. de E. Gros, 1866, Paris : Firmin Didot.

⁴⁹⁸ Frank A. Lepper, *Trajan's Parthian War*, (Oxford : Oxford University Press, 1948).

20 février 116 et où le titre de *Parthicus* y est attribué à Trajan ; ainsi que l'arc de triomphe bâti par la *Legio III Cyrenaica* juste à l'extérieur des murs de Doura-Europos un peu avant le mois de février 116 – le titre *Parthicus* n'y figure point. En contrepartie, selon E.R.M. Wheeler, l'avancée de Trajan jusqu'en Assyrie et jusqu'en Babylonie – suivi de la création de la province d'Assyrie – ne concorde pas vraiment avec la frontière proposée par Lepper. D'un autre côté, cet avancement des troupes romaines laisse supposer que la stratégie, ou tout simplement la visée de Trajan, n'était probablement pas l'établissement d'une frontière permanente. Wheeler avance alors l'hypothèse que Trajan voulait plutôt, possiblement, assurer l'autorité impériale romaine sur les routes commerciales allant jusqu'au golfe Persique⁴⁹⁹.

Finalement, pour revenir à Isaac, son troisième et dernier point stipule que Luttwak assume que les Romains ont voulu établir une frontière sécurisée puisqu'ils considéraient les Parthes comme étant dangereux et comme étant une menace à la sécurité vitale des provinces du théâtre d'opération en Orient. Isaac nous propose une vue alternative : les Romains considéraient une expansion territoriale comme étant désirable seulement si elle pouvait être atteinte à des coûts raisonnables. Si nous prenons en compte que Vespasien a été témoin de l'échec de la politique frontalière en Orient de Néron, il serait donc raisonnable d'assumer qu'il voulait préparer une nouvelle offensive en Arménie et que Trajan pensait qu'il pourrait opérer à partir de là pour son expédition contre les Parthes. D'ailleurs, au cours de sa campagne militaire en Mésopotamie, Trajan s'est rendu jusqu'au golfe Persique, ce qui ne tient pas la route si nous acceptons les visées stratégiques qu'avaient les guerres parthiques de Trajan, citées plus haut⁵⁰⁰.

En réalité, nous ne pouvons pas vraiment discerner de différence entre l'organisation frontalière d'Hadrien après son retrait de la Mésopotamie et de la politique frontalière des Flaviens en Orient avant Trajan. Les Romains ont souvent désiré prendre contrôle de certaine partie de l'Empire parthe ou sassanide, et ils l'ont d'ailleurs tenté à plusieurs reprises – rien n'indique qu'au contraire les Parthes ou les Sassanides désiraient annexer des territoires romains à l'ouest de l'Euphrate⁵⁰¹. Si nous nous fions à la littérature ancienne, nous pouvons mettre en lumière un

⁴⁹⁹ E.R.M. Wheeler, « The Roman Frontier in Mesopotamia » dans *The Congress of Roman Frontier Studies, 1949*, Eric Birley, dir. (Durham: University Office, 1952) : 116-118.

⁵⁰⁰ Voir également Karl-Heinz Ziegler, *Die Beziehungen zwischen Rom und dem Partherreich: ein Beitrag zur Geschichte des Völkerrechts*, (Wiesbaden: F. Steiner, 1964), 2 qui voit les relations romano-parthes du Ier et IIe comme étant plutôt pacifiques, à l'exception de la guerre de Trajan.

⁵⁰¹ Voir le survol chronologique, *supra*, xii-xvi.

certain schéma en lien avec les invasions romaines en Orient : l'idéologie romaine n'est pas constante, certes, mais il y a certainement des périodes où il est désirable de conquérir et d'annexer seulement ce qui est profitable. Ce qui est sûr et certain, c'est que les Empires de l'Iran n'ont jamais accepté une présence romaine à l'est de l'Euphrate. Qui plus est, un survol des guerres romano-parthes et romano-sassanide nous démontre que Rome, dans la très grande majorité des cas, est l'agresseur et l'initiatrice des guerres. La politique impériale aux frontières dictait, du I^{er} jusqu'au début du III^e siècle du moins⁵⁰², que les troupes devraient être organisées et distribuées dans une optique d'une guerre à grande échelle en prévision d'une prochaine invasion ou expédition militaire, et non pour la défense des territoires déjà directement administrés par Rome et organisés en province⁵⁰³.

Pour finir, notons la théorie de Susan Mattern concernant la stratégie militaire des Romains au cours du Principat – pas nécessairement uniquement en Orient, mais plutôt d'un point de vue généralisé à l'ensemble des théâtres d'opération de l'Empire –, qui mérite quelque peu notre attention. Selon cette auteure, la stratégie impériale romaine serait, du moins en partie, essentiellement d'ordre moral et psychologique. L'image de Rome serait le point central de cette mentalité : le modèle qui saute le plus aux yeux, lorsque nous nous penchons sur les motifs des Romains pour entreprendre des conquêtes, consisterait en celui de l'insulte de la part de peuples « barbares » et de la vengeance du côté romain en réaction, ou même de la révolte et des représailles. Il serait question ici de l'image ou du statut de l'État romain dans son ensemble plutôt que de celui des empereurs et des généraux individuellement. Les Romains ont été particulièrement efficace et victorieux puisqu'ils croyaient en ce système⁵⁰⁴.

Ainsi, la force de frappe de l'armée romaine reposerait sur des aspects psychologiques, moraux et concernant le statut (ou l'image) que Rome projette vis-à-vis les autres peuples ou civilisations. Leur armée – qui est relativement petite si on la compare à la superficie totale de l'Empire –, les infrastructures frontalières et de déploiement des troupes seraient fondamentalement inadéquats pour contrer des invasions majeures venant de l'extérieur. Tout cela,

⁵⁰² Les campagnes militaires ont été sporadiques : 65-36 AEC ; 52-53 EC ; 112-117 EC ; 163-165 EC ; 194-217 EC. Cf. survol chronologique, *supra*, xii-xvi..

⁵⁰³ Sur ce point, Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, (New-York: Oxford University Press, 2000 [1990]), 52-53.

⁵⁰⁴ Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 81-122, *passim*.

les Romains en étaient conscients, mais ils n’y en portaient pourtant pas vraiment leur attention. Tout ce qui importait, c’est que les « ennemis » de Rome – autant intérieurs qu’extérieurs – soient conscient que s’ils osent confronter ou défier le pouvoir impérial, il va y avoir des représailles et de la vengeance, et il est connu que les Romains n’y vont pas de main morte. Ainsi, l’enjeu le plus important était l’image que Rome dégageait : le succès dépendait moins de la force que Rome était en mesure d’impliquer dans les combats ou au travers des fronts militaires que l’image de la force qu’elle pouvait utiliser ainsi que la volonté de l’utiliser à n’importe quel prix⁵⁰⁵.

Prenons la situation hypothétique suivante pour illustrer le principe stratégique romaine de Mattern basé sur la peur et la terreur : l’Empire subit une crise, comme une invasion majeure ; la garnison aux frontières n’est pas en mesure de contenir cette crise ou de gérer cette invasion ; le temps que ça va prendre pour une réponse de la part du gouvernement impérial va être de plusieurs mois ou peut-être même années – soit le temps que le temps d’assembler une armée et d’envoyer un commandant ou l’empereur lui-même à la région concernée et qu’ils y arrivent par le fait même. C’est d’ailleurs exactement ce qui s’est passé lors des guerres daciques de Domitien, des guerres contre les Parthes et sur le Danube de Marc-Aurèle, de l’assaut de Septime Sévère contre les tribus écossaises et de l’invasion de la Perse par Sévère Alexandre ; autrement dit, toutes ces guerres ont été entreprises à la suite de préparations substantielles, et non directement en réponse à une situation locale particulière⁵⁰⁶.

Ainsi, les principes stratégiques mis en place par les Romains, toujours selon Mattern, ne reposaient pas sur une action rapide et incisive, et encore moins préventives : les buts et les motifs des campagnes militaires étaient essentiellement de punir, par la vengeance, un ennemi ayant défié la puissance impériale et d’y inspirer la terreur. De ce fait, la stratégie de la dissuasion par la peur n’a pas été élaborer ou mise en place par un empereur en particulier, mais est plutôt traditionnelle chez les Romains⁵⁰⁷.

⁵⁰⁵ Pour le principe de l’honneur national : *Ibid.*, 162-210 ; c’est d’ailleurs l’un des points que soulève Luttwak, mais sans reconnaître son rôle central pendant ; sur ce point, se référer à l’exemple du siège de Massada, cf. *supra*, 12-13.

⁵⁰⁶ Susan P. Mattern, *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*, (Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999), 116.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, 119.

Nous sommes donc témoins qu'il y a que très peu d'évidences qui soutiennent que les Romains ont utilisé la guerre et la conquête en tant que véhicule pour atteindre des buts et des objectifs à long-terme de manière coordonnée et rationnelle, le tout découlant d'un désir de protéger les populations aux marges de l'Empire face à des menaces extérieures. La décision de paix ou de guerre est prise par un seul individu, soit l'empereur, principalement pour des raisons *ad hoc* à la lumière des conditions sur le terrain. Il est difficile d'y voir une raison pourquoi les Romains ont décidé de s'engager dans une campagne militaire ou d'arrêter une conquête dans une région donnée outre les motifs de profit, d'impérialisme opportuniste, de la protection des intérêts romain du moment ou même la recherche de prestige militaire et de gloire de la part d'un empereur⁵⁰⁸. Il semble également faux d'assumer que les Romains sentaient le besoin de défendre leurs frontières. Nous avons effectivement aucun commentaire crédible dans la littérature qui va dans ce sens ou qui démontre qu'ils pensaient de cette manière. Dans les faits, leur confiance et leur arrogance, qu'ils ont acquis au travers de leur succès militaire, ont probablement fait en sorte qu'ils ne ressentent même pas le besoin de penser en termes de planification à long terme⁵⁰⁹.

Comme nous avons pu le voir, de plus en plus les Modernes tendent à remettre en cause les théories stipulant que les Romains, au cours du Principat, avaient élaboré une stratégie militaire planifiée sur le long terme. Nous pouvons en effet remarquer que les structures frontalières sont plutôt le reflet de circonstances locales, et non le produit d'un plan global pensé, institutionnalisé et mis en pratique sur l'ensemble du territoire impérial. Les évidences que nous retrouvons dans nos sources – qu'elles soient littéraires, archéologiques, numismatiques, épigraphiques ou autres – vont dans ce sens. Il est donc anachronique d'appliquer des principes stratégiques ou psychologiques modernes aux Romains qui fondamentalement ne s'appliquent pas à l'Antiquité.

⁵⁰⁸ Voir John C. Mann, « The Frontiers of the Principate » *ANRW* II, 1 (1974) : 175-190 ; Charles R. Whittaker, *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*, (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994) qui soulèvent l'idée de facteurs économiques.

⁵⁰⁹ Voir la discussion de Brian Campbell, *War And Society in Imperial Rome, 31 BC-AD 284*, (Londres et New-York : Routledge, 2002), 17-18.

Épilogue : Carthage doit-elle réellement être détruite⁵¹⁰?

À la lumière des différents points que nous venons d'aborder dans cette étude, nous remarquerons que ces aspects corroborent difficilement les théories stipulant que les Romains, tout au long du Principat, avaient conçu et réalisé, de manière cohérente et rationnelle, une stratégie militaire centralisée et avaient organisé le territoire dans l'optique d'une défense territoriale.

Si nous nous attardons à la manière dont les auteurs anciens conceptualisaient et se représentaient mentalement le monde et le territoire, nous remarquons assez vite que leur vision géographique est fondamentalement linéaire, unidimensionnelle et chorographique. Qui plus est, ils percevaient le monde essentiellement de manière hodologique. En effet, les Romains concevaient le monde comme étant un réseau de routes qui relie des villes et des espaces urbains entre eux ; la continuité des arrêts – et non du terrain – est l'essence même de la manière dont ils concevaient l'espace et le territoire. Ces réseaux étaient d'autant plus importants en temps de paix pour leurs perspectives économiques. La Haut Mésopotamie et Antioche, tout comme l'Égypte et Alexandrie, sont avant tout des carrefours où convergent les axes commerciaux en lien avec le commerce longue distance – reliant par le fait même l'Orient à l'Occident, ou tout simplement le bassin méditerranéen à la Chine et l'Inde. Nous avons vu que les évidences présentes dans nos sources ne corroborent pas les théories affirmant que les Romains adoptaient une politique active dans ces échanges économiques. Au contraire, ils préconisaient plutôt un certain laissez-faire économique.

L'intérêt réel de Rome en Orient résidait principalement dans la protection de ces routes et de ces axes commerciaux dans le but de percevoir une taxe, la *tetarte*, sur les biens importés. En temps de guerre, ces axes de communication servent essentiellement de ligne logistique pour le ravitaillement et le déplacement de l'armée en marche. L'organisation de la frontière orientale, de même que les infrastructures militaires qui s'y trouvent, doivent être vu comme un système de police interne et de protection de ces axes de communication et de mouvement (dans la majorité des cas en prévision d'une future campagne militaire), et non faisait partie d'une stratégie militaire

⁵¹⁰ De la célèbre citation, d'après la tradition, de Caton l'Ancien : « *Carthago delenda est* » (« Carthage doit être détruite »). Voir, entre autres, Pline, *Histoire naturelle*, XV, 20 ; Aurélius Victor, *De viris illustribus*, XLVII, 8.

centralisée et d'un système de défense territoriale. L'élément central de l'action militaire romaine en Orient est le contrôle et la protection de points-clés, et non une ligne de défense fixe et étalée sur le long de la frontière.

Finalement, cette étude a également une certaine visée comparative, dans la mesure où nous allons nous pencher sur la différence dans l'attitude des Romains face aux Parthes et par après face aux Sassanides pour voir si nous pouvons déjà prévoir un changement de « stratégie » avec le changement entre dynastie en Iran, qui pour sa part s'applique également dans la façon dont les frontières sont organisées. Autrement dit, est-ce que les différents théâtres d'opération sont tous des cas à part ou bien il y a vraiment un changement de mentalité chez les Romains qui va avoir des incidences sur les autres fronts, et ce, dans le cas de l'Empire tardif. Inévitablement, les Romains font désormais face à un ennemi plus agressif et mieux organisé politiquement, ce qui a pour conséquence, possiblement, un changement dans l'attitude de Rome face à ce nouvel empire.

En 224, la dynastie des Arsacides, à la tête de l'Empire parthe, fut renversée par une famille noble perse ayant profité de troubles dynastiques internes et externes⁵¹¹. La dynastie sassanide devint donc « l'ennemi » de Rome à l'Est et perdura jusqu'à la moitié du VIIe siècle à la suite de la conquête arabe⁵¹². Ce changement de régime changea drastiquement le portrait du front oriental puisque les Sassanides représentaient une plus grande menace militaire que leurs prédécesseurs, jusqu'à même prétendre être les égaux des Romains en termes de capacité militaire et de mobilisation des ressources économiques. D'ailleurs, le langage utilisé dans leurs échanges diplomatiques nous montre qu'ils se percevaient mutuellement de manière relativement égalitaire ou même fraternelle⁵¹³.

⁵¹¹ Pour les dernières années de règne des Arsacides : A. Bivar, « The Political History of Iran Under the Arsacids » dans *Cambridge History of Iran vol 3(1)*, Yehsan Yarshater, dir. (Cambridge : Cambridge University Press, 2000) 92-99 ; Neilson C. Debevoise, *A Political History of Parthia* (Chicago : Chicago University Press, 1938), 240-269. Pour l'avènement des Sassanides : Touraj Daryaee, « The Sassanian Empire (224-651 ce) » dans *The Oxford Handbook of Iranian History*, Touraj Daryaee, dir. (Oxford : Oxford University Press, 2012) DOI : 10.1093/oxfordhb/9780199732159.013.0008 ; Richard N. Frye, « The Sassanians » dans *CAH XII*, Alan K. Bowman, Averil Cameron et Peter Garnsey, dir. (Cambridge : Cambridge University Press, 2008 [2005]), 463.

⁵¹² Pour la conquête arabe de la Perse face, et donc de la chute de l'Empire sassanide, voir Parvaneh Pourshariati, *Decline and Fall of the Sassanian Empire : the Sasanian-Parthian confederacy and the Arab conquest of Iran*, (Londres et New York : Palgrave Macmillan, 2008).

⁵¹³ Voir Constantin VII Porphyrogénète, *Le livre des cérémonies*, I, 89, 406-407 ; mais également Amm. Marc., *Histoires* XVII, 5, 3 : « Sapor, roi des rois [...] à son frère Constance César salut » et XVII, 5, 10 : « Constance toujours Auguste [...] au roi Sapor, mon frère, salut », traduction tirée de Amm. Marc., *Histoires*, trad. et éd. par Édouard Galletier. Paris : Les Belles Lettres (1968). Voir également, sur ce point, Matthew P. Canepa, *The Two Eyes of the Earth : art and ritual of kingship between Rome and Sasanian Iran* (Berkeley : University of California Press, 2009).

En effet, l'État sassanide était bureaucratiquement plus centralisé, logistiquement mieux organisé et avait une religion d'État, le zoroastrisme, hiérarchisée et dont l'organisation ressemblait à celui du gouvernement central ; tandis que les Parthes étaient un État féodal où il y avait plusieurs principautés semi-indépendantes et avec une variété de religions tolérées⁵¹⁴. Ceci s'explique principalement par le fait que les Sassanides étaient en mesure d'exploiter plus efficacement les ressources économiques à leur disposition : les sources archéologiques présentes en Basse Mésopotamie ont montré qu'il y a eu à cette époque une expansion du réseau d'irrigation d'un point de vue quantitatif, mais également qualitatif (développement technologique de récupération et de distribution de l'eau, tels les qanats)⁵¹⁵. Ce développement des infrastructures agricoles a mené, bien évidemment, à une augmentation de la production agricole – donc de nourriture disponible pour le ravitaillement des armées et pour soutenir les sièges – ce qui a eu pour conséquence un *boom* démographique, mais aussi à un élargissement des centres urbains. Tout ceci – si l'on ajoute également la contribution des captifs romains qualifiés, l'intensification des échanges avec l'océan Indien⁵¹⁶ et les nombreux travaux d'ingénierie publiques comme la construction de multiples routes – a contribué à augmenter leur capacité à lever des armées⁵¹⁷ et à les soutenir et les ravitailler de façon efficace lors de campagnes militaires ou de sièges.

Comme par le passé, la majorité des affrontements se déroulaient dans le corridor central du nord de la Mésopotamie, là où il y a une forte communauté urbaine et des terres arables soutenues en eau par l'Euphrate, le Tigre et leurs affluents. De plus, comme depuis toujours, l'Arménie était encore une source de tension entre ces deux empires, particulièrement depuis la christianisation de cette dernière, représentant en quelque sorte une « pomme de discorde » entre les deux belligérants, mais surtout une raison « indirecte » pour se faire la guerre. Cependant, les

⁵¹⁴ Peter Edwell, *Rome and Persia at War: Imperial Competition and Contact, 193-363 CE* (New York : Routledge, 2021), 246 ; Richard N. Frye, « The Sassanians » dans *CAH XII*, Alan K. Bowman, Averil Cameron et Peter Garnsey, dir. (Cambridge : Cambridge University Press, 2008 [2005]), 463.

⁵¹⁵ Voir principalement Robert M. Adams, *Heartland of Cities : Surveys of Ancient Settlement and Land Use on the Central Floodplain of the Euphrates* (Chicago : Chicago University Press, 1981) ; mais aussi l'aperçu dans James Howard-Johnston, « The Two Great Powers of Late Antiquity : A Comparison » dans *The Byzantine and Early Islamic Near East, vol. 3*, Averil Cameron, dir. (Princeton : Darwin Press, 1995), 198-203.

⁵¹⁶ Voir David Whitehouse et Andrew Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *Iran vol. 11* (1973) : 29-49.

⁵¹⁷ Même s'il y a un manque de sources pour nous permettre de savoir quelle était la grosseur des armées sassanides, nous pouvons tout de même déduire à l'aide de ces données qu'elles rivalisaient numériquement avec Rome. Cf. James Howard-Johnston, « The Two Great Powers of Late Antiquity : A Comparison » dans *The Byzantine and Early Islamic Near East, vol. 3*, Averil Cameron, dir. (Princeton : Darwin Press, 1995), 165-169.

deux empires ont surtout compté sur les États vassaux et les alliés pour se battre indirectement dans les terrains moins hospitaliers des extrémités nord et sud du front oriental⁵¹⁸.

Néanmoins, le principal changement entre les deux périodes reste la guerre de siège. Les Sassanides ont largement préféré les sièges aux batailles en rase campagne, jusqu'à se développer une certaine réputation : « they are formidable when laying siege, but even more formidable when besieged⁵¹⁹ » (Maurice, *Strategikon* XII, 1, 9-10). Leur supériorité dans l'organisation logistique, décrite plus haut – ainsi que le fait que les prisonniers romains ont largement contribué à l'acquisition de savoirs poliorcétiques – reste probablement l'hypothèse la plus probable si l'on veut comprendre pourquoi les Sassanides ont été en mesure de soutenir un siège sur une plus longue période et pourquoi ils ont été autant supérieurs, dans un certain sens, vis-à-vis des Arsacides⁵²⁰.

Depuis les II^e et III^e siècles, les Romains et les Parthes/Sassanides ont graduellement éliminé les États et les cités caravanières qui avaient fleuri et prospéré avec le commerce. Ceci a fait en sorte qu'il y a eu un certain déclin dans le commerce, et par extension la montée d'une vision, d'un point de vue militaire, de mur défensif. Les Sassanides ont en effet créé « a defensive zone of a depth unmatched in any Roman frontier region (at least before the sixth century) to provide effective protection for the Mesopotamian alluvium, the empire's political and economic heartland⁵²¹ ». Face à cela, ainsi que face aux capacités poliorcétiques des Sassanides, les Romains ont réagi en augmentant leur investissement dans les fortifications de villes, forteresses et forts, en particulier sous Dioclétien⁵²². Ce dernier aurait fait construire des forteresses depuis l'Égypte jusqu'à la frontière avec les Sassanides et il y aurait stationné des troupes en même temps de nommées des commandants, pour chaque province, en retrait plus loin de la forteresse avec de larges forces armées responsables d'assurer la sécurité provinciale (Jean Malalas, *Chronographia*, 308). Cette affirmation a suscité une certaine controverse en lien avec son utilisation en tant qu'argument pour le débat concernant la Grande Stratégie et de la « défense en profondeur »,

⁵¹⁸ A. D. Lee, « Roman Warfare with Sasanian Persia » dans *The Oxford Handbook of the Warfare in the Classical World*, Brian Campbell et Lawrence A. Tritle, dir. (New York : Oxford University Press, 2013), 712.

⁵¹⁹ Traduction tirée de Maurice, *Strategikon*, trad. en anglais par George T. Dennis, 1984, Philadelphie : Philadelphia University Press.

⁵²⁰ A. D. Lee, « Roman Warfare with Sasanian Persia » dans *The Oxford Handbook of the Warfare in the Classical World*, Brian Campbell et Lawrence A. Tritle, dir. (New York : Oxford University Press, 2013), 714.

⁵²¹ James Howard-Johnston, « The Two Great Powers of Late Antiquity : A Comparison » dans *The Byzantine and Early Islamic Near East, vol. 3*, Averil Cameron, dir. (Princeton : Darwin Press, 1995), 196.

⁵²² E.R.M. Wheeler, « The Roman Frontier in Mesopotamia » dans *The Congress of Roman Frontier Studies, 1949*, Eric Birley, dir. (Durham : University Office, 1952), 112-129

investigué par Luttwak. Bien que la signification de cette « ligne de défense » semble claire et que nous avons retrouvé plusieurs inscriptions et vestiges archéologiques qui pourraient corroborer cette hypothèse, en particulier en ce qui concerne la *strata Diocletiana*⁵²³, plusieurs auteurs affirment que c'était cependant pour contrôler les mouvements des nomades et les raids dans le désert de Syrie⁵²⁴. Autrement dit, cette augmentation des fortifications serait pour contrer les menaces internes, et non externes.

De plus, Isaac affirme également que graduellement, à partir du VI^e et du VII^e siècle, nous pouvons apercevoir un changement dans la stratégie, au sens moderne du terme, des deux empires. Auparavant, les expéditions militaires semblaient avoir pour but d'infliger le plus de dommage possible à l'adversaire ainsi que d'acquérir du butin de guerre, ce qui peut être considéré, si l'on veut, une stratégie en soi. En Haute Mésopotamie, l'acquisition des villes fortifiées était désormais les visées principales des opérations militaires. En effet, elles servaient principalement de bases stratégiques et étaient souvent l'objet de sièges. Il faut cependant comprendre que, depuis le II^e siècle, les buts des différentes guerres, d'une part et d'autre, n'était jamais d'avoir comme objectif d'éliminer complètement l'adversaire, mais bien d'atteindre un équilibre ou tout simplement de réajuster la balance du pouvoir. L'ambition des Romains ou des Sassanides n'a jamais été la maîtrise complète et sans équivoque du Proche-Orient, ni la destruction définitive de la puissance rivale. Concernant la frontière orientale, il y a eu tout de même un certain degré de stabilité, et ce, sur une longue période. La majorité des relations entre les deux puissances avait lieu en temps de paix, sauf au milieu du III^e siècle et au début du VII^e siècle⁵²⁵. Dans ce sens, le choix de repousser la chronologie de notre étude jusqu'au IV^e siècle s'impose de lui-même.

Bien que les acteurs aient quelque peu changé et évolué, nous pouvons cependant remarquer que la recette demeure la même : protection et fortification de points forts ; s'assurer de la vitalité des routes commerciales et des axes logistiques à l'aide d'infrastructures militaires et d'un rôle de police interne pour l'armée ; les motifs et les buts des guerres et des campagnes militaires reposent

⁵²³ David Kennedy et Derrick Riley, *Rome's Desert Frontier from the Air* (Londres : Batsford, 1990).

⁵²⁴ Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East* (New York : Oxford University Press, 1990), 163-166 ; Fergus Millar, *The Roman Near East, 31 B.C.-A.D. 337* (Londres: Harvard University Press, 1994), 180-186.

⁵²⁵ Cette stabilité serait dû au fait de plusieurs facteurs, dont principalement le développement technologique, militaire et tactique qui aurait, dans les deux camps, annulé l'avantage de l'autre, ainsi qu'une constante évolution du mécanisme diplomatique pour la résolution de conflits. Cf. A. D. Lee, « Roman Warfare with Sasanian Persia » dans *The Oxford Handbook of Warfare in the Classical World*, Brian Campbell et Lawrence A. Tritle, dir. (New York : Oxford University Press, 2013), 723.

sur l'expérience acquise localement ou en réaction à une situation particulière, soit de manière *ad hoc*. De toute évidence l'établissement d'une frontière fixe dans une optique de défense territoriale n'a jamais été la visée de ces guerres contre les empires de l'Iran. Ainsi, l'attitude de Rome face aux peuples extérieurs et leur mentalité vis-à-vis les actes de guerre et face aux territoires périphériques de leur empire – dans ce cas-ci la frontière orientale – restent inchangés, du moins jusqu'au IV siècle de notre ère. Nous allons laisser la suite à nos collègues médiévistes et byzantinistes.

Bibliographie

Sources

Ammien Marcellin, *Histoires*, trad. Fontaine *et al.* Paris : Les Belles Lettres, 6 vol., 1968-99.

Anonyme, *Expositio totius mundi et gentium*, texte établi et traduit par Jean Rougé. Paris : Les Éditions du Cerf, 1966.

Anonyme, *Periplus Maris Erythraei* dans *The Periplus Maris Erythraei: Text with Introduction, Translation, and Commentary*, trad. Lionel Casson, Princeton, 2012.

Appien, *Les Guerres Civiles à Rome*, trad. par Jean-Isaac Combes-Dounous et Philippe Torrens. Paris: Les Belles Lettres, 5 vol., , 1993-2020.

Arrien, *Parthica*, dans *Flavius Arrianus vol. II. Scripta Minora et Fragmenta*, texte établi par A. G. Roos et Gerhard Wirth, Monachii, 2002.

Auguste, *Res Gestae Divi Augusti*, texte établi et traduit par John Scheid. Paris : Belles Lettres, 2007.

Aurélius Victor, *De viris illustribus*, trad. André Dubois et Yves Germain. Clermont-Ferrand : Paleo, 2003.

César, *Guerre des Gaules*, texte établi par L.-A. Constans et trad. d'Isabelle Cogitore et al. Paris : Les Belles Lettres, 2020.

Claude Ptolémée, *Traité de géographie*, trad. par l'abbé Halma. Paris : Eberhart, 1828.

Constantin VII Porphyrogénète, *Le livre des Cérémonies*, édité par Bernard Flusin. Paris : Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 6 vol., 2020.

Dion Cassius, *Histoire romaine*, trad. de E. Gros. Paris : Firmin Didot, 10 vol., 1845-1867.

Dion Cassius, *Histoire romaine*, trad. de Marianne Coudry *et al.* Paris : Les Belles Lettres, 11 vol., 1994-2022.

- Dioclétien, *Edictum de pretiis rerum venalium*, traduction anglaise tirée d'Antony Kropff, Academia (2016), https://www.academia.edu/23644199/New_English_translation_of_the_Price_Edict_of_Diocletianus.
- Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, texte établi et traduit par André Pelletier. Paris : Les Belles Lettres, 3 vol., 1975-1982.
- Flavius Josèphe, *Les antiquités juives*, édité et traduit par Étienne Nodet. Paris : Les Éditions du Cerf, 9 vol., 1990-2022.
- Fragmenta Historicorum Graecorum*, éd. C. Müller. Paris, 5 vol., 1841-70.
- Frontin, *Les Stratagèmes*, trad. Pierre Laederich. Paris, 1999.
- Hérodien, *Histoires des empereurs romains*, trad. Denis Roques. Paris : Les Belles Lettres, 1990.
- Hérodien, *History of the Empire*, trad. en anglais de Charles R. Whittaker. Cambridge : Harvard University Press, 1969-1970.
- Hérodote, *Histoires*, trad. et éd. Philippe E. Legrand. Paris : Les Belles Lettres, 10 vol., 1948-1956.
- Inventaire des inscriptions de Palmyre*, Jean Cantineau *et al.* Beyrouth : Musée national syrien de Damas. 3 vol. [12 fascicules], 1930-1975.
- Jean Malalas, *Chronographia*, édité et commenté par Hans Thurn. Berlin et New York : W. de Gruyter, 2000.
- Josué le Stylite, *Chronique de Zuqnîn*, trad. Amir Harrak. Piscataway : Gorgias Press, 2017.
- Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, trad. et éd. Par Bernard Mineo. Paris : Les Belles Lettres, 3 vol., 2016-2020.
- Juvénal, *Satires*, texte établi par Pierre de Labriolle et François Villeneuve et trad. d'Olivier Sers. Paris : Les Belles Lettres, 2002.
- Maurice, *Strategikon*, trad. en anglais par George T. Dennis. Philadelphie : Philadelphia University Press, 1984.

- Onosandre, *Strategikos*, trad. en anglais de William Habbott. Cambridge : Havard University Press, 2015.
- Petrus Patricius, *frag. 14, FGH IV*, trad. en anglais de Michael H. Dodgeon et Samuel N. C. Lieu, éd., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363). A Documentary History*. Londres et New York : Routledge, 1995 [1991].
- Pline l’Ancien, *Histoire naturelle*, trad. et éd. Stéphane Schmitt. Paris: Gallimard, 2013.
- Pline le Jeune, *Lettres*, trad. de Hubert Zehnacker et Nicole Méthy. Paris : Les Belles Lettres, 4 vol., 2009-2017.
- Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*, édité et traduit par Marcel Durry. Paris : Les Belles Lettres, 2019 [1927].
- Plutarque, *Vies parallèles*, trad. Anne-Marie Ozanam. Paris, 2001.
- Procopé de Césarée, *Construction de Justinien Ier*, trad. de Denis Roques. Alexandrie : Edizioni dell'Orso, 2011.
- Procopé de Césarée, *Histoire secrète*, trad. Pierre Maraval. Paris : Les Belles Lettres, 1990.
- Scriptores Historiae Augustae*, trad. André Chastagnol. Paris : Robert Laffont, 1994.
- Suétone, *Vie des douze Césars*, texte établi et traduit par Henri Aillond. Paris : Les Belles Lettres, 3 vol., 1964-1967.
- Suétone, *Vies des douze Césars*, trad. de Théophile Baudement. Paris : Flammarion, 1990.
- Strabon, *Géographie*, trad. Germaine Aujac et al. Paris : Les Belles Lettres, 13 vol., 1966-.
- Strabon, *Géographie*, trad. Amédée Tardieu. Paris : Hachette, 1909.
- Tacite, *Annales*, texte établi et traduit par Pierre Grimal. Paris : Éditions Gallimard, 1993 [1990].
- Tacite, *Histoires*, trad de Pierre Wuilleumier et al. Paris : Les Belles Lettres, 3 vol., 1987-1992.
- Végèce, *Epitoma rei militaris*.

Études modernes

Adams, Robert M. *Land Behind Baghdad : A History of Settlement in the Diyala Plains*. Chicago : Chicago University Press, 1965.

——— *Heartland of Cities : Surveys of Ancient Settlement and Land Use on the Central Floodplain of the Euphrates*. Chicago : Chicago University Press, 1981.

Adams, Colin et Ray Laurence, dir., *Travel and Geography in the Roman Empire*. Londres : Routledge, 2001.

Adams, Colin et James Roy, dir., *Travel, Geography and Culture in Ancient Greece, Egypt and the Near East*. Oxford : Oxbow, 2007.

Andrade, Nathanael. « The Voyage of Maes Titianos and the Dynamics of Social Connectivity Between the Roman Levant and Central Asia/West China ». *MedAnt* 18 (2015) : 41-74.

Albu, Emily. « Imperial Geography and the Medieval Peutinger Map ». *Imago Mundi* 87, 2 (2005) : 136-148.

——— « Rethinking the Peutinger Map » dans *Cartography in Antiquity and the Middle Ages : Fresh Perspectives, New Methods*, Talbert, Richard et Richard Unger, dir., 111-119. Leiden et Boston : Brill, 2008.

Amit, M. « Les moyens de communication et la défense de l'Empire romain » *Paola del Passato* 20 (1965)

Austin, N.J.E et N.B. Rankov. *Exploratio: Military and Political Intelligence in the Roman World From the Second Punic War to the Battle of Adrianople*. Oxfordshire et New York : Routledge, 2014 [1995].

Ball, Warwick. *Rome in the East: the transformation of an empire*. Londres et New York : Routledge, 2000.

Barker, Graeme. « Writing Landscape Archaeology and History ». *Topoi. Orient-Occident* 7, 1 (1997) : 267-281.

- « Farmers, Herders and Miners in the Wadi Faynan, Southern Jordan : a 10,000-year landscape archaeology » dans *The Archaeology of Drylands : Living at the Margin*, Barker, Graeme et D. Gilbertson, dir., 62-84. Londres et New York : Routledge, 2000.
- Begley, Vimala, dir. *The Ancient Port of Arikamedu: new excavations and researches 1989-1992*. Pondichéry : École française d'Extrême-Orient, 1996.
- , dir. *The Ancient Port of Arikamedu. Volume Two: new excavations and researches 1989-1992*. Paris et Bangkok : École française d'Extrême-Orient, 2004.
- Beloch, Karl J. *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*. Leipzig : Duncker & Humblot, 1886.
- Ben-Artiz, Yossi. « The Idea of a Mediterranean *Region* in Nineteenth- to Mid-Twentieth-Century German Geography ». *Mediterranean Historical Review* 19, 2 (2004) : 2-15.
- Berggren, John L. et Alexander Jones. *Ptolemy's Geography: an annotated translation of theoretical chapters*. Princeton : Princeton University Press, 2000.
- Bernard, Paul. « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) ». *CRAI* 149, 3 (2005) : 929-969.
- Bertrand, Romain. « Histoire globale, histoire connectée » dans *Historiographies. Concepts et débats*, Delacroix, Christian et al., dir., 366-377. Paris : Gallimard, 2010.
- Bianchetti, Serena, Michele Cataudella et Hans-Joachim Gehrke, dir. *Brill's Companion to Ancient Geography : The Inhabited World in Greek and Roman Tradition*. Leiden et Boston : Brill's Companion to Classical Studies, 2015.
- Bielenstein, Hans. « The Restoration of the Han Dynasty, with Prolegomena on the Historiography of the Hou Han Shu ». *BMFEA* 26 (1956).
- Bivar, A. « The Political History of Iran Under the Arsacids » dans *Cambridge History of Iran vol 3(1)*, Yarshater, Yehsan, dir. 21-99. Cambridge : Cambridge University Press, 2000.
- Blanchard, Raoul. *Géographie universelle*. Paris : Armand Colin, 1929, t. VIII : Asie occidentale – Haute Asie.

- Boëldieu-Trevet, Jeannine. « Commandement et institutions dans les cités grecques à l'époque classique » *Pallas* 51, 1 (1999) : 81-104.
- Bosworth, A. B. « Vespasien's Reorganization of the North-East Frontier » *Antichthon* 10 (1976) : 63-78.
- Bottema, Sytze et Henk Woldring. « Anthropogenic Indicators in the Pollen Record of the Eastern Mediterranean » dans *Man's Role in the Shaping of the Eastern Mediterranean Landscape*, Bottama, Sytze, G. Entjes-Nieborg et Willem van Zeist, dir., 231-264. Rotterdam : A.A. Balkena, 1990.
- Braudel, Fernand. *Les mémoires de la Méditerranée : Préhistoire et Antiquité*. Édité par Paule Braudel et Roseline de Ayala. Paris : Éditions de Fallois, 1998 [œuvre posthume depuis un manuscrit rédigé en 1969].
- Brauer, Ralph W. « Boundaries and Frontiers in Medieval Muslim Geography ». *Transactions of the American Philosophical Society* 85, 6 (1995) : 1-73.
- Braund, David. « The Caucasian Frontier: Myth, Exploration and the Dynamics of Imperialism » dans *The Defence of the Roman and Byzantine East*, Freeman, Philip et David Kennedy, dir., 31-49. Oxford : BAR, 1986.
- « Rivers Frontiers in the Environmental Psychology of the Roman World » dans *The Roman Army in the East*, Kennedy, David L., dir., 43-48. Ann Arbor : *JRA*, 1996.
- Brodersen, Kai. *Terra cognita: Studien zur römischen Raumerfassung*. Hildesheim: Olms, 1995.
- « The Representation of Geographical Knowledge for Travel and Transport in the Roman World : *Itineraria non tantum adonota sed etiam picta* » dans *Travel and Geography in the Roman Empire*, Adams, C. et R. Laurence, dir., 7-21. Londres : Routledge, 2001.
- Broodbank, Cyprian. *The Making of the Middle Sea: a history of the Mediterranean from the beginning to the emergence of the classical world*. New York : Oxford University Press, 2013.
- Burian, Jan. « Periplus » dans *Brill's New Pauly*, Salazar, Christine F, dir., 799-801. Boston et Leiden : Brill, 2007.

- Buruiana, Traïan. « Les cultes des eaux douces à Rome d’après les sources de la république tardive et du Haut-Empire : une idiosyncrasie culturelle? » Thèse de Ph.D., Université de Montréal, 2021.
- Butzer, Karl. « Quaternary Stratigraphy and Climate in the Near East ». *Bonner Geographische Abhandlungen* 24 (1957) : 1-157.
- *Environment and Archaeology : An Ecological Approach to Prehistory*. Chicago : Aldine-Atherton, 1971.
- Cagula, David. *Counterinsurgency Warfare, Theory and Practice*. New-York : Praeger, 2005 [1968].
- Carro, Domenico. *Storia della marina di Roma, testimonianze dall'antichità, ovvero, "Le cose della flotta"*. Rome : Stato Maggiore della Marina, 1992-2003.
- Cameron, Hamish. *Making Mesopotamia: Geography and Empire in Romano-Iranian Borderland*. Boston : Brill, 2019.
- Campbell, Brian. *The Emperor and the Roman Army 31 BC - AD 235*. Oxford : Clarendon Press, 1984.
- *The Writings of the Roman Land Surveyors : Introduction, Text, Translation and Commentary*. Londres : Society for the Promotion of Roman Studies, 2000.
- *War And Society in Imperial Rome, 31 BC-AD 284*. Londres et New-York : Routledge, 2002.
- Canepa, Matthew P. *The Two Eyes of the Earth : art and ritual of kingship between Rome and Sasanian Iran*. Berkeley : University of California Press, 2009.
- Casalilla, Bartolomé Yun. « “Localism”, Global History and Transnational History : A Reflection From the Historian of Early Modern Europe » *Historisk Tidskrift* 127 (2007) : 659-678.
- Casson, Lionel. *The Periplus Maris Erythraei: Text with Introduction, Translation, and Commentary*. Princeton : Princeton University Press, 1989.
- Cavaignac, Eugène. « Note de démographie antique ». *Journal de la société statistique de Paris* 76 (1935) : 4-9.

- Chaplin, Jane D. « *Exempla* » dans *The Encyclopedia of Ancient History*, sous la direction de R.S. Bagnall, K. Brodersen, C.B. Champion, A. Erskine and S.R. Huebner, dir. Malden : Willey-Blackwell, 2012. <https://doi.org/10.1002/9781444338386.wbeah08064>
- Charles, Michael. « Irrigation in Lowland Mesopotamia ». *Bulletin for Sumerian Agriculture* 4 (1988) : 1-39.
- Charlesworth, Martin P. *Trade Routes and Commerce of the Roman Empire*. Hildesheim : G. Olms, 1961 [1924].
- Chaumont, M. L. « Études d'histoire parthe : V. La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax ». *Syria* 61 (1984) : 63-107.
- Chevalier, Raymond « Table de Peutinger et recherche des voies antiques » dans *Table de Peutinger. Copie de Von Scheyb 1973*, éd. par Gaule. Paris : Bulletin de la société d'histoire, d'archéologie et de tradition gauloise, 1965.
- Chavannes, Édouard. « Les pays d'Occident d'après le "Heou Han Chou" : Avant-propos ». *T'oung Pao* 8, 2 (1907) : 149-234.
- Chlup, James et Conor Whately, « Introduction: the Ancient Military Treatise, Genre, and History » dans *Greek and Roman Military Manuals. Genre and History*, James Chlup et Conor Whately, dir., 1-16. Londres : Routledge, 2020.
- Clarke, Katherine. *Between Geography and History: Hellenistic Construction of the Roman World*. Oxford: Clarendon Press, 1999.
- Clausewitz, Carl von. *De la guerre œuvre posthume*. trad. Marc-Joseph-Edgar Bourdon Vatry. Paris: Édition Gérard Lebovici, 1989.
- Coarelli, Filippo. *The Column of Trajan. Traduit par Cynthia Rockwell*. Rome : Editore Colombo, 2000.
- Cobb, Matthew Adam. *Rome and the Indian Ocean Trade from Augustus to the Early Third Century CE*. Leiden et Boston : Brill, 2018.
- Cobb, Matthew Adam et Troy Wilkinson. « The Roman State and Red Sea Trade Revenue » dans *Newnetwork Spaces. The spatiality of networks in the Red Sea and Western Indian Ocean*, Durant, Caroline et al., dir., 213-226. Lyon : MOM Éditions, 2022.

- Comfort, Anthony, Abadie-Reynal, Catherine et Rifat Ergeç. « Crossing the Euphrates in Antiquity : Zeugma Seen from Space ». *Anatolian Studies* 50 (2000) : 99-126.
- Comfort, Anthony et Rifat Ergeç. « Following the Euphrates in Antiquity : North-South Routes Around Zeugma ». *Anatolian Studies* 51 (2001) : 19-50.
- Cordova, Carlos E. « The Degradation of the Ancient Near East Environment » dans *A Companion to the Ancient Near East*, Snell, Daniel C., dir., 65-84. Hoboken : John Wiley & Sons, 2020.
- Crone, Gerald R. *Maps and Their Makers : An Introduction to the History of Cartography*. Folkstone : Archon Books, 1978 [5^e éd.].
- Crook, John A. *Consilium principis: Imperial councils and counsellors from Augustus to Diocletian*. New York : Arno Press, 1975 [1955].
- Crump, Gary A. *Ammianus Marcellinus as a Military Historian*. Wiesbaden : Steiner, 1975.
- Cumont, Franz. « Le gouvernement de Cappadoce sous les Flaviens » *Académie royale de Belgique, Classe de la classe des lettres* (1905) : 197-227.
- « Fragment de bouclier portant une liste d'étapes » *Syria* VI, 1 (1925) : 1-15.
- *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)*. Paris : P. Geuthner, 1926.
- Cuomo, Serafina. « Divide and Rule: Frontinus and Roman Land-Surveying ». *Studies in History and Philosophy of Science* 31, 2 (2000): 189-202.
- Curzon, G.N. *Frontiers*. Oxford : Clarendon Press, 1908 [2^e éd.].
- Dąbrowa, Edward. « The Arsacid Empire » dans *The Oxford Handbook of Iranian History*, Daryaee, Touraj, dir., 164-186. Oxford : Oxford University Press, 2012.
- Daffinà, Paolo. « The Return of the Dead ». *East and West* 22, 1 (1972) : 87-92.
- Dai Lenbo, Luo Zewen. « Pourquoi la muraille fut construite » dans *La Grande Muraille*, Delahaye, Hubert, dir. Paris : Armand Collin, 1982 [1978].

- Daryaee, Touraj. « The Sassanian Empire (224-651 ce) » dans *The Oxford Handbook of Iranian History*, Daryaee, Touraj, dir. (Oxford : Oxford University Press, 2012. DOI : 10.1093/oxfordhb/9780199732159.013.000 8
- Davies, Penelope J. E. « The Politics of Perpetuation : Trajan's Column and the Art of Commemoration » *American Journal of Archeology* 101, 1 (1997) : 41-65.
- Debevoise, Neilson C. *A Political History of Parthia*. Chicago : Chicago University Press, 1938.
- Desanges, Jehan. *Recherches sur l'Activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VIe siècle avant J.-C. – IVe siècle après J.C.)*. Rome : École française de Rome, 1978.
- Dignas, Beate et Engelbert Winter. *Rome and Persia in Late Antiquity: Neighbours and Rivals*. Cambridge : Cambridge University Press, 2007
- Dilke, Oswald A.W. *The Roman Land Surveyors. An Introduction to the Agrimensores*. Newton Abbot : David & Charles, 1971.
- « Itinaries and Geographical Maps in the Early and Late Roman Empire » dans *The History of Cartography. Vol. 1*, Harley, J. B. et David Woodward, dir., 234-257. Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1987.
- *Greek and Roman Maps*. Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1998.
- Dillemann, Louis. *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région, du Ve s. avant l'ère chrétienne au VIe S. de cette ère*. Paris : P. Geuthner, 1962.
- Dion, Roger. *Aspects politiques de la géographie antique*. Paris : Les Belles Lettres, 1977.
- Dodgeon, Michael H. et Samuel N. C. Lieu, éd. *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363). A Documentary History*. Londres et New-York : Routledge, 1995 [1991].
- Donner, Fred M. « Xenophon's Arabia ». *Iraq* 48 (1986) : 1-14.
- Dueck, Daniela. *Strabo of Amasia : A Greek Man of Letters in Augustan Rome*. Londres : Routledge, 2000.

- Dueck, Daniela et Kai Broderson. *Geography in Classical Antiquity*. Cambridge : Cambridge University Press, 2012.
- Duncan-Jones, Richard. *The Economy of the Roman Empire: quantitative studies*. Cambridge : Cambridge University Press, 1982.
- Durant, John D. « Historical Estimates of World Population : An Evaluation ». *Population and Development Review* 3, 3 (1977) : 253-296.
- Edwell, Peter. *Rome and Persia at War: Imperial Competition and Contact, 193-363 CE*. New-York : Routledge, 2021.
- *Between Rome and Persia: the Middle Euphrates, Mesopotamia and Palmyra under Roman Control*. Londres et New York : Routledge, 2008.
- Elton, Hugh. « Cilicia, Geography, and the Late Roman Empire » dans *Travel, Communication and Geography in Late Antiquity: Sacred and Profane*, Ellis, Linda et Frank L. Kidner, dir., 5-11. New York : Routledge, Taylor & Francis Group, 2016 [2004].
- Evers, Kasper Grølund. « Cave of Revelations : Indian Ocean trade in the light of the Socrotran Graffiti ». *Journal of Indian Ocean Archaeology* 10-11 (2014-2015) : 19-37.
- *World Apart Trading Together: the organisation of long-distance trade between Rome and India in Antiquity*. Oxford : Archaeopress, 2017.
- Febvre, Lucien. *La terre et l'évolution humaine*. Paris : Albin Michel, 1970 [1922].
- « Frontière » *Revue de synthèse historique* 45 (1928) : 31-44.
- Felix, Wolfgang. *Antike literarische Quellen zur Aussenpolitik des Sasanidenstaates*. Vienne : Verlag des Österreichischen Akademie des Wissenschaften, 1985.
- Ferguson, J. « China and Rome ». *ANRW* II, 9/2 (1978) : 581-603.
- Ferrill, Arther. *Roman Imperial Grand Strategy*. New-York : University Press of America, 1991.
- Finley, Moses I. *The Ancient Economy. Updated with a New Foreword by Ian Morris*. Berkeley : University of California Press, 1999 [1973].

- Fitzpatrick, Matthew. « Provincializing Rome: The Indian Ocean Trade Network and Roman Imperialism ». *Journal of World History* 22, 1 (2011) : 27-54.
- Flower, Harriet I. « Elite Self-Representation in Rome » dans *The Oxford Handbook of Social Relations in the Roman World*, Peachin, Michael, dir., 270-285. Oxford et New York : Oxford University Press, 2011.
- French, Roger K. et Frank Greenaway, dir. *Science in the Early Roman Empire : Pliny the Elder, His Sources and Influences*. Totowa : Barnes and Noble Books, 1986.
- Frye, Richard N. « The Sassanians » dans *CAH XII*, Bowman, Alan K., Averil Cameron et Peter Garnsey, dir., 461-480. Cambridge : Cambridge University Press, 2008 [2005]).
- Galimberti, Alessandro, dir. *Herodian's World. Empire and Emperors in the III Century*. Boston : Brill, 2021.
- Gargola, Daniel J. « Centuriation » ». Dans *The Encyclopedia of Ancient History*, sous la direction de R.S. Bagnall, K. Brodersen, C.B. Champion, A. Erskine and S.R. Huebner, dir. Malden : Willey-Blackwell, 2012. <https://doi.org/10.1002/9781444338386.wbeah20028>
- Gawlikowski, Michal. « Palmyre et l'Euphrate ». *Syria* 60 (1983) : 53-68.
- « The Roman Frontier on the Euphrates ». *Mesopotamia* 22 (1987) : 77-80.
- « Le commerce de Palmyre sur terre et sur eau » dans *L'Arabie et ses mers bordières I. Itinéraires et voisinages. Séminaire de recherche 1985-1986*, Salles, Jean-François, dir., 163-172. Lyon : GS. Maison de l'Orient méditerranéen, 1988.
- « La route de l'Euphrate d'Isidore à Julien » dans *Géographie historique au Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, gresques, romaines, byzantines) : Actes de la Table Ronde de Vallebonne 16-18 septembre 1985*, Gatier, Pierre-Louis, Bruno Helly et Jean-Paul Rey-Coquais, dir., 77-98. Paris : Éditions du CRNS, 1988.
- « Palmyra as a Trading Center ». *Iraq* 56 (1994) : 27-33.
- « Thapsacus and Zeugma. The Crossing of the Euphrates in Antiquity » *Iraq* 58 (1996) : 123-133.

- Gibbon, Edward. *The Decline and Fall of the Roman Empire*. New York : Harcourt, 1960 [1776-1789], 6 vol.
- Girod, R. « Vision et représentation géographique chez les Anciens » dans *Littérature gréco-romaine et géographie historique : mélanges offerts à Roger Dion*, Chevalier, Raymond, dir., 481-498. Paris : Éditions A. & J. Picard, 1974.
- Goody, Jack. *Theft of History*. Leiden : Cambridge University Press, 2007.
- Graf, David F. « The Silk Road Between Syria and China » dans *Trade, Commerce, and the State in the Roman World*, Wilson, Andrew et Alan Bowman, dir., 443-530. Oxford et New York : Oxford University Press, 2018.
- Goenman-van Waateringe, Willy. « Food for Soldier, Food for Thought » dans *Barbarians and Romans in North-West Europe*, Barrett, John et al, dir., 96-107. Oxford : B.A.R., 1989.
- Guibert, Jacques Antoine Hippolyte de. *Essai général de tactique, précédé d'un discours sur l'état actuel de la politique et de la science militaire en Europe*. S.I. : Forgotten Books, 2018 [original publié en 1773].
- Guichonnet, Paul et Claude Raffestin. *Géographie des frontières*. Paris : Presses universitaires de France, 1974.
- Gurukkal, Rajan. *Rethinking Classical Indo-Roman Trade. Political Economy of Eastern Mediterranean Exchange Relation*. New Delhi : Oxford University Press, 2016.
- « Classical Indo-Roman Trade. A misnomer in political economy ». *Economic & Political Weekly* 48, 26-27 (2013) : 67-78.
- Halfmann, Helmut. *Itinera principum: Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im Römischen Reich*. Stuttgart : F. Steiner Verlag Wiesbaden, 1986.
- Hänger, Christian *Die Welt im Kopf. Raumbilder und Strategie im Römischen Kaiserreich*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2001.
- Hansen, Valerie. *The Silk Road: a new history*. Oxford et New York : Oxford University Press, 2012.

- Hamel, Debra. *Athenian Generals : Military Authority in the Classical Period*. Leiden : E.J. Brill, 1998.
- Harl, Kenneth W. *Coinage in the Roman Economy, 300 B.C. to A.D. 700*. Baltimore et Londres : John Hopkins University Press, 1996.
- Harper, Kyle. *The Fate of Rome : Climate, Disease, and the End of an Empire*. Princeton : Princeton University Press, 2017.
- Harris, William V. *War and Imperialism in Republican Rome, 327-70 B.C.* Oxford : Clarendon Press, 1985.
- Hart, Basil H. L. *Histoire mondiale de la stratégie*. trad. Lucien Poirier. Paris : Plon, 1962.
- Haynes, Robin M. *Geographical Images and Mental Maps*. Londres et Basingstoke : Macmillan Education, 1981.
- Heuser, Béatrice. *The Evolution of Strategy. Thinking War from Antiquity to the Present*. Cambridge : Cambridge University Press, 2010.
- Holeindre, Jean-Vincent. *La ruse et la force. Une autre histoire de la stratégie*. Paris : Perrin, 2017.
- Hopkins, Clark. *The Discovery of Dura-Europos*. New Haven et Londres : Yale University Press, 1979.
- Horde, Peregrine et Nicholas Purcell. *The Corrupting Sea: a Study of Mediterranean History*. Malden : Blackwell Publishing, 2000.
- Hornblower, Simon, Antony Spawforth et Esther Eidinow, éd., *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford : Oxford University Press, 2012 [4^e édition]
<https://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199545568.001.0001/acref-9780199545568> .
- Howard-Johnston, James. « The Two Great Powers of Late Antiquity : A Comparison » dans *The Byzantine and Early Islamic Near East, vol. 3*, Cameron, Averil, dir., 157-226. Princeton : Darwin Press, 1995.
- Howgego, Christopher. « The Supply and Use of Money in the Roman World 200 B.C. to A.D. 300 » *JRS* 82 (1992) : 1-31.

- Hulsewé, Anthony F. P. « Quelques considérations sur le commerce de la soie au temps de la dynastie des Han » dans *Mélanges de sinologie offerts à Monsieur Paul Demiéville, vol. II*, 117-165. Paris : Presse universitaire de France, 1974.
- Isaac, Benjamin. « The Meaning of the Term *Limes* and *Limitanei* ». *JRS* 78 (1988): 125-147.
- « Luttwak's "Grand Strategy" and the Eastern Provinces of the Roman Empire » dans *The Eastern Frontier of the Roman Empire : Proceedings of a Colloquium Held at Ankara in September 1988*. French, D. H. et C. S. Lightfoot, dir., 231-234, Oxford : BAR, 1989.
- *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*. New-York: Oxford University Press, 2000 [1990].
- « An Open Frontier » dans *Frontières d'empire : natures et signification des frontières romaines. Actes de la table ronde internationale de Nemours 1992*, Brun, Patrice, Sander van der Leeuw et Charles R. Whittaker, dir., 105-114, Nemours : A.P.R.A.I.F., 1993.
- *The Near East under Roman rule: selected papers*. Leiden et New York : Brill, 1998.
- Janni, Pietro. *La mappa e il periplo cartografia antica e spazio odologico*. Rome : Bretschneider, 1984.
- Jas, Remko. « Land Tenure in Northern Mesopotamia » dans *Rainfall and Agriculture in Northern Mesopotamia*, Jas, Remko, dir., 247-263. Leiden : Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, 2000.
- Jerdrzejewski, Franck. *Histoire universelle de la mesure*. Paris : Ellipses, 2002.
- Jones, Alan H. *The Later Roman Empire, 262-602: a social, economic, and administrative survey, 3 vol.* Oxford : B. Blackwell, 1964.
- *The Cities of the Eastern Roman Provinces*. Oxford : Clarendon Press, 1971 [2^e éd.].
- Jones, Myfanwy Lloyd. *Society and Settlement in Wales and the Marches, 500 B.C. to A.D. 1100*. Oxford : B.A.R., 1984.
- Kennedy, Paul. « Grand Strategy in War and Peace : Toward a Broader Definition » dans *Grand Strategies in War and Peace*. Kennedy, Paul, dir., 1-10. Londres et New Haven : Yale University Press, 1991.

- Kennedy, David et Derrick Riley. *Rome's Desert Frontier from the Air*. Londres : Batsford, 1990.
- Kolb, Anne « The Conception and Practice of Roman Rule: the example of transport infrastructure » dans *Geographia Antiqua XX-XXI*, Prontera, Francesco, dir., 53-71. Florence : Leo S. Olschki, 2011-2012.
- Kolb, Anne et Michael A. Speidel. « Perceptions from Beyond: Some Observations on Non-Roman Assessments of the Roman Empire from the Great Eastern Trade Routes » dans *Rome and the Worlds Beyond Its Frontiers*, Slootjes, Daniëlle et Michael Peachin, dir., 151-179. Boston : Brill, 2016.
- Krzywinski, Knut et Jonatan Krzywinski. « Agriculture in Byzantine Palmyrena » dans *Palmyrena – City, Hinterland and Caravan Trade Between Orient and Occident : Proceedings of the Conference Held in Athens, December 1-3, 2012*, Meyer, Jørgen Christian, dir., 171-183. Oxford : Archaeopress, 2016.
- Lacey, James. *Rome. Strategy of Empire*. New York : Oxford University Press, 2022.
- Lamb, Hubert H. *Climate : Present, Past and Future*, Vol. 2. *Climatic History and the Future*. Londres : Muthen, 1977.
- Lamberton, Robert et Jonh J. Keany, dir. *Homer's Ancient Readers : The Hermeneutics of Greek Epic's Earliest Exegetes*. Princeton : Princeton University Press, 2019.
- Lattimore, Owen. *Inner Asian Frontier of China*. Boston : Beacon Press, 1962.
- « The Frontier in History » dans *Studies in Frontier History : Collected Papers, 1928-1958*, 469-471. Oxford : Oxford University Press, 1962.
- Le Bohec, Yann. *L'armée romaine sous le Haut-Empire*. Paris: Éditions Picard, 2018 [2002].
- *La guerre romaine, 58 avant J.-C. - 235 après J.-C.* Paris : Tallandier, 2014.
- Lecoq, Pierre, dir. *Les inscriptions de la Perse achéménide*. Paris : Gallimard, 1997.
- Lee, A. D. *Information and Frontiers : Roman foreign relations in late antiquity*. Cambridge et New York : Cambridge University Press, 1993.

- « Roman Warfare with Sasanian Persia » dans *The Oxford Handbook of Warfare in the Classical World*, Campbell, Brian et Lawrence A. Tritle, dir., 708-725. New-York : Oxford University Press, 2013.
- Lendon, John E. *Empire of Honour: the art of government in the Roman world*. Oxford : Clarendon University Press, 1997.
- Lepper, Frank A. *Trajan's Parthian War*. Oxford : Oxford University Press, 1948.
- *Trajan's Column. A new Edition of the Cichorius Plates*. Gloucester : Alan Sutton, 1988
- Le Robert, « Géographie », [s.d.], <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/geographie>
- Levi, Annalina et Mario Levi. *Itineraria picta : contributo allo studio della Tabula Peutingeriana*. Rome: L'Erma di Bretschneider, 1967.
- « Map Projection and the Peutinger Table » dans *Coins, Culture, and History in the Ancient World. Numismatic and Other Studies in Honor of Bluma L. Trell*, Casson, Lionel et Martin Price, dir., 139-148. Détroit : Wayne State University Press, 1981.
- Lewis, Bernard. *History, Remembered, Recovered, Invented*. Princeton : Princeton University Press, 1975.
- Lieu, S. N. « Captives, Refugees and Exiles : A Study of Cross-frontier civilian Movements and Contacts Between Rome and Persia from Valerian to Jovian » dans *The Defence of the Roman and Byzantine East*, Freeman, Philip et David Kennedy, dir., 475-505. Oxford : BAR, 1986.
- Liverani, Mario. « Reconstructing the Rural Landscape of the Ancient Near East ». *JESHO* 39, 1 (1996) : 1-41.
- Lo Cascio, Elio. *Il princeps e il suo impero : studi di storia amministrativa e finanziaria romana*. Bari : Edipuglia, 2000.
- Luttwak, Edward. *The Grand Strategy of the Soviet Union*. New-York : St-Martin's Press, 1983.
- *Le grand livre de la stratégie. De la paix à la guerre e*. trad. Michel Bessières. Paris : Odile Jacob, 2010 [1987].

- *Strategy : the logic of war and peace*. Cambridge, MA : The Belknap Press of Harvard University Press, 1987.
- *Turbo-Capitalism : winners and losers in the global economy*. New-York : Harper Collins, 1999.
- *The Grand Strategy of the Byzantine Empire*. Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard University Press, 2009.
- *La grande stratégie de l'Empire romain*. trad. Bernadette et Jean Pagès. Paris : Economica, 2009 [1976].
- *The Rise of China VS the Logic of War and Peace*. Cambridge, MA : The Belknap Press of Harvard University Press, 2012.
- Macdonald, Michael. « “Les Arabes en Syrie” or “La pénétration des Arabes en Syrie” ». *Topoi. Orient-Occident* 4 (2003) : 303-318.
- MacMullen, Ramsey. *Roman Government's Response to Crisis A.D. 23-337*. New Haven : Yale University Press, 1976.
- Machiavelli, Niccolò. *The Art of War*. Traduit par Ellis Farnworth, New-York : Da Capo Press, 1965 [1521].
- Mann, John C. « The Frontiers of the Principate » *ANRW* II, 1 (1974): 503-533.
- « Power, Force and the Frontiers of the Empire. E.N. Luttwak, *The Grand Strategy of the Roman Empire* ». *JRS* 69 (1979): 175-190.
- Martin, J.-P., A. Chauvot et M. Cébeillac-Gervasoni, *Histoire Romaine*. Malakoff : Armand Collin, 2019 [5^e éd.].
- Mason, Steve. « Josephus's Judean War » dans *A Companion to Josephus*, Chapman, Honora H. et Zuleika Rodgers, dir., 13-35. Malden, MA : Wiley Blackwell, 2016.
- Mattern, Susan P. *Rome and the Enemy: imperial strategy in the Principate*. Berkeley, Los Angeles et Londres : University of California Press, 1999.

- Matthews, J.-F. « The Tax Law of Palmyra : Evidence for Economic History in a City of the Roman East », *JRS* 74 (1984) : 157-180.
- Maxfield, Valerie A. « [The Frontiers]. Mainland Europe » dans *The Roman World*, Wachter, John, dir., 139-197. Hoboken : Taylor and Francis, 2013 [1987].
- McCormick, Michael. *Eternal Victory: triumphal rulership in Late Antiquity, Byzantium and early medieval West*. Cambridge : Cambridge University Press, 1986.
- McPherson, Kenneth. *The Indian Ocean: a history of people and the sea*. Delhi : Oxford University Press, 1995 [1993].
- Michel, Dorothea. *Alexander als Vorbild für Pompeius, Caesar und Marcus Antonius: Archäologische Untersuchungen*. Bruxelles : Latomus, 1967.
- Millar, Fergus. *The Emperor in the Roman World, 31 BC-AD 337*. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1977.
- « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 ». *Britannia* 23 (1982): 1-23.
- « Caravan Cities : The Roman Near East and Long-Distance Trade by Land ». *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 42 (1998) : 119-137.
- *The Roman Near East, 31 B.C.-A.D. 337*. Londres: Havard University Press, 1994.
- Mitford, T. B. « Cappadocia and Armenia Minor: Historical setting of the *limes* » *ANRW* II, 7.2 (1980) : 1170-1227.
- Mommsen, Theodor. *Römische Geschichte*. Berlin : Weidmann, 1888-1894.
- « Der Begriff des Limes ». *Gesammelte Schriften* 5 (1908) : 456-64.
- Moore, James A. « Forager/Farmer Interactions: Information, Social Organization, and the Frontier » dans *The Archaeology of Frontiers and Boundaries*, Green, Stanton W. et Stephen M. Perlman, dir., 93-112. Londres et New York : Academic Press, 1985.
- Morillo, Stephen. *What Is Military History?*. Cambridge : Polity, 2017 [2006].

- Morley, Neville. *The Roman Empire. Roots of imperialism*. Londres et New York : Pluto Press, 2010.
- Mouterde, René et Antoine Poidebard. « La voie antique des caravannes entre Palmyre et Hit au II^e siècle ap. J.-C. d'après une inscription retrouvée au S.-E. de Palmyre (Mars 1930) » *Syria* 12, 2 (1932) : 101-115.
- Murphy, Trevor M. *Pliny the Elder's Natural History : the Empire in the Encyclopedia*. Oxford et Toronto : Oxford University Press, 2004.
- Mutafian, Claude. *La Cilicie au carrefour des empires*. Paris : Les Belles Lettres, 1988.
- Negev, A. « The Nabataeans and the Provincia Arabia ». *ANRW* 2, 8 (1977) : 520-686.
- Nicolet, Claude. « L'Empire romain : espace, temps et politique ». *Ktèma : civilisation de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques* 8 (1983) : 163-173
- *L'inventaire du monde. Géographie politique aux origines de l'Empire romain*. Paris : Fayard, 1988.
- Nicolet, Claude et Patrick Gautier Dalché. « Les “quatre sages” de Jules César et la “mesure du monde” selon Julius Honorius : réalité antique et tradition médiévale ». *Journal des savants* 4 (1986) : 157-218.
- Östenberg, Ida. *Staging the World: Spoils, Captives, and Representations in the Roman Triumphal Procession*. Oxford et New York : Oxford University Press, 2009.
- Palmyra and the Silk Road: international colloquium, Palmyra, 7-11 April 1992*. Damas : Directorate-General of Antiquities and Museums Syrian Arab Republic, 1996.
- Parker, Samuel T. « The Roman 'Aqaba Project: the 2000 campaign » *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 46 (2002) : 409-428.
- Paschoud, François. « Le Naarmalcha : à propos du tracé d'un canal en Mésopotamie moyenne ». *Syria. Archéologie, Art et Histoire* 55, 3-4 (1978) : 345-359.
- Pitts, Martin et M. J. Versluys, dir. *Globalisation and the Roman World : World History, Connectivity and Material Culture*. Cambridge : Cambridge University Press, 2014.

- Poidebard, Antoine. *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le « limes » de Trajan à la conquête arabe, recherche aériennes (1925-1932)*. Paris : P. Geuthner, 1934.
- Postgate, Nicholas J. *Early Mesopotamia: Society and Economy at the Dawn of History*. Londres : Routledge, 1992.
- Potter, David. « Emperors, Their Borders and Their Neighbours : the scope of imperial *mandata* » dans *The Roman Army in the East*, Kennedy, David, dir., 49-66. Ann Arbor : JRA, 1996.
- Pourshariati, Parvaneh. *Decline and Fall of the Sassanian Empire : the Sasanian-Parthian confederacy and the Arab conquest of Iran*. Londres et New York : Palgrave Macmillan, 2008.
- Prontera, Francesco. *Tabula Peutingeriana : le antiche vie del mondo*. Florence : Leo S. Olschki Editore, 2003.
- Pyankov, Igor. « Romano-Parthian Merchants on the Silk Road: the road leading to the crossing over the Oxus » dans *Parthica : incontri di culture nel mondo antico*, 14, 145-148. Pise et Rome : Fabrizio Serra Editore, 2012.
- Raffestin, Claude. *Pour une géographie du pouvoir*. Lyon : ENS Éditions, 2019 [1980].
- Raikes, Robert. *Water, Weather and Prehistory*. Londres : John Baker, 1967.
- Ramsay, William M. « The Speed of the Roman Imperial Post » *JRS* 15 (1925) : 60-74.
- Raschke, Manfred G. « New Studies in the Roman Commerce with the East ». *ANRW* 9, 2 (1978) : 604-1378.
- Raschle, Christian R. « Defensive and Offensive Wars, Strategies of: Late Empire » dans *The Encyclopedia of the Roman Army*, Le Bohec, Yann, dir., 2015, <https://doi.org/10.1002/9781118318140.wbra0469>
- Ratnagar, Shereen. *Trading Encounters: from the Euphrates to the Indus in the Bronze Age*. New Delhi : Oxford University Press, 2004.
- Ratzel, Friedrich. *Politische Geographie*. Berlin et Boston : Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2019 [1897].

- Reddé, Michel. *Mare Nostrum : les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*. Rome : École Française de Rome, 1986.
- Rey-Roquais, Jean-Paul. « Syrie romaine, de Pompée à Dioclétien ». *JRS* 68 (1978) : 44-73.
- « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes » dans *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Fahd, dir., 225-239. Leiden : Brill, 1989.
- Richmond, Ian A. « The Roman Siege-Works of Masàda, Israel ». *JRS* 52, 1-2 (1962) : 142-155.
- *Trajan's Army on Trajan's Column*. Londres : British School at Rome, 1982.
- Roaf, Michael. *Cultural Atlas of Mesopotamia and the Ancient Near East*. Oxford et New York : Facts On File, 1990.
- Roberts, Neil et Herbert E. Wright Jr. « Vegetational, Lake-Level, and Climatic History of the Near East and Southwest Asia » dans *Global Climates Since the Last Glacial Maximum*, Wright Jr, Herbert E. *et al.*, dir., 194-220. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1993.
- Roos, A. G. et Gerhard Wirth, dir. *Flavius Arrianus vol. II. Scripta Minora et Fragmenta*. Monachii : In aedibus K.G. Saur, 2002.
- Rostovtzeff, Michael I. *Caravan Cities*. Oxford : Clarendon Press, 1932.
- Russell, J. C. « Late Ancient and Medieval Population ». *Transactions of the American Philosophical Society* 48, 3 (1958) : 1-152.
- Rutten, Katrien. « The Roman Fine Wares of ed-Dur (Umm al-Qaiwain, U.A.E.) and Their Distribution in the Persian Gulf and the Indian Ocean ». *Arabian Archaeology and Epigraphy* 18, 1 (2007) : 8-24.
- Saddington, Denis B. « Classes. The Evolution of the Roman Imperial Fleets » dans *A Companion to the Roman Army*, Erdkamp, Paul, dir., 201-217. Malden et Oxford : Blackwell Publishing, 2007.
- Salmon, Pierre. *Population et dépopulation dans l'Empire romain*. Bruxelles : Latomus, 1974.

- Salles, Jean-François. « The Periplus of the Erythraean Sea and the Arab-Persian Gulf ». *Topoi. Orient-Occident* 3, 2 (1993) : 493-523.
- Salles, Jean-François. « Antique Maritime Channels from the Mediterranean to the Indian Ocean » dans *From the Mediterranean to the China Sea. Miscellaneous Notes*, Guillot, Claude, Denys Lombard et Roderich Ptak, éd., 45-68. Wiesbaden : Harrassowitz Verlag, 1998.
- Salway, Benet. « Travel, *itineraria* and *tabellaria* » dans *Travel and Geography in the Roman Empire*, Adams, C. et R. Laurence, dir., 22-66. Londres : Routledge, 2001.
- Sartre, Maurice. « Syria and Arabia » dans *CAH XI*, Bowman, Alan K., Peter Garnsey et Dominic Rathbone, dir., 635-653. Cambridge : Cambridge University Press, 2000 [2^e édition].
- Schlude, Jason M. *Rome, Parthia, and the Politics of Peace. The Origins of War in the Ancient Middle East*. New-York : Routledge, 2020.
- Schmitthenner, Walter. « Rome and India: Aspect of Universal History during the Principate », *JRS* 69 (1979) : 90-106.
- Schnabel, Paul. « Die Weltkarte des Agrippa als wissenschaftliches Mittelglied zwischen Hipparch und Ptolemaeus ». *Philologus* 90, 1-2 (1935) : 405-440.
- Schoff, Wilfrid H. *Parthian Stations. By Isidore of Charax. An Account of the Overland Trade Route Between the Levant and India in the First Century B.C. The Greek Text, With Translation and Commentary*. Philadelphie : Commercial Museum, 1914.
- *The Periplus of the Erythraean Sea: travel and trade in the Indian Ocean*. New Dehli : Munshiram Monoharlal Publishers, 2011 [1912].
- Seland, Eivind H. *Ports and Political Power in the Periplus: complex societies and maritime trade on the Indian Ocean in the first century AD*. Oxford : British Archaeological Reports, 2010.
- « The Persian Gulf or the Red Sea? Two Axes in Ancient Indian Ocean Trade, Where to Go and Why » *The Archaeology of Travel and Communication* 43, 3 (2011) : 398-409.
- *Ships of the Desert and Ships of the Sea: Palmyra in the world trade of the first three century CE* (Wiesbaden : Harrassowitz, 2016).

- Starr, Chester. *The Roman Imperial Navy, 31 B.C. – A.D. 324*. Westport : Greenwood Press, 1975 [1941].
- Seyrig, Henri. « Les fils du roi Odainat » *Annales archéologiques de Syrie* 13 (1963) : 159-172.
- Sherk, Robert K. « Roman Geographical Exploration and Military Maps ». *ANRW* 2, 1 (1974) : 534-562.
- Sidebotham, Steven. *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa, 30 B.C. – A.D. 217*. Leiden : E.J. Brill, 1986.
- Stefan, Alexandre Simon. *La colonne Trajane : édition illustrée avec les photographies exécutées en 1862 pour Napoléon III*. Paris : Picard, 2015.
- STM, « Métro », s.d., <https://www.stm.info/fr/infos/reseaux/metro>
- Syme, Ronald. « Military Geography at Rome ». *Classical Antiquity* 7, 2 (1988) : 227-251.
- Tardieu, Michel. *Les paysages reliques. Routes et haltes syriennes d’Isidore à Simplicius*. Louvain et Paris : Peeters, 1990.
- Teixidor, Javier. *Un port romain du désert : Palmyre et son commerce d’auguste à Caracalla*. Paris : Librairie d’Amérique et d’Orient, 1984.
- Tomber, Roberta. « A Study in Contrasts : two new historical accounts of Indo-Mediterranean trade ». *JRS* 31 (2018) : 948-952.
- Thorley, J. « The Development of Trade between the Roman Empire and the East under Augustus ». *Greece and Rome* 16, 2 (1969) : 209-241.
- « The Silk Trade between China and the Roman Empire at Its Height, Circa A.D. 90-130 ». *Greece and Rome* 18, 1 (1971) : 71-80.
- Tomber, Roberta. *Indo-Roman Trade. From Pots to Pepper*. Londres : Duckworth, 2008.
- Trousset, Pol. « La “carte d’Agrippa” : nouvelle proposition de lecture ». *Dialogues d’histoire ancienne* 19, 2 (1993) : 137-157.

- Vitale, Marco. *Das Imperium in Wort und Bild: römische Darstellungsformen beherrschter Gebiete in Inschriftenmonumenten, Münzprägungen und Literatur*. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 2017.
- Wachholtz, Rolf. *Socio-Economics of Bedouin Farming Systems in Dry Areas of Northern Syria*. Kiel : Vauk, 1996.
- Wagner, Jörg. *Seleukia am Euphrat / Zeugma*. Wiesbaden : L. Reichert, 1976.
- Walser, A. « Zur Rolle des Geldes im Handel zwischen dem Imperium Romanum, Südarabien und Indien in der frühen Kaiserzeit » *Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte* 20, 2 (2001) : 81-107.
- Warmington, E. H. *The Commerce Between the Roman Empire and India*. Cambridge : Cambridge University Press, 1928.
- Weippert, Otto. *Alexander-Imitatio und römische Politik in republikanischer Zeit*. Augsburg, 1972.
- Weiss, Harvey. « The Origins of Tell Leilan and the Conquest of Space in Third Millennium Mesopotamia » dans *The Origins of Cities in Dry-Farming Syria and Mesopotamia in the Third Millennium B.C.*, Weiss, Harvey, dir., 71-108. Guilford : Four Quarters Press, 1986.
- Wells, Colin M. *The German Policy of Augustus*. Oxford : Clarendon Press, 1972.
- Wheeler, E.R.M. « The Roman Frontier in Mesopotamia » dans *The Congress of Roman Frontier Studies, 1949*, Birley, Eric, dir., 112-129. Durham: University Office, 1952.
- Wheeler, Everett L. « Methodological Limits and the Mirage of Roman Strategy ». *Journal of Military History* 57, 1-2 (1993) : 7-41, 215-240.
- Wheeler, Mortimer. « Arikamedu: an Indo-Roman trading-station on the east coast of India ». *Ancient India* 2 (1946) : 17-124.
- *Rome Beyond the Imperial Frontiers*. Londres : G. Bell, 1954.
- Whitehouse, David et Andrew Williamson. « Sasanian Maritime Trade ». *Iran vol. 11* (1973) : 29-49.

- Wigler, T. M. L. et G. Farmer. « Climate of the Eastern Mediterranean and Near East » dans *Palaeoclimates, Palaeoenvironments and Human Communities in the Eastern Mediterranean Region in later Prehistory*, Bintliff, John L. et Willem van Zeist, dir., 3-37. Oxford: B.A.R., 1982.
- Wilkinson, T. J. « Late-Assyrian Settlement Geography in Upper Mesopotamia » dans *Neo-Assyrian Geography*, Liverani, Mario, dir., 139-159. Rome : Università di Roma La Sapienza, 1995.
- « Regional Approaches to Mesopotamian Archaeology : The Contribution of Archaeological Surveys ». *JAR* 8 (2000) : 219-267.
- *Archaeological Landscapes of the Near East*. Tuscon : The University of Arizona Press, 2003.
- « Introduction to Geography, Climate, Topography, and Hydrology » dans *A Companion to the Archaeology of the Ancient Near East*, Potts, Daniel T., dir., 3-26. Hoboken : John Wiley & Sons, 2012.
- Wilkinson, T. J. *et al.* « The Structure and Dynamics of Dry-Farming States in Upper Mesopotamia ». *Current Anthropologie* 35, 5 (1994) : 483-520.
- Wilkinson, T. J. *et al.* « Landscape and Settlement in the Neo-Assyrian Empire ». *BASOR* 340 (2005) : 23-56.
- Will, Ernest. « Pline l’Ancien et Palmyre : un problème d’histoire ou d’histoire littéraire » *Syria* 62, 3-4 (1985) : 263-269.
- *Les Palmyréniens. La Venise des sables*. Paris : Armand Colin, 1992.
- White, Kenneth D. *Greek and Roman Technology*. Ithaca : Cornell University Press, 1984.
- Whittaker, Charles R. *Les frontières de l’Empire romain*. Paris : Les Belles Lettres, 1989.
- *Frontiers of the Roman Empire. A Social and Economic Study*. Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1994.
- « Where are the Frontiers Now? » dans *The Roman Army in the East*, Kennedy, David L., dir., 25-41. Ann Arbor: *JRA*, 1996.

- « “To Reach India and Pursue the Dawn”: the Roman view of India » *Studies in History* 14, 1 (1998) : 1-20.
- « Mental Maps: Seeing Like a Roman » dans *Thinking Like a Lawyer : Essays on Legal History for John Crook on His Birthday*, Paul McKechnie, dir., 81-112. Leiden : Boston, 2002.
- *Rome and Its Frontiers: Dynamics of Empire*. Londres et New-York: Routledge, 2004.
- Young, Gary K. *Rome's Eastern Trade: International Commerce and Imperial Policy 31 BC-AD 305*. Londres : Routledge, 2001.
- Zanker, Paul. « Das Trajansforum in Rom ». *Archäologischer Anzeiger* 4 (1970) : 499-544.
- *The Power of Images in the Age of Augustus*. Traduit par Alan Shapiro. Ann Arbor : University of Michigan Press, 1988.
- Zeist, Willem van et Sytze Bottema. *Late Quaternary Vegetation of the Near East*. Wiesbaden : L. Reichert, 1991.
- Ziegler, Karl-Heinz. *Die Beziehungen zwischen Rom und dem Partherreich: ein Beitrag zur Geschichte des Völkerrechts*. Wiesbaden: F. Steiner, 1964.
- Zuchowska, Marta. « Palmyra and the Chinese Silk Trade » dans *Palmyrena – City, Hinterland and Caravan Trade Between Orient and Occident : Proceedings of the Conference Held in Athens, December 1-3, 2012*, Christian Meyer, Jørgen, dir., 29-38. Oxford : Archaeopress, 2016.